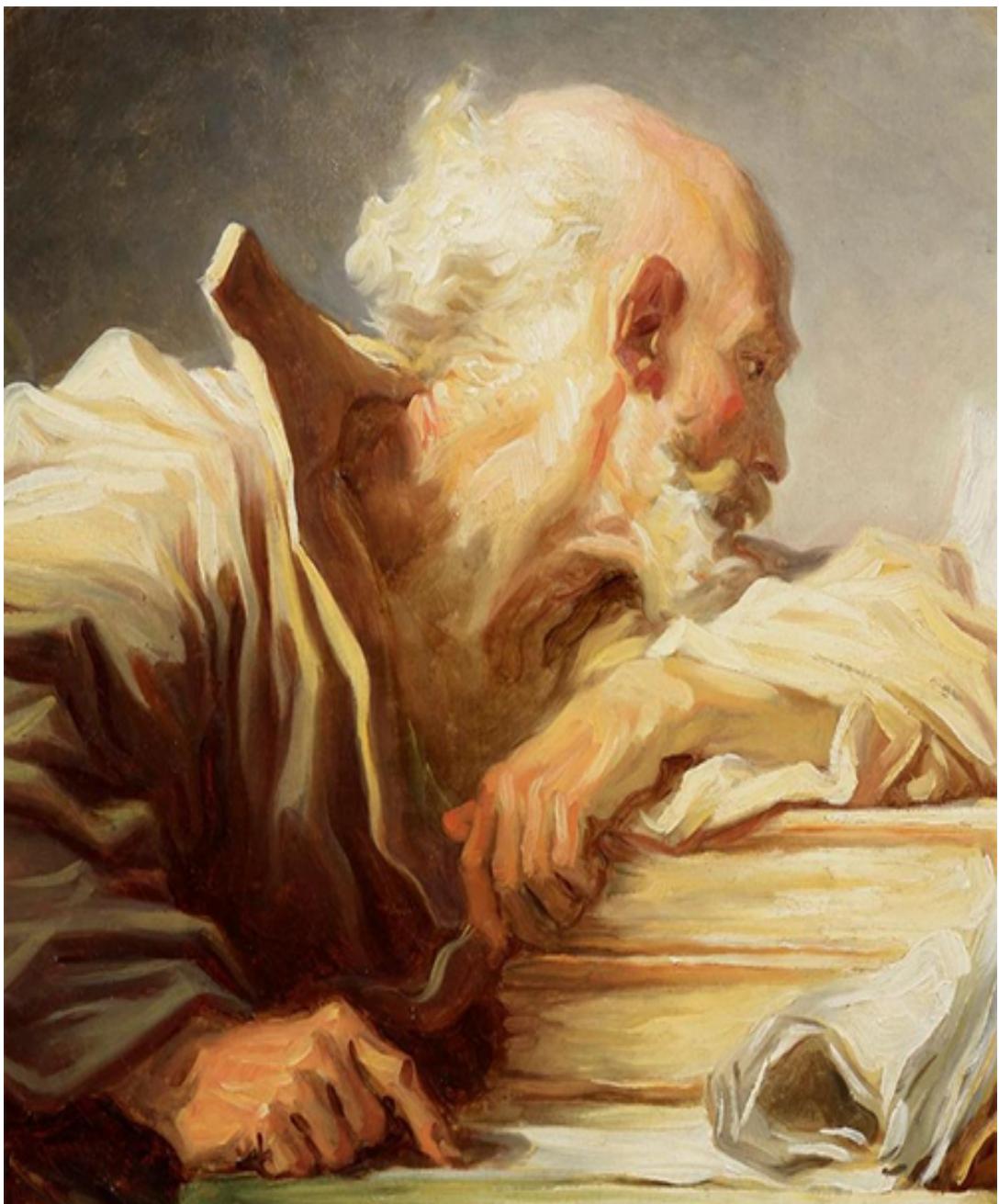


**Hermann Iline**

# Trouvailles philosophiques









# Trouvailles philosophiques

*Qu'est-ce qu'un artiste ? Un homme qui sait tout, sans s'en rendre compte.  
Un philosophe ? Un homme qui ne sait rien, mais qui s'en rend compte - Cioran*



## Avant-Propos

Dans le genre philosophique, vous êtes habitués à lire des Recherches, des Investigations ; ici, je ne vous présente que des trouvailles. Ce ne sont même pas des Méditations, qui supposent la longueur et le développement, tandis qu'ici vous ne trouverez que des développements laconiques.

Cet ouvrage ne contient que des maximes, aphorismes, adages, apophtegmes, commentaires des citations des meilleurs écrivains européens. Cette forme rhapsodique, nécessairement, ne peut relever que de la philosophie. Quant au système philosophique, qui, inévitablement, accompagne des exposés fragmentaires, soit il résulte d'une position *a priori* explicite et sociale, soit il s'établit *a posteriori* implicitement, découlant d'une pose seulement personnelle. L'auteur part de la seconde attitude.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungs fremdheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя* - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю веровать в излагаемое. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier

légitime de la poésie.

Héraclite se serait moqué des dialogues **socrato-platoniciens** ; J.Joubert arrachait les pages discursives de tous les livres, y compris de ceux de son ami Chateaubriand ; **Nietzsche** riait des pâles chinoiseries **kantiennes** ; **Valéry** baillait sur les *marquises* de Proust ou sur les *cinq heures* de Bergson. La philosophie est une matière littéraire ; la littérature ne vaut que par son côté poétique ; la poésie est un hymne à la musique ; la musique est faite de métaphores mélodiques et rythmiques ; la métaphore verbale s'identifie avec la maxime.

La maxime est un concentré des trois genres : de l'épique, avec l'ampleur des objets, du dramatique, avec l'intensité de ses actions, du poétique, avec le vertige de ses premières émotions. Chacun peut la développer dans le sens de ses propres goûts ou connaissances. Maîtriser, à la fois, tous ces axes, c'est être philosophe. *Les pensées brèves ont l'avantage de faire penser le lecteur par lui-même* - Tolstoï - *Короткие мысли тем хороши, что они заставляют читателя самого думать.*

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* - Bachelard.

Que le style discursif conduise, fatalement, au bavardage, c'est **Nietzsche** qui m'en convainquit avec sa lourde *Naissance de la tragédie* que ne sauvent ni Dionysos ni **Socrate** ni **Schopenhauer** ni Wagner. Il aurait dû rester avec **Héraclite**.

**Nietzsche** est le premier philosophe à comprendre, que la philosophie des questions *nouvelles* est révolue. Dans ce qui présente

un intérêt pour la philosophie, tout a été interrogé. La philosophie moderne ne peut être faite que de réponses (aux questions non posées), c'est-à-dire de maximes, auxquelles tout lecteur construirait un arbre de questions, s'unifiant avec la réponse. Après [Nietzsche](#), toutes les *nouveautés* interrogatives sur l'être, le savoir, la vérité, la liberté ne sont que du bavardage.

En se référant à leurs illustres collègues, même les plus bavards des professeurs de philosophie n'en citent que des aphorismes, ce qui ne retient guère leurs propres logorrhées.

Qu'est-ce qui justifie, en philosophie, l'appel au genre discursif ? - la poursuite, avec un progrès illusoire, d'une vérité à démontrer ; la prétention de ne négliger aucun des horizons envisageables ; la volonté de constituer un tableau exhaustif et monumental. La vérité, le savoir, la belle universalité – critères, réservés à la science et à l'art et complètement étrangers à la bonne philosophie, qui est toujours inchoative et subjective. Seul l'aphorisme vérifie ces exigences, y ajoutant la beauté de l'expression. *Intelligenti pauca*.

Il n'y a que deux axes transcendants : le bon et le beau, et il est donc impossible d'aller *au-delà* du Bien et de la beauté, mais il est possible, grâce au talent, à l'intensité et à la noblesse, de se mettre *au-dessus*, en hauteur. Le firmament nous gratifie de ce qui est inaccessible à l'horizon, la maxime peut atteindre ce qui se refuse à l'aphorisme.

Toutes les philosophies se réduisent aux fragments (maximes, mythes, métaphores). Les meilleures se débarrassent des épluchures, sans aucun dommage ; chez les pires, c'est à dire les plus populaires, il n'en reste que des épluchures.

Tout ouvrage philosophique a trois composants : l'intuitif, le

discursif, le métaphorique ; seul le dernier exige un talent *professionnel*, dont l'absence condamne le reste à l'amateurisme, au bavardage, au plagiat, à la banalité.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

Dans les contes de fées, on étale des princes, des sorcières, des contrées bienheureuses, des hommes se transformant en crapauds, en ours, en chats, et l'on bâtit la-dessus des récits qui nous invitent à rêver. Il y a un parallèle assez net avec la philosophie académique, avec ses lourds borborygmes, d'où émergent des chimères de substance, d'être, de vérité, d'altérité, de savoir, de déconstruction, de néant, de liberté, d'existence, de pensée, de dualité. *Dans la philosophie moderne, certains débats tordus ressemblent aux légendes sur les dieux de la poésie ancienne* - [F.Schlegel](#) - *Manche verwinkelte Streitfragen der modernen Philosophie sind wie die Sagen und Götter*

*der alten Poesie* - aujourd’hui, il n’y a plus ni légendes ni dieux ni poésie – qu’un bavardage cryptique ou décousu.

La manie des faibles d'esprit de parler de puissance de la pensée ; je parcours la liste de ceux qu'on décore de cette qualité douteuse et je vois tout de suite leur point commun – l'absence de toute ironie dans leur écriture. Pour en parler un peu plus sérieusement, je dirais qu'une pensée est d'autant plus puissante qu'elle exhibe davantage d'ironie philosophique pour elle-même et, surtout, qu'elle subisse avec succès l'examen par une ironie des poètes.

Le bon résultat d'une recherche est soit une découverte (aboutissement d'un chemin), soit une invention (renvoi aux nouveaux commencements). Selon leur objet, il y aurait trois sortes de recherches – la recherche de la réalité (les sciences dures), la recherche de la représentation (la mathématique), la recherche du langage (la poésie). Les découvertes se font surtout dans la première ; les deux dernières devraient viser surtout des inventions. La philosophie serait une tentative d'unifier ces trois regards sur la condition humaine.

Dans l'art, y compris en philosophie, plus longue est la portée du contenu, plus courte doit en être la forme enveloppante ; tout développement rapproche de la platitude finale. *Il faut savoir être bref dans ce qui est vaste* - **Tchékhov** - *Нужно уметь коротко говорить о длинных вещах.*

L'impasse est un lieu idéal pour échapper à l'étable, où

aboutissent tous les discours académiques sur des sentiers battus. **Badiou** ne se doutait pas, à quel point il avait raison : *Promotion du fragment, discours en miettes, tout cela argumente en faveur d'une ligne de pensée sophistique et met la philosophie en impasse*. La miette, sous une bonne plume, peut se muer en perle ; vos raisonnements ne peuvent polir ou curer que le circuit intégré ou le tout-à-l'égout. La philosophie est l'art de la métaphore vitale.

Les romans ou les vers ne sont que des applications, des images projetées d'un noyau, seul digne d'être peint, de notre climat intérieur, de notre réfringence qu'identifie la qualité de nos ombres. Et cette source ne peut se peindre qu'en maximes. Il faut être sot pour croire, que *toute opinion philosophique, énoncée sous forme d'aphorisme, est une bêtise* - Unamuno - *Cualquier opinión filosófica, formulada en el aforismo, es una tontería*. On n'étale que ce qui est difforme.

Deux objectifs louables de la philosophie : donner de la vie à la vie, enlever de l'art à l'art.

Qu'est-ce que la philosophie ? - une réflexion sur le fond universel non-langagier d'une vie d'homme, traduite, par des formes individuées, langagières, fractales. Le nombre de combinaisons de ces éléments fractals, couvrant le fond est incalculable (les catégories **aristotéliennes** ou **kantiennes** en donnent des exemples). Je pense que, dans nos langues indo-européennes, ces éléments sont le mieux reflétés par des verbes substantivés. J'en ai choisi quatre – le valoir, le devoir, le vouloir, le pouvoir.

Le valoir (la noblesse, l'intelligence, l'art, la solitude) est le sommet de cette hiérarchie, s'appuyant sur les trois éléments subalternes : le devoir (les contraintes - la souffrance, la patrie, l'action, la cité), le vouloir (l'intensité – Dieu, l'ironie, l'amour, le doute), le pouvoir (les mots, la vérité, le bien, les hommes).

Tous les autres verbes, associés à la vie, s'y réduisent : l'avoir, le reconnaître s'inscrivent dans le devoir ; le sentir et le s'émouvoir s'associent avec le vouloir ; le devenir, comme l'inventer, le penser, le savoir et le créer, sont dans le pouvoir ; l'être n'est qu'un devenir, arrêté à un instant.

En partie, mon ambition est motivée par le constat de l'absence d'auteurs, chez qui on trouverait une symbiose harmonieuse entre ces trois facultés capitales d'un poète-philosophe : l'intelligence (profondeur, horizons, savoirs), la noblesse (hauteur, contraintes, ton), le style (tempérament, musique, caresses). La modestie n'est pas mon fort.

L'écriture idéale : le chant des mots et l'accompagnement musical des idées – il faut être, à la fois, poète, musicien, philosophe – [Nietzsche](#), [B.Pasternak](#). Les 'séparatistes' – la hauteur verbale de Nabokov et la profondeur intellectuelle de [Valéry](#).

En Allemagne ou en Russie, il est facile de passer pour poète ou philosophe, grâce à la langue : une phonétique, une morphologie, un vocabulaire - de grande variété et richesse. En français, il est impossible de tricher : il y faut absolument avoir de la sensibilité

poétique, du talent rhétorique, de la noblesse de l'esprit. Une fois de plus : les contraintes y rendent la création plus subtile et le discours – plus laconique. Le français est une langue idéale pour le genre aphoristique.

La philosophie aurait dû être une réécriture en hauteur, à la verticale du *qui*, du *quoi*, du *pourquoi*, du *au nom de quoi*, que nous désignent les héros, les savants, les artistes. Au lieu de cela, elle fouille des profondeurs trop artificielles ou étale des platitudes trop réelles.

Mon tribut à la phénoménologie : toutes mes facettes peuvent se réduire aux relations binaires : l'être – moi et mon Créateur ; le devenir – moi et ma création ; le faire – moi et l'époque ; l'avoir – moi et la chose. Je *dois* tenir à la seule facette, où agit mon soi inconnu, - au devenir.

Les philosophes se divisent en trois familles, en fonction du milieu, dont ils se nourrissent : le langage - pour raisonner, le modèle - pour représenter, la réalité - pour s'entendre avec la vie. Ce qui les distingue, c'est le contenu de l'acte : pour les premiers, il est référence verbale, pour les deuxièmes - accès à l'objet référencé, pour les troisièmes - attachement de sens à l'objet. *Il faut une sémiotique à trois termes : signifiant, signifié, référent* - Ricœur - ce qui correspond au triangle sémiotique **aristotélicien** - les mots, les concepts, les choses.

La création scientifique produit des vérités et des lumières ; la création artistique – de la musique et des ombres. La prétention des philosophes de relever de la première catégorie (d'**Aristote** à **Heidegger**) est intenable ; la philosophie ne peut être que de l'art

poétique.

Avoir l'esprit de philosophe, l'âme de poète et le cœur de musicien – tel est le profil idéal d'un écrivain. [Nietzsche](#), [Valéry](#), Pasternak – les plus belles illustrations !

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

La poésie ramène ses objets à la perception musicale, comme la philosophie – à la conception réelle ; la science n'y a aucune place. *Entre science et philosophie il y a quelque chose du rapport, que je vois entre musique et poésie* - [Valéry](#) – vous, qui voyiez dans la science un pouvoir et non pas un savoir, vous y déployez un regard d'artiste, au lieu d'employer les yeux de scientifique.

Une nation est définie par son corps, son esprit, son âme, c'est à dire – par sa société, sa civilisation, sa culture. Je me sens étranger dans la société russe (à cause de sa grossièreté et sa servilité) et dans la société française (à cause de sa mesquinerie et sa sensibilité atavique). La littérature, la musique, le théâtre russes me sont aussi proches que la philosophie allemande ou la littérature française. Enfin, la civilisation, c'est à dire les libertés, l'État, la justice, m'attachent à la France beaucoup plus qu'à la Russie.

*Bonheur, liberté, amour* - en français, ces mots feraient penser à une plage des tropiques ; en allemand - à un archipel métaphysique ; en russe - à une île déserte.

La platitude est un antonyme de l'élégance, elle en est une projection unidimensionnelle, tandis que l'élégance peut être hyperbolique (la poésie), parabolique (la philosophie) ou elliptique (la mystique).

Pour briller dans le simple il faut du génie, tandis que le talent suffit pour briller dans le compliqué. La poésie est dans la simplicité, et la philosophie – dans la complexité. C'est pourquoi on a tant de génies poétiques, les philosophes ne dépassant jamais le niveau d'un talent.

Aucun rapport entre la science et la philosophie, puisque les meilleurs scientifiques sont nuls en philosophie, et les meilleurs philosophes sont nuls en sciences. Le seul, qui pourrait garder un équilibre métaphorique entre ces branches de la spiritualité, c'est l'artiste, surtout le poète, puisque partout il cherchera de la musique – verbale, conceptuelle, éthique ou mystique. D'ailleurs, au lieu du *Logos* indéfinissable, on aurait dû parler de la musique, qui a un sens dans toute sphère de la conscience.

Tout a une fin ; s'y attarder est vain, puisque presque toute fin est banale, commune, inertielle – le temps dévore, égalise, aplatis. Seuls les commencements spatiaux méritent ton attention : l'inertie scientifique ou sociale, ou bien la création musicale – poétique ou philosophique.

Le but de la philosophie est le Beau verbal et la consolation face au fatal. Donc, au moins la moitié relève de la poésie : *Le but de la poésie, c'est le Beau, le Beau seul, le Beau pur, sans alliage d'Utile, de*

*Vrai ou de Juste - Verlaine.*

Il y a trois sortes d'écrivain : ceux qui sacrifient le Beau personnel au nom du Bien universel ; ceux qui abandonnent ce Bien pour ce Beau ; enfin ceux en cherchent l'équilibre et qui sont donc philosophes. Et c'est le talent qui munit ces deux dimensions de grandeur, de noblesse et de véracité.

La poésie la plus pure – lorsque le sentiment s'y met à danser ; la philosophie la plus noble – lorsque s'y met à danser la pensée.

Tous modifient et interprètent le monde, et si peu le chantent ou peignent. Les notes et les pinceaux sont plus rares que les formules ou les outils. Les hommes d'action ou les scientifiques *veulent* et peuvent rester dans l'objectivité ; le poète, et donc le philosophe, *doit* rester subjectif.

Le bon citoyen : renvoyer le poète aux combles, le philosophe - aux souterrains, l'aristocrate - aux châteaux en Espagne, et appeler de ses vœux sincères, que le goujat envahisse la rue le plus souvent possible et que le boutiquier veille sur le bonheur de la cité.

La philosophie : ne s'intéresser qu'aux mystères, les traduire en problèmes, se désintéresser des solutions en laissant à chacun atteindre les siennes, à sa portée.

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendante, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien

formulé) fut **Nietzsche** : sa *réévaluation de toutes les valeurs* signifie, en pratique, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité égale (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le Bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

Est métaphysicien celui qui admet, qu'au-dessus des commencements du sensible et des finalités de l'intelligible règnent les contraintes du réel, appelées, maladroitement, l'Être. Mais dominent les adeptes des sentiers battus, des parcours, des inerties, des routines intermédiaires. À l'être poétique qui fait danser, ils préfèrent le devenir prosaïque qui ne fait que penser.

Pour **Nietzsche**, l'Être est une interprétation (métaphysique, donc méprisable), pour **Heidegger** – une représentation (ontologique, donc vénérable), pour moi - une réalité (prosaïque, mais incontournable, pour valider nos représentations et donner un sens à nos interprétations).

Un bon livre de philosophie n'est fait que de réponses, auxquelles toute tête bien faite imaginera ses propres questions. L'éternel retour consiste en boucle qu'auront faite ces questions, la réponse restant la *même* !

Pour un philosophe, l'être, le devenir, le faire sont des synonymes ; mais à toute la platitude de l'être **heideggérien** on peut substituer la hauteur du devenir **nietzschéen** ou la profondeur du faire

valéryen.

L'esprit expert et l'âme créatrice, tels sont deux éléments interpénétrants de notre intelligence ; le premier justifie le libre arbitre de nos représentations nouménales et le second anime la liberté de nos interprétations du monde phénoménal ; explorer le monde réel ou se réjouir du monde des apparences ; la transcendance la plus rigoureuse est compatible avec l'immanence la plus débridée.

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent rameaux d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes.*

Le questionné et le questionnement : la science est le primat du premier, l'art - celui du second, la philosophie - leur équilibre.

Toute théorie s'articule dans un *langage conceptuel de représentation*, et elle est sondée par un *langage naturel de communication*. Le premier n'a presque rien de langagier, le second n'a presque rien de représentatif, et c'est l'imbroglio entre les deux qui est entretenu par les philosophes, attribuant au second des propriétés du premier.

La représentation et l'interprétation, deux activités, manipulant

les noumènes par le libre arbitre et par la liberté, dont sont dépourvus les phénomènes, séjour du nécessaire et de l'irréversible.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érite en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

Toutes les grandes idées sont tyranniques ; peut-on imaginer un chantre philosophique de la démocratie ? Mais [Hegel](#), tout naturellement, s'entiche de Napoléon, [Nietzsche](#) - de César Borgia, [Sartre](#) - de Staline, [Heidegger](#) - de Hitler.

Qui - la logique, l'art ou la science - doit s'offusquer le plus, en écoutant ces formules galvaudées et inacceptables : la politique est l'*art* du possible, la philosophie est la *science* du possible ? Plus la philosophie se prend pour une science, plus elle est ennuyeuse ; plus la politique veut imiter l'art, plus calamiteuses sont les conséquences. Pourtant, la philosophie devrait nous apporter de l'enthousiasme, et la politique - de la stabilité.

Dans le débat politique, la première prophylaxie contre le totalitarisme est le bannissement de toute grandeur, de toute pureté, de tout messianisme. La seule exception peut être accordée au thème de l'égalité matérielle, puisque aucune raison économique ou sociale ne peut la justifier, seule une emphase philosophique ou esthétique, en aplomb sur la méritocratie horizontale, pourrait venir à bout des

coeurs atrophiés.

L'histoire grammaticale du communisme : le discours philosophique, le slogan idéologique, l'onomatopée apocalyptique – la hauteur, la platitude, l'abîme.

Prenez les philosophes nobles – Voltaire, Marx, [Nietzsche](#) – et voyez vers où nous conduisent leurs adeptes – la terreur, la férocité, la misère. Et voici ceux, dont n'émanent que la banalité et l'ennui – [Descartes](#), [Spinoza](#), [Kant](#) – mais admirez leur rôle dans les sociétés démocratiques, justes et prospères.

L'interminable série de défaites de la noblesse par plagiats-perversions : [Héraclite](#) voue la philosophie au discours poétique, et [Parménide](#) l'encanaille dans une logique bancale ; [Pythagore](#) cultive une lumineuse mystique du nombre, et les éléatiques récoltent une casuistique des ombres ; Lao Tseu place le tao dans une inaction altière, et Confucius l'embriagade dans de bas rites ; [Platon](#) hisse l'idée lyrique hors du sol, et [Aristote](#) la souille par un enracinement empirique ; le cynique prône le mépris hautain, et le stoïcien bassement l'arraisonne ; les *murs* de Jésus ne convainquent personne, mais les *portes* des églises rameutent ; la mystique d'une Déité de Maître Eckhart sombre dans le charlatanisme de l'Unité de Nicolas de Cuse ; [Kant](#) trouve, pour le savoir divin, un refuge dans la transcendance, et [Hegel](#) le réduit à l'état de caserne dialectique ; [Nietzsche](#) s'ouvre à l'ivresse des sens, et [Heidegger](#) l'évente dans la sobriété de l'être et de l'essence.

Les philosophes auraient dû dénoncer les ravages sentimentaux

de la machine intra-humaine et rester indifférents à l'évolution irrésistible de la machine extra-humaine. Mais ils se comportent en vierges effarouchées lorsqu'un politicien déclare aimer la machine entrepreneuriale ou un autre lui trouver une âme : *La nouvelle la plus terrifiante du monde* - **Deleuze**. Ah qu'un Chateaubriand ou un Lamartine hautain et ironique nous manque !

De trois révolutions, l'anglaise – industrielle et vaste, l'allemande – philosophique et profonde, la française – politique et haute, - seule la première garde de l'actualité dans la platitude moderne mercantile. La verticalité des penseurs ou des rêveurs est aujourd'hui aussi exotique et anachronique que les mystères ou les larmes.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

**Cioran** : *La crétinisation par la philosophie - phénomène moderne en France. Jusqu'à présent l'Allemagne seule paraissait en avoir le privilège.* Il est temps d'abolir les cours de philo au lycée et de multiplier les postes de journalistes ou sociologues pour ceux qui se trompent de métier. Introduire des cours de l'inactuel pour ceux qui sont sensibles au vide.

Les élites se maintenaient grâce aux poètes et aux philosophes qui en constituaient la quintessence ; leurs valeurs furent inaccessibles aux ploucs, ce qui en empêchait l'invasion de la scène étroite et discrète. Mais depuis que les élites modernes ne comprennent que des journalistes et que la scène élective devint scène collective, l'élite

et la masse devinrent indiscernables. *L'élite disparaîtra, quand sa pensée aura pénétré le corps du nombre* - A.Suarès.

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis au *français*. Personne n'entend – dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

On arrive à formuler une bonne philosophie non pas à partir d'un doute du vrai, mais d'un fanatisme du beau ou d'une foi du bon.

On pratique trois sortes de philosophie : celle qui croit avoir résolu un problème et veut exhiber ses solutions ; celle qui reste insensible aux mystères du monde et leur substitue ses problèmes ; celle, enfin, qui s'adresse au Créateur des mystères indicibles et cherche à en composer des conceptuels. Trois sortes de regard – pratique, mécanique, extatique.

Face au problème, le sens du *mystère* y ajoute du vénérable esprit philosophique, le sens de la *solution* - du vérifiable esprit pratique. *Quel libre penseur se contente de son 'savoir' ? Et pour qui la philosophie cesserait d'être un mystère ?* - [Husserl](#) - [Welchem Selbstdenker hat jemals sein 'Wissen' genügt, für welchen hat die Philosophie aufgehört Rätsel zu sein ?](#)

Les philosophes d'aujourd'hui : inquisiteurs (psychanalystes), dénonciateurs (critiques), bourreaux (politiciens). Te vois-tu en leur

compagnie, sur ton lieu de séjour habituel, le banc des accusés ?

On trouve des merveilles non seulement partout dans la matière et dans les esprits, mais aussi dans les lois qui régissent leur fonctionnement et l'évolution. L'intuition du poète partage cette vue avec le savoir du scientifique ; le fruit de cette fusion aurait dû s'appeler philosophie. N'étant ni poètes ni scientifiques, les professeurs de philosophie marmonnent des inepties sur le vital ou sur le rigoureux.

L'intérêt de l'Histoire, pour les adultes, est du même ordre que les contes de fée, pour les enfants, - de la nourriture pour nos rêves ; plus sérieusement on prend ses *leçons*, plus on est bête ; c'est pourquoi je tiens **Hegel**, la-dessus, pour l'un des plus bornés : *La philosophie de l'Histoire a l'importance d'une théodicée - Die Geschichtsphilosophie hat die Bedeutung einer Theodizee.*

Dans son travail, tout scientifique s'appuie sur ses prédécesseurs ; mais tout bon philosophe, même celui qui se présente comme héritier d'un autre, part des points zéros de la création, et tout développement philosophique aboutit à d'autres points zéro, ce qui rend le développement inutile et vain. Et l'on a raison de réduire tout ouvrage philosophique à ses métaphores ; il peut se résumer en tant qu'un recueil d'aphorismes.

Le maximiste doit être ironique avec le scepticisme et exigeant avec le dogmatisme. *Le premier pas est dogmatique ; le deuxième – sceptique ; alors un troisième est nécessaire – des maximes confirmées - Kant - Der erste Schritt ist dogmatisch. Der zweite Schritt ist skeptisch.*

*Nun ist ein dritter Schritt nötig – bewährte Maximen.* Mais ce n'est pas la chronologie fixant le progrès qui est essentielle, mais la hiérarchie, privilégiant la pose confirmée et relativisant les positions infirmées.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques ([Hegel](#), Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses ([Spinoza](#), [Husserl](#)). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse ([Nietzsche](#)), langagière ([Valéry](#)), stylistique ([Cioran](#)).

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthétoco-scientifique.

La philosophie doit se pencher sur les merveilles de la vie, mais elle n'a rien à dire sur les merveilles (miracles) qu'on prétend s'être produites à l'Himalaya, au Sinaï, à Jérusalem ou à la Mecque. La religion aristocratique se réduit à la vénération de la Création divine, incompréhensible, impossible, belle et grandiose. La religion officielle est toujours de la superstition absolument niaise, sortie tout droit de la mythologie. [St-Augustin](#), Claudel ou [Berdiaev](#), en compagnie du Christ, sont des nigauds ; ailleurs, ils peuvent être brillants.

Je vois trois clans adversaires de la philosophie : le robot et le

mouton (la raison ou l'imitation s'opposent à l'âme et à la personnalité du philosophe), les linguistes (qui observent la langue de l'intérieur de sa grammaire, tandis que le philosophe y voit une couche instrumentale au-dessus des représentations), la religion (avec ses promesses, placées dans le réel, tandis que la consolation philosophique provient du rêve).

Les bons philosophes aiguisent nos goûts et nos dégoûts. Les mauvais montrent comment eux-mêmes mâchent, avalent et digèrent.

La philosophie naît des énigmes nées ou naissantes ; elle clôt les dernières réponses des sciences et inaugure les premières questions de l'art.

La science ne nous apprend rien sur l'homme spirituel : l'art ne nous apprend rien sur le monde matériel. Heureusement, il existe la philosophie, pour trouver dans le monde – de la spiritualité, et dans l'homme – de la fragilité.

L'image du monde se forme en nous à travers les mailles de l'esprit et les cordes de l'âme, ce qui donne à cette image la profondeur conceptuelle et/ou la hauteur musicale. Le regard et la tonalité (le *in-der-Welt-sein* et la *Stimmung* de [Heidegger](#)). Le bruit du monde se transformant en symboles ou en musique. La philosophie pure et la pure musique sont deux cas extrêmes, avec l'extinction de l'une de ces sources.

Le regard est une représentation, invitant des pensées à naître. L'intuition est son contraire, elle est toujours une pensée, se passant de

toute représentation. On la confirme ou l'infirme en construisant des représentations manquantes. Les balivernes des sots ou les illuminations des sages passent par ce stade de notre conscience. Une curiosité très amusante : je traduis la définition **kantienne** - *Diejenige Vorstellung, die vor allem Denken gegeben sein kann, heißt Anschauung* - par *Une représentation, qui peut être là, avant toute pensée, s'appelle regard*, tandis que tout Français lit dans la traduction officielle : *Une représentation, qui peut être donnée avant toute pensée, s'appelle intuition* !

Les yeux et le regard sont deux outils d'une bonne philosophie – pour percer et admirer l'harmonie des langages divins et pour composer la mélodie des consolations humaines. Les yeux reçoivent la lumière du vrai, les ombres du beau, les ténèbres du bon ; le regard – les émet.

Tout événement a trois valeurs : la symbolique (nos langages), la scientifique (nos représentations), la mystique (nos intelligences et sensibilités). Chacune des trois peut ignorer les deux autres ; seule la philosophie en tente l'équilibre.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie -

représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

La science, c'est de l'analyse fonctionnelle – trouver les opérations qui expliquent les transformations des opérandes, trouver la forme d'un contenu ; l'art, c'est de l'algèbre – derrière les propriétés des opérations ressentir l'essence des opérandes, prendre la forme comme un contenu ; la philosophie, c'est de la géométrie – ramener les opérations et les opérandes aux mêmes concepts ou principes traçables, rendre équivalents la forme et le contenu.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

La philosophie - rencontre entre une forme poétique et un fond logique. D'un côté - une imagination intuitive, une adhésion par séduction, tout étant sujet de controverses ; de l'autre - une intuition imaginative, une preuve par raison, tout échappant au doute.

Il y a trois sortes de pensée humaine, résultant des dialogues de la raison avec ses interlocuteurs : la raison face à la logique, la raison face aux sens, la raison face aux valeurs métaphysiques. La pensée mathématique, la plus primitive, sera parfaitement modélisée par

l'ordinateur ; de bonnes représentations, appuyées par de bons interprètes, y suffiront. Je ne vois pas comment pourrait être imitée par la machine la pensée sensorielle, où l'interprétation foudroyante devance toute représentation (les phénoménologues appellent cette réinterprétation magique – intuition originaire - *Urintuition*). Mais la pensée métaphysique, aux sources et ressorts du beau et du bon insondables, restera peut-être le dernier bastion de l'homme, face à la déferlante robotique dans les cerveaux humains.

Quelle est la part du *connaître*, dans une intelligence de choix ? - négligeable et, dans la majorité des cas, remplaçable par l'intuition ou l'imagination ! Les *connaissances intelligibles*, dont se gargarisent les rats de bibliothèques, se réduisent au jargon des publications académiques, c'est à dire claniques, noyées dans la routine d'un pur verbalisme.

Le rat de bibliothèques évinça, chez la gent philosophique, et le rossignol et l'aigle et même la chouette. La mort, chez eux, n'est qu'un fâcheux épisode ; le langage, pour eux, ne sert qu'à transmettre des informations. De gris jargonautes, ignorant l'arbre vert de la vie et l'azur de la hauteur.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le

talent.

Sans la poésie, il n'y a pas de haute philosophie, exactement comme sans la mathématique, il n'y a pas de physique profonde.

Ce qui n'est pas poétique ne peut pas être philosophique - une bonne illustration de l'équation : *determinatio = negatio*.

La philosophie est la promptitude et la maîtrise pour sauver le plus défaillant des trois protagonistes : l'intelligence, le langage, la sensibilité. Ce qui est infiniment plus élastique que la vue bien bornée et partielle de [Wittgenstein](#) : *La philosophie est une lutte contre la manière, dont le langage ensorcelle l'intelligence - Die Philosophie ist ein Kampf gegen die Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache* - la philosophie, au contraire, est la fusion avec le langage, la confiance faite au langage, au détriment de la réalité et de la représentation.

Tous sont d'accord que personne ne peut philosopher sans avoir réfléchi sur le langage. Mais je ne connais aucun philosophe qui aurait compris les rapports entre le langage et la représentation – question capitale ! - même après avoir pondé des tas de traités sur le langage. La philosophie n'a donc toujours pas commencé.

À première vue, le genre de réflexion, dit philosophique, paraît être ridicule et inutile ; mais, au fur et à mesure qu'on parcourt des niaiseries des mathématiciens, des musiciens ou des biologistes, sur le contenu même de leurs disciplines, on accorde à la philosophie la palme de profondeur et d'humanisme.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

Les logorrhées pseudo-philosophiques sur le savoir, la réflexion, la vérité sont de l'enfantillage, qui fait sourire les scientifiques. Tandis que les deux seuls domaines proprement philosophiques, l'angoisse humaine et le langage, sont abandonnés par les philosophes au profit des charlatans-sociologues et des charlatans-linguistes.

L'être est ce qui dicte, guide et valide la représentation ; *l'Un* est la force ou la grammaire unissante ou unifiante, qui rend la représentation intelligible aux autres - l'ontologie et l'hénologie, qui se tendent la main.

Quand on n'a plus d'essor pour entraîner des verbes, lourds de promesses, on finit par poursuivre le plus vaniteux, le plus flotteur, le plus dégonflé des verbes - *être*. *Déification du verbe être, voilà la moitié de la philosophie* - Valéry. C'est même pire : il s'agit de la déification de la copule. Et ils s'imaginent, en plus, que leur idole est monothéiste, tandis que c'est un monstre, avec une douzaine d'hypostases mécaniques, l'une plus raseuse que l'autre...

99 % des phrases, tirées des œuvres des plus grands philosophes, possèdent cette embêtante qualité – j'aurais honte de les avoir pondus ! La banalité, le hasard, l'insignifiance, l'absurdité,

l'inexpressivité les rendent sans intérêt hors de leur contexte. La nécessité, dictée par le genre narratif, de jeter des ponts entre des îlots de pensées, conduit, inévitablement, aux pâles bavardages. Pour juger une œuvre, il faut l'expurger de ces remplissages parasites ; le résidu ne contiendrait que des métaphores, des pensées, des maximes. Après cet assainissement, personne au monde, y compris ceux que j'admire franchement, ne pourrait rivaliser avec moi.

C'est la nature et non pas la culture qui aurait dû octroyer le titre (et non pas le grade) de philosophe : *Une telle vocation ne peut être statuée que par la nature et non pas par un Ministère* - **Schopenhauer** - *Einen solchen Beruf kann nur die Natur und nicht aber das Ministerium erteilen.*

Contrairement aux idées scientifiques, toutes les élucubrations tarabiscotées philosophiques doivent être traduisibles en langage commun, accessibles au dernier des ploucs et n'en supprimant aucune image claire. Et, avec un certain ricanement, on découvre que les galimatias hermétiques de forme deviennent galimatias rustiques de fond, rien de plus.

Dans leur jeunesse, les philosophes académiques agitent des idées nouvelles (en réalité – des banalités ou des plagiats), dans leur vieillesse, ils balbutient que *tout n'est que vanité* (l'aveu implicite d'une honte). Chez les bons philosophes, la chronologie des ambitions s'inverse.

Ce qu'il faut reprocher aux philosophes, ce n'est pas de s'arrêter à mi-chemin, mais le fait même de se mettre en marche, au lieu de se

contenter de mettre en musique leurs propres commencements. Le développement est de l'inertie commune, et les buts atteints – l'impasse individuelle.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

La musique naît de la rencontre entre, d'un côté – les instruments et les interprètes (le langage), et de l'autre – la partition et l'orchestration (la représentation). C'est le rôle décisif des premiers qui fait pressentir la poésie et la hauteur ; la priorité des secondes est propre de la philosophie et de la profondeur.

L'Idée couvre tous les champs expressifs, du borborygme à la formule logique ; la philosophie consiste à l'envelopper d'un style, qui, réduit nécessairement aux arrangements spatiaux de mots, ne peut être que géométrique. Chez [Platon](#) il est parabolique (les objets à la lumière mythique), chez [Nietzsche](#) – hyperbolique (les objets voués à la hauteur), chez [Heidegger](#) – elliptique (les objets n'ayant pas encore de nom). J'ai l'ambition de pratiquer un style conique : l'idée serait une corne d'abondance, un cône, avec l'humilité d'un angle de vue étroit, avec un flux du bien-être, avec l'élan vers l'infini ; la

maxime émerge, suite au choix d'un plan, traversant le cône, pour créer une parabole, une hyperbole ou une ellipse.

Ce livre a bien une *ambition philosophique* : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble (donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire des ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule m'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

L'entité élémentaire d'une phrase, c'est la référence d'objets, mais on n'y accède qu'après avoir reconstitué l'ossature logique de cette phrase à partir des règles grammaticales, tenant compte des aspects phonétiques, lexicaux, syntaxiques et associées aux concepts logiques extra-langagiers – les connecteurs, les quantificateurs, les négations, les implications. Cette dernière démarche est propre de toutes les langues, ce qui échappe à tous les linguistes et à tous les philosophes, incapables de percevoir les rapports entre la langue (le mot ou un équivalent), la représentation (l'objet) et la réalité (la chose).

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

Le langage dispose de signes (mots) ; la représentation propose des sens (structures et raisonnements). La poésie est dans le signe, et la philosophie – dans le sens.

Tout langage, muni de la notion de substitution (équivalence, synonymie, syntagmes), est constitué de formules. En logique, on substitue des concepts à d'autres concepts, pour avancer vers des preuves, vers la vérité. En philosophie académique, on substitue des mots à d'autres mots, pour propager un verbiage, sans but formulable - leurs formules sont nulles.

Le prix (la valeur), griffonné sur une étiquette (affirmé par un mot), mais détachée de sa marchandise (de son concept), n'a aucun sens. Pourtant, c'est ce que font les philosophes, bavards irresponsables, puisque derrière leurs mots aucun concept ne se dessine clairement – le verbalisme.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une

culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni [Kant](#), ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Mon ex-compatriote, Kojève, contribua à statufier ce misérable [Hegel](#) dans les têtes pensantes françaises. J'ai tout fait pour l'en expulser.

Intuitivement, il est clair qu'on ne peut explorer ou exprimer la réalité qu'à travers des structures et des logiques. Mais quand les philosophes (surtout *analytiques*) sont assez aveugles, pour ne pas voir la place de la représentation dans une épistémologie, il ne leur reste, comme matériau, que la langue. D'où ces aberrations invraisemblables : *L'essence s'exprime dans la grammaire* - [Wittgenstein](#) - *Das Wesen ist in der Grammatik ausgesprochen*. Cette misérable grammaire, qui n'est qu'un habillage structurel au-dessus d'une logique et qui n'entre en aucun contact avec l'essence des choses (que seul effleure le lexique) ! Le sens (et l'essence) d'une phrase résulte des substitutions des mots par des concepts de la représentation.

Les disputes philosophiques les plus passionnantes se déroulent autour des mots et non pas des concepts. [Nietzsche](#) voie de belles

véhémences au mot *nihiliste*, avant d'en forger le concept et de s'y reconnaître soi-même. Tant de ses appels pathétiques à être *impitoyable* (dans les mots), avant d'être terrassé par la pitié (un concept) pour un cheval.

Le *nihil* russe est l'apport le plus significatif à la philosophie occidentale, qui, à la recherche d'un digne contraire au majestueux et faux être, ne tombait que sur le misérable et bien réel étant. Il va de soi qu'il n'y ait pas plus de négations dans la franchise du *nihil* que dans les cachotteries de l'être ; ce sont deux adversaires au même degré d'affirmation.

Les contes de fées dans la tête et le bagne sous les yeux, ces deux influences, conjointes et capitales, me laissèrent, pour le reste de ma vie, le même message – la vraie vie est ailleurs. Plus tard, je compris, que cette vision fut aussi l'un des matériaux possibles d'une bonne poésie ou l'un des buts d'une bonne philosophie. *La philosophie authentique est celle du bagne* - **Chestov** - *Настоящая философия есть философия каторги.*

Je suis enfant de la forêt sibérienne. L'ours m'était plus proche que le caniche. La framboise et le sureau, à la lisière, et non pas le chocolat et le sorbet, accompagnaient mes premiers festins gourmands, solitaires et non collectifs. Mais j'y reconnaiss la même substance, qui, jadis, animait mes soirées, et, aujourd'hui, anime mes matinées – le livre. Les contes de fées, que, rentrant de son usine, me lisait ma mère ; la poésie, lyrique ou philosophique, qui s'incarne dans mes états d'âmes, dans les images ou les mots, se déversant sur mes

pages. Je ne sais plus où l'emporte la nature, où s'incline la culture.

Socrate et Jésus m'étaient fort sympathiques, jusqu'au jour, où j'aperçus, que leurs soliloques ou dialogues n'étaient qu'échos de places publiques. Mais Prométhée et Job devaient trop leur héroïsme à la flamme ou au fumier, où il me fallait du froid et du flair. Le moulin à vent m'obstruait la vue de l'île déserte du rêve, île en tant que terre promise de Don Quichotte. Et je leur préférail Hamlet et Faust, se contentant de fantômes pour bâtir de beaux dialogues, sous forme de soliloques décousus. Et s'ils sont si forts en philosophie, c'est que peut-être ils fréquentèrent la même Université allemande que Luther et Stavroguine.

La philosophie devrait chercher à réconcilier l'esprit et l'âme ; tout en donnant raison au hurlement de l'esprit – *horror, horror, horror*, elle trouverait un contre-point irrésistible dans la musique de l'âme – *joie, joie, joie* - une consolation lyrique dans l'irréparable tragique.

Dans les écrits philosophiques, je distingue trois genres : une cotisation à sa guilde, une recherche de rencontres, un cri dans le désert. La vocation, la convocation, l'invocation.

La seule philosophie, à laquelle j'adhérerais, est la philosophie de la noblesse, dont la première pierre fut posée par Nietzsche (celles de l'ironie, vers soi-même, et de la pitié, pour l'homme, attendent leur architecte). Les stoïciens, épiciens, cyniques ou sceptiques s'occupent du sous-homme, qui devrait tenir la tête haute ; l'aristocrate cultive l'homme à l'âme haute.

La lumière du monde ne me parvient plus, ou mes murs deviennent trop translucides, ou les choses ne traversent plus mon esprit - je quitte la Caverne - et voilà le début de la traversée du désert, de la solitude. Le choix y est triple : chercher la raison des ombres dans le parti pris des choses, inventer le Soleil pour les ombres, m'identifier avec les ombres, rester inconnu ou me mettre à créer mon propre halo.

Je me moque de ces philosophes rebelles, réfugiés dans un désert solitaire ; au lieu d'y chanter des mirages, ils échafaudent l'aménagement d'oasis, narrent les itinéraires des caravanes ou mesurent les paramètres des grains de sable.

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de [Nietzsche](#)), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-féondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H.Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de science ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : à quelle profondeur la science devint gaie - [Nietzsche](#) - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

Dans les exercices philosophiques, le délire est affaire d'ivresse ; et il est préférable au sérieux, conceptuel ou verbal. C'est pourquoi [Hegel](#) et [Nietzsche](#) (un fou logorrhéique et un fou poétique), de la philosophie allemande, sont plus entraînants que Bergson et Sartre (un

bavard et un creux), de la philosophie française.

Différence entre pensée naissante et pensée née (la liberté a la même destinée). La seconde, la figée, s'exprime dans le langage de la logique et se confirme par la méthode mathématique ; la beauté n'y est qu'intellectuelle et la langue naturelle n'y apporte rien. La première est un effet, souvent inattendu, qu'une enveloppe langagière, la forme qu'on donne à ses états d'âme, laisse apparaître en tant que le contenu, le fond, d'un esprit indicible. La seconde sonde, en profondeur, l'œuvre du Créateur ; la première tente, en hauteur, d'exprimer la créativité humaine. Les appareils de mesurage, pour la seconde ; la fontaine d'âme ou l'éponge d'esprit, le regard ou l'écoute, pour la première.

Ton soi connu s'exprime à travers ton devoir-conscience (attaché à l'étendue que foulent tes pieds) et ton pouvoir-connaissance (formé dans la profondeur de ton esprit). Ton soi inconnu est responsable de ton vouloir-passion (stimulé par la hauteur de ton âme). Ce sont trois dimensions de ton valoir-noblesse – l'action, la réflexion, l'élan. Le choix capital, dans ton existence (la première dimension), est le choix du lieu de ton essence (les deux dernières dimensions) – puiser dans la profondeur inépuisable ou tendre vers la hauteur inaccessible. Le dernier choix est propre des poètes et des bons philosophes.

Je ne vois que deux profils de lecteur qui apprécieraient mon écriture : le personnage [tchékhovien](#), sachant ce que sont la tragédie et l'espérance, et [Valéry](#), comprenant la place du langage en poésie et en philosophie.

Tout ouvrage philosophique doit faire appel à la chimie des réactions entre les *concepts* à valences connues et à l'alchimie des rencontres inattendues entre les *mots* à valeurs imprévisibles.

Aucun philosophe ne m'arma de quoi que ce soit ; beaucoup furent désarmants par leurs logorrhées, où ni le fond ni la forme ne présentaient aucune défense face à l'envahissante platitude.

Que fais-je dans ce siècle où s'éteignirent les filières que, naïvement, je visais – il n'y a plus ni solitaires, ni amoureux, ni poètes, ni philosophes ?

Pour que les éditeurs daignent publier mes notules intempestives et intoponymiques, il aurait fallu que je fusse aussi grégaire et sot que les prix Goncourt ou les agrégés de philosophie. Quand j'évalue l'immensité de ce sacrifice salissant, je garde la fidélité à ma propre voix inclassable.

Hermann Iline,  
Provence,  
juin 2025



## L'Histoire de la Philosophie

Tout philosophe dispose de deux sortes de savoir : la maîtrise de l'histoire de la philosophie, dont l'unique intérêt consiste à éviter le plagiat ou l'épigonat, ce n'est donc qu'une pitoyable contrainte, et la maîtrise d'une science quelconque : l'optique des lentilles, le calcul différentiel ou l'empilage d'herbariums. Pour ton propre message philosophique, ces savoirs ne jouent, pratiquement, aucun rôle, et tout philosophe, donnant des titres majestueux au savoir est un charlatan.

Je ne vois qu'un seul avantage de l'étude de l'histoire de la philosophie : confirmer qu'en philosophie seuls comptent les commencements ; les buts et les parcours sont communs et peuvent être effacés ou négligés. Et la plupart des commencements se réduit aux métaphores. Aucun philosophe ne reconnut cette évidence. Les développements ne se justifient qu'en sciences ou chez les amuseurs d'enfants ou de foules.

Le paresseux ou le sot, cherchant à s'associer au prestige de la philosophie, mais intimidé par les originaux des vrais philosophes-poètes, comble ses ambitions avec l'Histoire de la philosophie ou la philosophie de l'Histoire, ces deux refuges des bavards prosateurs, de Diogène Laërce à [Hegel](#).

Nos organes des sens sont si miraculeusement bien adaptés pour saisir la réalité, que, chez les Grecs, les mots *penser*, *déceler*, *savoir*, *percevoir*, *connaître* sont de parfaits synonymes. Les pédants, qu'ils soient philologues ou philosophes, ne le comprennent pas et érigent d'infinies arguties autour des nuances, inexistantes chez les Anciens.

La philosophie anglo-saxonne, grâce à la distinction entre *to be* et *being*, évita la pollution, qui sévit en grec, en allemand, en français, à partir de ce verbe parasite et trop facilement substantivé, *être*. Imaginez le flot de thèses nouvelles, si Hamlet avait marmonné : *être ou néant* ? Ceux qui consacrent leurs meilleurs doutes non pas aux fins, mais aux commencements, feraient gémir leurs mots : *naître ou ne pas naître*.

La contrée philosophique, dominée par une horde de professeurs, dispose de deux frontières – celle avec la poésie, au régime semblable, et franchie librement dans les deux sens, et celle avec la science, où tout échange diplomatique est impensable. La poésie marche, ironique, sur les plates-bandes de son enfant prodigue ; la science, curieuse, fait des incursions en terrains vagues de son voisin sauvage.

Depuis [Socrate](#), les Sages ne réfléchissaient plus que sur la dignité de rester dans le Bien et dans le Vrai, en maniant les fèves, syllogismes ou furoncles. Pourtant, les enjeux philosophiques majeurs furent formulés par les présocratiques, [Héraclite](#) et [Parménide](#) : la poésie laconique et bariolée ou la morne logorrhée sur l'être, la vérité, le savoir.

La vérité part non pas de la non-vérité (les Grecs, [Hegel](#), [Heidegger](#)), mais de l'ignorance ; elle ne s'en arrache pas, elle s'y substitue, paisiblement, monotonement (comme dirait un logicien).

Pyrrhon : *Notre requête sceptique ne porte pas sur la représentation, mais sur l'interprétation de la représentation.* Cette requête est surtout formulée en un langage hors représentation (et la philosophie *analytique* ne s'intéresse qu'à cela) ; en plus, il y a deux interprétations presque disjointes, linguistique et conceptuelle, que tous confondent. Pour vous, la représentation est dans le sensible, dans le phénoménal, tandis qu'elle ne peut exister que dans l'intelligible, dans le nouménal.

Pourquoi la platitude est la forme et le fond principaux des écrits des sages réglementaires ? - parce qu'ils tiennent fidèlement à l'une de ces bêtises delphiques : *Rien de trop.* Comparable, en étendue de l'abêtissement qui en résulte, à *Connais-toi toi-même*.

Un Ancien formule une banalité ; traduite en une langue moderne, elle devient énigmatique ou absurde ; le prestige de cet Ancien provoque une montagne de commentaires de cette absurdité (et non pas de la banalité) ; l'habitude de ce nouveau langage abscons, chez les universitaires, le rend respectable, savant, obligatoire ; au sein de ce jargon naissent d'autres absurdités – telle est la généalogie de la philosophie académique.

La philosophie est l'art de préserver la hauteur dans notre regard sur l'œuvre divine - la vie, le monde, la musique, la pensée, le sentiment. Personne, mieux que **Socrate**, ne la définit qu'en tant que *musique la plus haute*, et pour préciser qu'il parle du rêve, plutôt que de la réalité, il met en musique les fables d'Ésope !

Avoir un regard de philosophe ne signifie pas, qu'on doive choisir entre le ciel *ou* la terre (entre le **Socrate** de **Platon** ou celui de Xénophon), mais qu'on puisse agir et connaître sur un mode terrestre *et* vénérer et rêver sur un mode céleste.

Le but de la philosophie aurait dû être d'aider à supporter avec dignité la position couchée - pour rêver (la hauteur). Au lieu de cela, les philosophes nous invitent à rester assis - pour calculer (la profondeur du Lycée !), ou debout - pour bâtir (la largeur du Jardin !) ou en marche - pour connaître (l'étendue du Portique !). À tout orgueilleux, qui pense que la hauteur c'est l'endroit, où il est assis ou, pire, qui y voit sa dignité dans la position debout, il faut conseiller : *Essaye la position couchée, une fois seul !*

Les hommes apprécient ce et ceux, principes ou hommes, qui font bouger le monde ; ô combien plus intéressants sont ceux qui y dénichent quelque chose de délicieusement immobile, invariant, apparenté à l'éternel ! *Ceux qui peuvent saisir ce qui est toujours égal à soi sont philosophes* - **Platon**. L'enfer, c'est le prurit des pieds ; et *l'immobilité, ce seul fragment de notre ressemblance à Dieu, qui nous reste du paradis* - **F.Schlegel** - *Müßiggang, einziges Fragment der Gottähnlichkeit, das uns noch aus dem Paradies blieb.*

La forme, céleste, intellectuelle, de [Platon](#), fécondée par le fond, terrestre, conceptuel, d'[Aristote](#), enfanta du Logos, relation spirituelle, intermédiaire entre terre et ciel, esprit et matière, structure stoïcienne et chrétienne.

Avec ces deux *images*, l'Idée et le Bien, [Platon](#) trace bien les contours exhaustifs d'une vraie philosophie non-bavarde. Dans son style parabolique, l'Idée n'est qu'une référence au langage créateur, et le Bien n'est qu'une consolation d'un homme désespéré.

Il y a des philosophes, chez qui on sent surtout un intense climat ([Platon](#), [Nietzsche](#), [Heidegger](#)) ; chez les plus raseurs, on ne voit que des paysages inanimés ([Aristote](#), [Descartes](#), [Kant](#)).

[Aristote](#) et [Kant](#) eurent beau avertir les philosophes, que sans une bonne représentation tout discours ne peut être que du verbiage – [Spinoza](#) et [Hegel](#) tombèrent dans ce piège. Et tout effort interprétatif, sans une base conceptuelle, dégénère en bêtises irresponsables ; et c'est dans ce deuxième piège, qu'ils dégringolèrent.

Enfin, je viens de trouver l'exemple insurpassable d'un creux pseudo-philosophique monumental. Ce qui le rend particulièrement savoureux, c'est qu'il est pondu par le grand [Aristote](#) : *L'être et l'un sont, en vérité, plus substances que le principe, les éléments et la cause*. Sept termes que vous pouvez inter-changer impunément dans n'importe quel ordre, sans aucun outrage au sens primordial, brillant par son absence. Et, pour pimenter cet exercice, se rappeler, que pour

ce penseur toute cause est un principe, tout principe est une vérité et tout être est une substance. Une forêt de quantificateurs fantomatiques, sans aucun arbre, aucune chose.

Un reclus involontaire, Boèce, attend de la philosophie – une consolation céleste ; un reclus volontaire, Abélard, espère la consolation dans la résignation terrestre ; un reclus du pouvoir, [Sénèque](#), fait de la consolation – un outil de sa rhétorique ; un professeur grégaire, [Hegel](#), impose sa dialectique mécanique aux rapports entre la philosophie et la consolation : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie - Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt.* La philosophie n'est pas une paix des profondeurs, mais une consolation dans les hauteurs.

L'écriture, la poésie et la philosophie nous furent données par des rêveurs ahuris et passionnés - Prométhée, Orphée ou Narcisse - et que profana, bêtement, le calculateur Icare, en tentant de traduire ces rêves musicaux dans les actes mécaniques. Nos héros nous apprirent aussi la multiplicité du visage féminin, à travers Pandore (la fatalité des maux), Eurydice (la fatalité de l'avant-dernier pas), la nymphe Écho (la fatalité du reflet et de la solitude).

[Spinoza](#) cherche à cerner la consolation, et [Wittgenstein](#) – le langage. Deux tentatives ratées, puisque l'un ignore la place de la tragédie dans le rêve et l'autre – celle de la représentation dans le discours.

Une vie d'homme est un arbre, et toute tentative de la résumer en un système philosophique, c'est réduire le chant de cette vie à une langue de bois ou réduire sa solitude primordiale à la monotonie d'une forêt. D'ailleurs, ces fichus systèmes sont, la plupart du temps, plutôt le fruit des pauvres imaginations des scoliastes que des philosophes eux-mêmes. Sauf quelques incorrigibles, tels [Spinoza](#) ou [Hegel](#), que [Schopenhauer](#) qualifiait, à juste titre, de *barbouilleurs logorrhéiques* – *Zusammenschmierer der Wortgefechte*. Les meilleurs ne font qu'illuminer les profondeurs humaines par de hautes étincelles des métaphores.

La fidélité au désir ou son sacrifice, l'[épicurien](#) ou le stoïcien, auraient pu s'équivaloir si, au lieu de s'intéresser à la *volonté*, c'est à dire à l'inertie ou à la fuite en avant, ils se penchaient sur la *puissance*, c'est à dire sur l'intensité et son retour éternel ; c'est ainsi que [Nietzsche](#) interpréta la misérable idée [spinoziste](#) : la béatitude (le *conatus*) résiderait dans l'augmentation (le progrès, donc, – à l'opposé de l'éternel retour) de la puissance *d'agir*, tandis que, pour [Nietzsche](#), il s'agit de la puissance de *rêver*. Comme quoi, les (pseudo-)parentés philosophiques se fondent sur les mots et non pas sur le sens.

[F.Schlegel](#) : *Mit der Ironie kann sich nur die Poesie bis zur Höhe der Philosophie erheben* - Seule la poésie peut, grâce à l'ironie, s'élever jusqu'à la hauteur de la philosophie. Je dirais même, que la seule hauteur accessible à la philosophie est celle que lui procure la poésie ; et l'ironie est ce qui prévient l'emploi d'unités profondes pour mesurer la hauteur.

Tout ce que Fichte, Schelling, [Hegel](#) disent de l'esprit, de la liberté, de l'acte, de la volonté, du savoir, de l'absolu, de l'infini, de l'éternel, - tout n'est qu'un épais galimatias, dont la lecture apaisante ne saurait être recommandée que dans les maisons de fous. Entre [Leibniz](#) et Marx – aucune étincelle vivante d'une bonne philosophie en Allemagne.

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré [Hegel](#) ou [Husserl](#), canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard ces torchons et, immanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu* - [Husserl](#) - *Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht, ausgeschlossen* - et ma conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

La sensation de puissance vient soit de l'action (force matérielle), soit de la maîtrise des métaphores (force créatrice), soit, enfin, de la noblesse (force de l'âme). [Nietzsche](#) est fort, dans le deuxième sens, son Zarathoustra - dans le troisième, mais tous les deux sont dérisoirement faibles, dans le premier sens. D'où toute l'ambigüité de la volonté de puissance. *Toute mon action est résultat de ma faiblesse* - H.Hesse - *All mein Tun kommt aus Schwäche*.

Trois clans philosophiques, en fonction du réceptacle prévu pour l'être : la réflexion ([Heidegger](#)), l'action ([Sartre](#)), le rêve ([Nietzsche](#)).

La philosophie au *marteau* dionysiaque de **Nietzsche** (ou le *marteau* de l'art, chez Marx, défiant le *miroir*, ou le *bistouri* de Foucault neutralisant la *folie*) porte la même innocuité que l'*arc d'Apollon*, dont on ne fait que bander les cordes, ou la lance de Don Quichotte, qui ne sert qu'à pointer le ciel, tout en ratant les moulins.

Les goûts du médiocre viennent des habitudes aléatoires, et ses partis pris - des actions imposées. Mais le parti pris dans le goût et l'habitude dans le geste sont peut-être moins blâmables. La philosophie, préconisée par **Nietzsche**, ne devait-elle pas *anticiper les possibilités du nihilisme de parti pris - die Möglichkeiten des grundsätzlichen Nihilismus vorwegnehmen*. L'homme est si prompt à se fabriquer des scénarios, de raisonnement ou de conduite, que l'hypothèse darwinienne qu'au Commencement divin était l'Habitude a l'air assez plausible.

Un sage, c'est un homme d'expériences, sachant trouver une relation harmonieuse entre la pensée et l'action, débouchant sur des résultats favorables. On aurait dû l'appeler – philosophe, tandis que le philosophe historique aurait dû s'appeler – philologue, puisque le logos se voe aussi bien à la parole consolante qu'au verbe révélateur, les deux véritables sujets d'une bonne philosophie.

Les mots surgissent et se figent au-dessus des représentations ; les idées se tournent vers la réalité. La philosophie européenne se concentre dans les mots ; l'orientale se voe aux idées. C'est pourquoi un bon philosophe européen peut être oisif ou bosseur, crapule ou saint, sans que cela préoccupe ses admirateurs, tandis que le

philosophe oriental doit baver dans ses expériences culinaires, climatiques, gymniques, pour prouver la consistance de ses théories.

La valeur d'un discours est dans la qualité de son passage au non-verbal, à ce que [Valéry](#) appelle *acte* ; celui-ci peut avoir deux origines : la profondeur de la représentation sous-jacente (le savoir) et la hauteur de l'interprétation haute (l'imagination). Mais la philosophie académique, c'est de la traduction du verbal en verbal ; sans aboutissement à l'acte non-langagier, au logos, tout discours n'est que de la logorrhée.

Jadis, le philosophe entamait son parcours en tant qu'un homme perdu dans la forêt épaisse des idées ; la panique dictait la direction, presque aléatoire mais unique, de sa fuite ; le hurlement ponctuait les accès de ses désespérances. Aujourd'hui, les forêts disparurent ; les idées rejoignirent les usines et bureaux des actes ; des cadences mécaniques marquent le parcours académique, jusqu'au crématorium prépayé le plus proche.

Jadis, l'acte fut directement associé au vouloir ; la modernité le réduit en savoir et au pouvoir ; la volonté devint moutonnière ou, pire, robotique. Aucune métaphysique de l'acte n'est plus possible. Il faut enterrer [Descartes](#) et [Kant](#) et ressortir [Nietzsche](#).

Dans l'œuvre de tout grand philosophe on peut reconnaître un système, vaste, solide, profond, et même, dans le meilleur des cas, - altier. Ce système ne peut être qu'un constat, un résumé a posteriori des ouvrages, dont le commencement aurait été dicté par le choix

d'un ton, d'une hauteur, d'une noblesse et non pas des dogmes a priori. Toutes les tentatives de partir d'un système ([Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#)) débouchent sur la banalité, la platitude, le galimatias. Dans les notes fragmentaires de [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#), [Valéry](#), en revanche, on reconnaît, nettement, un système, un vrai monde de l'esprit. *Le fragment n'est rebuffé que par ceux qui croient en systèmes de création* - S.Zweig - *Das Fragmentarische erschreckt nur den, der an Systeme im Schöpferischen glaubt* - il est permis d'y croire (en rêve), mais non de penser (en actes) selon un système.

Aujourd'hui, sans référence aux scolastes abscons, on ne comprendrait pas la valeur réelle de [Descartes](#) ; sans la superficialité des Montesquieu, d'Alembert, Diderot, on ne reconnaîtrait pas la profondeur des idéalistes allemands des Lumières. Le philosophe à valeur absolue est rare, il n'en existe peut-être qu'un seul, [Nietzsche](#).

On reconnaît facilement, que le ton et le style de J.G.Hamann, de [Valéry](#), de [Nietzsche](#) sont supérieurs à, respectivement, [Kant](#), Bergson ou [Hegel](#), mais on devrait aussi se rendre compte que, même en intelligence, les premiers dépassent les seconds.

L'utilité du *savoir philosophique*, admirée par [Aristote](#) : les astres soufflèrent à Thalès le présage d'une bonne récolte d'olives ; le bougre investit en pressoirs et, à l'automne, amasse une coquette somme d'argent. Aujourd'hui, porteurs de complets, les philosophes-savants envient les toges et se moquent des chlamydes. [Platon](#), lui, ne retient des trajectoires de Thalès que sa chute dans un puits, à force de ne pas quitter des yeux les astres.

Un stoïcien : *doute du malheur, croie en bonheur*. Un cynique : *un petit doute tue un grand bonheur*.

Tous les pré-socratiques furent des poètes, l'hexamètre et non pas le syllogisme est leur élément naturel. [Platon](#) commença à injecter de la prose discursive dans l'écrit rhapsodique, qui aurait dû rester essentiellement poétique, pour faire parler nos sens, et le fastidieux [Aristote](#)acheva cette chute vers un verbalisme insipide du bon sens.

Pour [Socrate](#), Éros, en tant que fils de Pénia (la Carence) est philosophe, sans autre lit que la terre, et en tant que fils de Poros (l'Abondance) est raisonnable permanent et sophiste. C'est ainsi, en additionnant la profondeur et la hauteur, qu'on aboutit à la platitude, au lieu de ne leur appliquer que des opérateurs unaires.

À la philosophie naturelle (des solutions résolues des problèmes terrestres) et à la philosophie métaphysique (des problèmes insolubles des mystères célestes) [Socrate](#) préfère la philosophie morale (des mystères individuels, intraduisibles ni en actes ni en pensées). Le Vrai est commun, le Beau est arbitraire, mais le Bien ne quitte pas ton cœur, reflétant des commandements divins incontournables.

L'ange se présenta en rêve à [Socrate](#) (et que celui-ci prit pour le Démon, son véritable soi inconnu) et exigea de lui d'écrire de la musique au lieu de la philosophie. C'est pour cela peut-être qu'il

n'écrivit rien, privé de don poétique, puisque la goétie écrite s'appelle poésie.

Platon, en reprenant les poèmes de Pythagore et Parménide, les dilue avec de l'ennuyeux bourrage abductif, mais en préserve le fond poétique ; la sobriété critique d'Aristote et Kant prouva, quelle profondeur conceptuelle on peut tirer de la hauteur métaphorique ; enfin, vint Heidegger, poète-philosophe, dont le récitatif de l'oubli de l'être n'est que le lamento de l'oubli de la métaphore.

Chez les philosophes, rien d'intéressant ne fut jamais écrit sur la nature divine du Bien, qu'il soit idéal (Platon) ou souverain (Aristote) ; ils parlent de justice, de bonhomie, d'utilité, de bonheur, ces tentatives louables de ne pas être un salaud, mais qui n'ont rien à voir avec l'appel, ardent mais inarticulable, du Bien, qui ne peut jamais quitter son unique demeure, le cœur (et ceci est proprement divin), et se traduire en actes.

Platon : *Ce qui procure le bonheur, c'est de posséder la science du Bien et du mal.* Plus mes pensées, plutôt que les actes, s'occupent du Bien, plus malheureux je serai. Il faudrait assigner la bonté à sa résidence naturelle – le cœur (muni d'une créativité, il devient âme). Laisser la pensée - désincarnée. Ainsi j'éviterai d'être le mouton de chair ou le robot de chaire. Le cœur en proie au doute ne doit pas céder au cerveau en quête de certitudes. Le possessif cérébral évincé le captatif cordial. La douce ou amère faiblesse des rythmes ne doit pas se muer en force insipide des algorithmes. La science s'inculque et la pensée fuit. À moins qu'on ne fasse que viser sa cible, sans lâcher

de flèches : *La philosophie devrait ne viser que la science du Bien et du mal* - **Sénèque** - *Scientia bonorum et malorum, quae sola philosophiae competit*. Une bonne gymnastique, pour se préparer aux chutes mal amorties et à la honte des pas trop sûrs.

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de **Parménide** à **Heidegger**), l'Idée (**Platon**), les catégories (**Aristote**), la perfection (de **Spinoza** à **Valéry**), la pensée (**Descartes**), la chose en soi (**Kant**), la volonté (**Schopenhauer**), l'intensité (**Nietzsche**).

Aujourd'hui, **Aristote** nous expose surtout des évidences, **Platon** - surtout des banalités, mais Homère est une éternelle découverte et un étonnement sans fin. La philosophie sans poésie va tout droit aux archives.

Si je devais interpréter âme selon **Aristote**, passion selon **Descartes**, désir (*conatus*) selon **Spinoza**, rire selon **Kant**, esprit selon **Hegel**, liberté selon **Sartre**, amour selon Barthes, je me réfugierais plutôt dans l'impassible, le décervelé, le servile et le végétal.

Sur dix catégories **aristotéliciennes** - *substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion* - on devrait ne garder que trois : *substance, relation, action*, les autres ne le méritent pas. On devrait y ajouter, en revanche, - *règle, événement, fait, attribut* (*symptôme* ou *accident*), *contrainte* (support de *modalité*, pré-règle).

*Quantité et qualité* relèvent des insignifiantes nuances des propriétés *d'attribut*. *Lieu, temps, position* sont des *attributs* particuliers. *Possession* est une *relation* particulière, et *passion* - une *substance* ou une *action* particulière.

L'évolution de l'image de la philosophie : une bergère insouciante se transformant subrepticement en *berger* rongé par le *souci* ([Heidegger](#)). La *volupté* cédant à la *volonté*, le *soupir* - au *devenir*, le *naître* - à l'*être*, la *caresse* - à la *bassesse*.

Je n'apprécie pas la verticalité de la lumière de midi, si chère à [Nietzsche](#), je tiens à la verticalité des ombres, que réussissent le mieux les matinaux, ceux qui vivent des commencements. L'école romantique qualifiait de penseurs matinaux - les pré-socratiques, ce qui est un beau compliment.

La fin de l'Histoire : le jour, où les quatre sources de l'homme - jaillies au même moment : les pré-socratiques, Zarathoustra (et ses élèves, Moïse, Manès et [Pythagore](#)), le Bouddha, Lao Tseu - seront définitivement bouchées. Nous sommes à mi-chemin.

Le galimatias de [Hegel](#) reprend celui de [Parménide](#) ou de [Plotin](#). La proximité, phonétique et lexicale, entre *l'Un* et *l'Être*, en grec, ou entre *Sein* et *Eins*, en allemand, est la seule source évidente de leurs logorrhées. Ils ont, tous, profané les notions [platoniciennes](#) de *Bien* et d'*Idée*, ouvertes aux interprétations innombrables.

Chez les philosophes apoétiques, [Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#), je ne trouve aucun sujet qui ne serait pas abordé par le poète aphématique [Valéry](#) ; chez celui-ci - des idées en belles phrases, chez ceux-là - de ternes phrases et de ternes idées ; les meilleurs des philosophes sont ceux qui reconnaissent, que la philosophie doit être *ancilla poesiae*, comme en témoignent Heraclite, [Nietzsche](#), [Heidegger](#).

Aller au-delà de la pensée et de la connaissance ([Plotin](#)), du beau et du hideux ([Baudelaire](#)), du bien et du mal ([Nietzsche](#)) ne devient possible que grâce au regard, qui va au-delà du vrai et du faux : au-delà des valeurs on trouve leur rêve prévalent, moitié vrai moitié faux, on y trouve leur fontaine, digne qu'on continue à mourir de soif à côté d'elle. L'appel ou la conscience de l'au-delà, ne seraient-ils pas la définition même de la poésie ? Si la prose est une physique de l'écriture, la poésie en est une métaphysique.

[Kant](#) traite les catégories [aristotéliciennes](#) de rhapsodies et propose sa propre Table, où apparaissent, en plus, *modalité*, *négation*, *causalité*, mais qui se réduisent, pourtant, aux *règles* et *relations*. Tous les deux pensent qu'ils creusent l'être, tandis qu'ils ne font qu'effleurer le travail préliminaire de toute représentation. À ce stade, l'intelligence consiste à se débarrasser des traces de la langue ; celle-ci ne doit apparaître que par-dessus une représentation achevée.

Thomas d'Aquin : *Ideo essent portae aperiendae, contra verba legis, ut servaretur quam legislator intendit* - *Le Bien consiste à transgresser la lettre de la loi, pour rester fidèle à l'esprit de justice.*

C'est peut-être la seule forme d'action qui ait des chances de ne pas nous faire rougir ; toute inertie nous conduit sûrement au mal ; le Bien ne s'ouvre qu'à la liberté transgressante. Le Bien, c'est la préférence donné au fond, au détriment du fondé : *L'être avant l'étant, l'ontologie avant la métaphysique, le même avant l'autre, la liberté avant la justice* - **Heidegger** - *Der Vorrang des Seins vor dem Seienden, der Ontologie vor der Metaphysik, des Selben vor vor dem Anderen, der Freiheit vor der Gerechtigkeit.*

Rousseau : *Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.* De tous les jours on voyait dans le voisin un Tartare, mais aujourd'hui on fit du Tartare son voisin. On n'aime qu'à distance, il n'y a donc plus personne à aimer.

**Leibniz** : *En Dieu, la puissance va à l'être, la sagesse au vrai, la volonté au Bien.* Chez l'homme, en revanche, l'être, la vérité et le Bien sont sans attributs. Ce qui réclamerait, chez lui, et la puissance et la sagesse et la volonté, c'est le beau. C'est pourquoi la théodicée la plus convaincante, ce n'est ni la tienne ni celle de Gödel, mais celle de **Berdiaev** : la beauté incompréhensible de la création humaine.

En musique, en peinture, en poésie, en philosophie règne, aujourd'hui, une conjuration de jargonautes professionnels, en fonction des goûts des directeurs, des lignes budgétaires, des héritages de vocabulaires. Un charlatanisme du fini, aux assises en béton, - vendre, signer, prouver - intelligent et mort ! Que le charlatanisme antique de l'infini, enfantin, naïf et fragile, fut plus humain ! - éclairer les hommes,

les purifier de vices, les délivrer d'erreurs, les ramener à la vertu - bête et vivant ! *C'était du charlatanisme, mais du plus haut* - Napoléon.

B.Russell : *The elimination of ethical consideration from philosophy is scientifically necessary* - *L'élimination de toute considération éthique de la philosophie est scientifiquement nécessaire*.

L'artisan d'aujourd'hui est le même que jadis – son outil évolue mais pas son regard. En revanche, c'est le regard d'artiste qui devint artisanal. *Quelle merveilleuse époque que la nôtre, où les plus grands peintres aiment à devenir potiers* - G.Bachelard - les philosophes deviennent bien chroniqueurs ou sociologues. Un robot, parmi les autres, peut proclamer, fièrement : *Nous sommes tous des potiers !*

**Badiou** : *La philosophie enseigne, que la pitié n'est pas un affect loyal, ni la victime* - ce à partir de quoi nous devons penser. En effet, à quoi bon la pitié, pour vos réseaux de robots ? À quoi bon le sacrifice, pour vos troupeaux de moutons ? Vos loyautés de circuits imprimés, vos transactions, précédant l'entrée de l'abattoir vous en dispensent.

Tous les professeurs de philosophie possèdent plus de connaissances sur l'histoire de la philosophie que **Nietzsche**. Mais la bonne philosophie ne s'occupant que de nos consolations ou de notre langage, le savoir y a une place insignifiante ; la qualité de l'expression, l'atout principal de **Nietzsche**, y est l'élément central. On console avec le chant et non pas avec un discours ; la fonction poétique du langage est plus subtile que la fonction didactique.

Toute la philosophie allemande d'avant [Nietzsche](#) préparait le chemin du robot, et paradoxalement ce sont les pires des robots allemands qui ont choisi pour symbole - [Nietzsche](#) ! On reconnaît une noble pensée par les catastrophes que déclencherait sa mise en application. *Néron eût été un grand prince, s'il n'eut été gâté par le galimatias de [Sénèque](#)* - Ch.Fourier.

[Kant](#) a tort d'opposer les déterminations qualitatives de la philosophie aux déterminations quantitatives de la mathématique ; la mathématique procède par l'abstraction maximale de l'*objet* et par la rigueur la plus élégante de la *relation* ; si, incidemment, au bout de ce regard apparaît le *nombre viril*, et non pas l'*idée sans corps*, c'est que, peut-être, [Pythagore](#) fut meilleur philosophe que [Platon](#).

L'urgence des rendez-vous de la Justice nous fait oublier les signaux de la Sagesse. On se fait écraser sous les roues de l'Histoire, ou l'on se retrouve dans un cul-de-sac du Progrès ou dans les embouteillages de la Peur. La Justice, c'est l'Égalité de choix de fourrage, la Liberté de sa digestion et la Fraternité entre le Fort et le Faible.

Aucune opinion, aucune méthode philosophiques n'infléchissent la direction ou l'intensité du regard de l'homme qui se sonde ; elles n'alimentent que la logorrhée des acolytes ou des historiens de la philosophie. Les seules conséquences désirables d'une lecture philosophique sont la vénération d'un Bien impossible et l'admiration du beau incompréhensible. Tout ce qui est doxique, méthodique ou véridique, en philosophie, devrait être négligé.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de [Parménide](#) et l'émotion d'[Héraclite](#). Viser la connaissance, c'est déjà adhérer au clan des raseurs jargonautes. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

Les philosophes peuvent être répartis en deux familles, symbolisées par [Aristote](#) et [Hegel](#), d'un côté, et [Héraclite](#) et [Nietzsche](#), de l'autre. On peut commencer par constater la pléthore des héritiers interchangeables des premiers et l'absence de dignes héritiers des seconds. Avec les premiers - la facilité d'imitation et la dimension logorrhéique. Avec les seconds – le style inimitable et métaphorique. Bref, les vrais coryphées en philosophie sont des poètes.

Sophistes, cyniques et sceptiques sont de mauvais nihilistes : indifférents, calculateurs ou apophatiques, là où le nihiliste est enthousiaste, créatif et confiant, - dans la fabrication libre de ses propres points d'attache ontologiques. Mais les pires des profanateurs du nihilisme sont ceux qui couvrent de ce beau nom une égalisation loufoque entre l'être et le néant.

La lecture d'[Héraclite](#) ou [Platon](#) : leur logique enfantine n'empêche pas leur poésie à vous atteindre ; la lecture de leurs collègues contemporains : une lourde pseudo-logique, qui vous

envahit sans aucune promesse poétique - une terrible conséquence de la traduction d'images fluides en concepts secs.

Ils se disent trop savants pour s'obliger à revenir à zéro - c'est cela, *science sans conscience* -, tout début, ironique et philosophique, étant retour au degré zéro de la lecture du monde. Le fleuve-vie, toujours recommencé, d'[Héraclite](#), en est une belle image, pour aboutir, sans quitter le rivage, à l'éternel retour ; l'arbre eût été encore plus éloquent, puisqu'il incorporerait des rameaux déjà fixes, se hérissierait de nouvelles inconnues, aux feuilles, racines ou cimes, et en appellerait de vivifiantes unifications.

D'étranges trajectoires suivirent, dans l'Antiquité et au Moyen-Âge, les termes – *philosophe*, *astrologue*, *mathématicien*, *géomètre*. On appelait le *philosophe* – *géomètre*, l'*astrologue* – *mathématicien*, le *mathématicien* – *philosophe* et le *géomètre* – *astrologue* ! *Homère fut un astrologue* - [Héraclite](#) !

Deux sortes d'inconnues, que le *philosophe* doit mettre dans l'arbre de son discours : celles que *contient* la vie et celles qu'*entretiennent* l'art. On reconnaît les grands par l'insertion de leurs inconnues non seulement dans des feuilles, mais aussi dans des racines, des troncs et des ombres. [Héraclite](#) le tente, [Nietzsche](#) le réussit, [Heidegger](#) en abuse.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : [Héraclite](#), [Parménide](#),

Pythagore ; les vulgarisateurs : Platon, Épicure ; les professionnels : Aristote, Kant. La taverne, la caverne, la caserne.

L'éternel retour nietzschéen, ce sont les retrouvailles avec le même rêve. Rêve fuyant, donc il s'y agit bien d'une *consolation*. Ce n'est pas à la réalité (l'être figé) que s'applique sa volonté de puissance, mais à la représentation (le devenir créateur), d'où son souci permanent du *langage*. Depuis Héraclite, Nietzsche est le dernier vrai philosophe.

La ligne de partage intellectuelle la plus marquée est celle qui oppose la hauteur à la profondeur, Héraclite à Parménide, le devenir à l'être, Nietzsche à Heidegger, l'arbre, qui fleurit, à l'arbre, qui se ramifie, l'intensité à la densité. Les meilleurs des héraclitéens maîtrisent tout ce que Parménide a à dire ; l'inverse est rarement vrai.

Je ne vois aucun trait net de ces fichues limites kantiennes, qui borneraient notre raison. Ce qui est pire, c'est que Kant ne se pose même pas la question capitale : à qui appartiennent ces limites ? À nous ou au monde ? Sommes-nous ouverts ou clos ?

Depuis trois mille ans, un culte de la sagesse, poétique ou scientifique, s'opposait à la vulgaire domination de l'argent. Des idées, civiques, théologiques, philosophiques, politiques, exerçaient un pouvoir d'attraction, modérant la tyrannie mercantile. Mais la Cité céda à la Bourse, Dieu fut proclamé mort, la fraternité se limita à l'art culinaire. Le dernier coup à l'humanisme fut porté par l'écroulement

de l'URSS, enterrant l'idée communiste. Toute verticalité s'effondra ; une immense horizontalité règne sur les forums et dans les têtes.

Le meilleur compagnon du prince, aujourd'hui, est le journaliste. Et dire qu'on vit Anaxagore admiré par Périclès, [Aristote](#) et Pyrrhon auprès d'Alexandre le Grand, [Sénèque](#) écouté par Néron, Boèce toléré par Théodoric, Thomas d'Aquin invité par Saint Louis, Pic de la Mirandole avec son mécène Laurent le Magnifique, Érasme auprès de Charles-Quint et de Vinci auprès de François 1er, Th.More apprécié de Henry VIII, Michel-Ange recherché par Jules II, F.Bacon par Elizabeth, [Leibniz](#) par Pierre le Grand, Voltaire par le Grand Frédéric, Diderot par la Grande Catherine et même Malraux par de Gaulle, ou tout au moins Guitton par Mitterrand. Je prédis, que les prochains princes seront journalistes, eux-mêmes. *Qualis grex, talus rex.*

*L'arbre de philosophie d'amour* de Lulle fut condamné à ignorer les cimes et à affaiblir les racines : à côté de vérité - *bonté* ne pas mettre *beauté*, à côté de *comment* - *pourquoi* omettre *qui* ne se pardonne ni en profondeur ni en hauteur.

Le XVI-me siècle, c'est la fête de l'ironie dans la littérature – Cervantès, Shakespeare, Montaigne et même Luther. Le siècle suivant, celui des dramaturges et des philosophes, étouffa cette vitalité ; et le phénomène Voltaire n'est qu'un chant du cygne de l'ironie agonisante. Notre époque vit sous le signe de la gravité, de la lourdeur, de la pédanterie. Rappelons-nous que les chutes de la Grèce et de Rome furent annoncées par leurs derniers ironistes, Lucien et Juvénal.

Chaque fois que je tombe sur les dithyrambes au savoir philosophique professoresque (et même au savoir *absolu*), je me rends compte de la justesse, dans les mêmes circonstances, de la réaction voltaire : *Il n'était point nécessaire que nous le sussions.*

Le contraire du doute s'appelle proclamation des valeurs absolues. Je colle à celles-ci l'étiquette d'*Universaux*, terme médiéval, dont le sens originel est sans intérêt. Ces *Universaux* sont connus depuis [Aristote](#) et sont bien sondés par [Kant](#) – le Bien, Le Beau, le Vrai. Douter de l'existence de ces trois *hautes hypostases divines* dans l'homme est de la niaiserie ; on ne peut profondément douter que du secondaire, du moins signifiant, du passager. C'est pourquoi on trouve chez les douteurs systématiques surtout des personnages médiocres, ennuyeux, esclaves du présent, prenant leurs cloaques verbeux pour des profondeurs savantes. S'exprimer sur les *Universaux*, c'est montrer sa sensibilité, ses goûts, son intelligence.

La culture est ce qui permet de prendre de haut la nature, la vérité et la liberté, tout en les maîtrisant. Et l'enseignement de langues anciennes et d'*Histoire de philosophie*, tant qu'il s'adressait aux élites, taraudées par le beau et le juste, en fut l'un des piliers. Mais depuis que le bouseux repu envahit l'école, il vaut mieux oublier le latin et enseigner l'écologie, le marketing et le traitement de textes, pour que triomphent la nature, la vérité et liberté mécaniques. En tout cas, la culture est condamnée, comme tout ce qui est organique.

Le but d'une bonne philosophie est de faire vivre la débâcle finale avec le moins possible de regrets et de honte ; et c'est en la ramenant

non pas aux buts et moyens fautifs, mais aux justes contraintes et à l'ascèse qu'on l'atteint le mieux. Diogène est trop ambitieux : *Rien ne réussit dans la vie sans ascèse*, et **Sartre** - trop rigide : *On atteint l'extrême dans la plénitude des moyens. Mon principe contre l'ascèse est que l'extrême est accessible par excès, non par défaut* - on devrait parler de moyens inemployés, puisque les contraintes résument aussi bien l'excès que le défaut.

Si l'on prend à la lettre la vision de **Platon** et d'**Aristote**, l'homme le plus heureux aujourd'hui serait un beau cadre homo, toujours en compagnie des copains ou haranguant des garagistes. *Sokrates war Pöbel* - **Nietzsche** (et **Platon** - Cagliostro). D'autre part, notre axiologue anti-dialecticien voyait en **Socrate** et en Jésus des consolateurs de la médiocrité, donc des philosophes.

**Sénèque** : *Ignoranti quem portum petat nullus suus ventus est - Qui ignore son havre, tout vent lui est favorable*. La traduction usuelle, *nul vent (nullus secundas est ventus)*, est tout aussi sensée, question du regard : vers la profondeur - pour languir l'ancre, vers la surface - pour lâcher sa bouteille de détresse, vers la hauteur - pour suivre son étoile, sur le portulan des insomniaques. Sur tous les navires est hissé le pavillon d'Hermès ; la machine humaine suit le courant du jour, sans lever la voile ; n'écoutent leur souffle que les naufragés. Pour qui ne sait pas où il va - pour le sage ! - le seul vent favorable est son propre souffle.

Quel philosophe est considéré aujourd'hui, par les instances académiques, *pur et authentique* ? - celui qui remâche infiniment les

inepties de [Spinoza](#), [Hegel](#), [Husserl](#). Imaginez l'horreur d'un État, qui serait dirigé par de tels bavards ou robots ! Ce fut pourtant le rêve de [Platon](#).

L'espérance rationnelle ne peut être que sophistique, comme le désespoir irrationnel veut être cynique ; c'est pourquoi mon espérance doit être irrationnelle et mon désespoir - rationnel. Il faut savoir donner tort à [Platon](#), face aux sophistes, et à [Descartes](#) - face aux scolastes.

Et l'être et le connaître se forment exclusivement autour de la représentation, et adopter la voie [cartésienne](#) - du connaître à l'être, ou bien celle de [Leibniz](#) - de l'être au connaître, nous laisse dans les mêmes bornes ou ornières. L'élégance et le goût se reconnaissent surtout en interprétation et en expression. L'intelligence statique, celle du libre arbitre, face à l'intelligence dynamique, celle de la liberté.

Les preuves de [Platon](#) sont ridicules, mais ses mythes sont admirables. Ce bel exemple d'une bonne démarche elliptique ne fut suivi que par Jésus (en paraboles) et par [Nietzsche](#) (en hyperboles). La faillite des autres s'explique davantage par un manque de talent littéraire que par des lacunes de leurs preuves.

Celui qui ne comprend pas le concept de l'infini mathématique est incapable de raisonner sur la notion de l'infini philosophique ou sentimental. [Platon](#) ne comprenait ni Zénon ni [Pythagore](#), comme [Hegel](#) ne comprenait ni Newton ni [Leibniz](#), d'où leurs délires sur la limite et l'illimité (*péras* et *apeiron*).

Avant Newton, la mathématique, et donc la physique, s'exprimaient en balbutiements, comme, d'ailleurs, la philosophie, qui reconnaissait sa parenté, justifiée, avec la mathématique. De la notion, vague et inutile, de l'infini, Newton forgea le concept, élégant et opératoire. La logique, restant dans les approximations aristotéliciennes, un ignare en logique, Spinoza, tenta, lamentablement, d'imiter cette logique, dans ses écrits pseudo-philosophiques (où il n'y a ni logique ni géométrie). Mais les spinozistes continuent à chercher une mathématisation de la philosophie. La philosophie perdit ses hautes ailes poétiques et ne maîtrisa jamais les profondes racines mathématiques.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, Nietzsche), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Aristote, Kant), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Hegel, Schopenhauer), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (Valéry). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

Descartes a le mérite de nous avoir fourni un moyen de tri trivial : à la tri-furcation ...donc je suis, le journaliste prolonge le donc, le philosophe élargit le suis, le poète rehausse le je.

Dans un écrit de philosophie, la *culture philosophique* représente un apport négligeable ; l'esprit y est inséparable de la chair ; les horizons n'y attirent qu'à une belle hauteur de tempérament, de style ou d'émotion. La plus belle intelligence est celle qui écoute son âme et affine son goût, au lieu de scruter et confiner sa mémoire. Peu me chaut la supériorité oculaire de **Descartes** sur **Pascal**, de Bergson sur **Alain**, de **Sartre** sur **Valéry**, si les seconds surclassent les premiers en qualité de leur sensibilité et de leur regard.

Deux grands mérites doivent être reconnus à **Descartes** : n'avoir que le mépris pour le substantif être (qui fut pour lui synonyme de *perfection* et identique à *réalité*) et ne pas avoir mêlé sa culture mathématique au débat philosophique. L'*ontologie* est du pur verbalisme comme l'est l'appel à une pseudo-mathématique des ignares tels que **Nicolas de Cuse**, **Spinoza**, **Badiou**.

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc (**Descartes**), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. Avec **Descartes**, nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre - **Heidegger** - *Mit Descartes, können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen.* Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agit de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, **Descartes** veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

Ils pensent ([Descartes](#)), que vivre sans philosophie, c'est avoir les yeux fermés. Ils oublient, que les yeux fermés, c'est aussi une condition, pour produire de la bonne philosophie, celle qui a besoin de rêves plus que de syllogismes. Les yeux ouverts, tous se valent, tous deviennent calculateurs interchangeables ; on ne devient danseur unique que les yeux fermés, pour recevoir l'élan. Et la philosophie, ce n'est pas ton insertion dans une forêt, c'est l'apparition ou la création de ton arbre.

L'adhésion de l'humanité à une philosophie noble quelconque tournerait, immanquablement, aux désastres socio-économiques. En revanche, [Descartes](#) fut persuadé, que tout charcutier, tout terrassier, tout charpentier retirerait beaucoup d'utilité de l'application de sa manière de philosopher.

*Mon âme s'émeut, donc mon esprit devient* - c'est ainsi que [Pascal](#) et [Nietzsche](#) répliqueraient au *cogito*, et où les verbes seraient aussi diserts que les noms, les pronoms et les conjonctions, plus éloquents que *penser* et *être*.

En philosophie, être littérairement nul ne signifie pas nécessairement être bête. L'intelligence [kantienne](#) est incontestable ; sa vision de la raison est exhaustive, lumineuse, nous rapprochant de l'œuvre divine dans sa totalité. Mais que penser des premières certitudes [cartésiennes](#), de la méthode géométrique [spinoziste](#), du savoir *absolu* [hégélien](#) ? La nouveauté de leurs vocabulaires séduit les contemporains, inhabitués à tant de liberté, mais situant mal les

signes d'intelligence et ignares en logique. Aujourd'hui, force est de constater que ces auteurs sont des ânes.

Le cartésianisme est minable, puisqu'il place une opération de troisième ordre, le penser, avant ses prédecesseurs - le désirer et le sentir, qui ne sont pas moins indubitables. Et la machine va bientôt se prévaloir d'une réflexivité tout à fait compétitive, sans pour autant être travaillée par des angoisses ni délices.

L'assommant ennui des penseurs du temps (Bergson) ou de l'espace ([Deleuze](#)) aide ma propension naturelle à fuir la réalité, pour m'amuser auprès de l'inexistant intemporel.

Il faut avoir parcouru les douzaines de ces pitoyables *définitions* de philosophie *transcendantale*, de philosophie de l'*Histoire* ou de monde comme *volonté*, chez [Kant](#), [Hegel](#) et [Schopenhauer](#), pour se débarrasser sur le champ de toute terreur devant les rats de bibliothèques. Aucun essor de la cervelle ne sauve la lourdeur du mot.

Malraux vit juste, en prédisant au XXI-ème siècle un *mainstream* religieux (avec les dieux *réintégrés*), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison – la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se jettera dans les bras du Pape, du Dalaï-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du Bouddha et de Lao Tseu, pour adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, à l'Hermès des marchands. La seconde issue est plus probable.

Dans les jeux de mots de **Heidegger**, il y a autant d'intelligence et de rigueur qu'il s'agisse de l'essence de l'Être ou de l'allégeance au maître (Adorno remarque là-dessus, que *l'Être est le Führer*) - comme **Platon** à Denys le tyran, Boèce au grand Théodoric, **Kant** à son Dieu des Évangiles, **Hegel** au roi de Prusse, **Sartre** à Staline. Tous reconnaîtront l'indigence du second discours, mais le premier continue à séduire le *public*. En tout sujet, sur lequel il se prononce, le philosophe déploie le même don et prouve la même *hauteur*. Et **Heidegger**, en oubliant cette dimension, triche, en justifiant le *Führerprinzip* (que les nazis copièrent sur les bolcheviks – *principe de guide* – *вождизм*) par une détermination plus *profonde* et par le devoir plus *large* (la *volonté de grandeur* débouchant sur le *pas cadencé* ! – *der Wille zur Größe* - *das Schrittgesetz*). Il y rate une occasion de se taire et se comporte en **Socrate** ou Pyrrhon, qui se seraient mis à écrire.

Pour faire avaler leur charabia cacographique, les philosophes évoquent la science, les théories, le langage, tandis que je soupçonne l'essentiel de ces choses indigestes être dû aux mauvaises traductions du grec en latin. Que l'aphasie pyrrhonienne nous manque, pour nous moquer du mot *être* flexible à volonté !

**Kant** trouve, que les certitudes philosophiques valent celles de la mathématique ; m'est avis, qu'en plomberie et en menuiserie il y en a de beaucoup plus solides qu'en philosophie ; d'ailleurs je n'en connais pas une seule certitude philosophique.

**Nietzsche** : *Wer sich tief weiß, bemüht sich um Klarheit ; wer der Menge tief scheinen möchte, bemüht sich um Dunkelheit - Qui se sait profond tend vers la clarté ; qui veut le paraître devant la foule - vers l'obscurité.* Mais rien de plus obscur, pour le sot, que la clarté du sage. La musique est-elle claire ? Qui se sait hautain tend vers la musique ! Mais la lumière doit être profonde, pour que les ombres soient hautes. Avec de plates lumières, on n'obtient que de plates - et obscures – ombres.

**Chestov** : *Задача философии не в разрешении проблем, а в искусстве изображения жизни с максимумом тайн и проблем - L'affaire de la philosophie n'est pas dans la résolution de problèmes, mais dans l'art de dépeindre la vie avec un maximum de mystères et de problèmes.* La transmutation en solutions rapproche de la vie et éloigne du rêve. La confusion entre le rêve et la raison transmue le mystère en fantôme infécond. Seul l'art confirme au philosophe, que c'est toujours la vie qu'il a en ligne de mire.

**Chestov** : *Задача философии - научить человека жить в неизвестности - Le but de la philosophie est d'apprendre à l'homme à vivre dans l'incertitude.* Elle devrait plutôt nous apprendre à assumer nos deux hypostases : être dogmatique dans le goût musical, et sophiste – dans l'égout mental. Passionné, savoir faire taire l'incertitude. Raisonneur, savoir s'appuyer la-dessus. Nous apprendre à nous méfier des bureaux et laboratoires et à aimer les ruines, dans lesquelles on devine les meilleurs de nos édifices intemporels.

B.Russell : *The trouble with the world is that the stupid are cocksure and the intelligent full of doubts* - *Tout le problème avec ce monde, c'est que le sot est arrogant et le sage plein de doutes.* Le sage n'affiche son doute que pour les choses essentielles, et le monde, jadis, y prêtait attention, d'où un certain prestige du sage. Aujourd'hui, le secondaire monopolise toutes les oreilles, et même le sage finit souvent par douter, inopinément, de balivernes.

Valéry : *Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres* - (*et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est*). Socrate le prit trop à la lettre. On ne sait que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* - Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Les charlatans du tournant linguistique (y compris Wittgenstein) et les bavards phénoménologiques (y compris Heidegger) méprisent la représentation, la réduisant à la vulgaire *technique*. Ils ne comprennent pas, que tout *souci de l'être* et tout langage sont impensables hors d'une représentation, et que le péquenaud ou le savant y font autant appel, seules la profondeur et la rigueur les distinguent. L'ontologie n'est qu'une partie modeste de la représentation, et le langage n'est qu'une grammaire créée par-dessus une représentation. La vraie porteuse du sens et le vrai garant

de l'interprétation est la représentation. **Schopenhauer** fut plus intelligent.

Les sophismes amusent, les dogmes intriguent – les seconds sont plus durables, et le dogmatisme immanent de **Schopenhauer** est plus prometteur que la sophistique transcendante de **Kant**.

Je m'aperçois, assez tardivement, que la dyade **schopenhauerienne** est très proche de la mienne : sa Volonté n'est qu'un élan ou un rêve, dont le fatal affaissement appelle une Consolation ; sa Représentation est la démarche centrale, pour comprendre la place du Langage dans un discours. C'est **Nietzsche** qui, plus poétique et révolutionnaire que moi, dévia la Volonté vers la puissance et la Représentation – vers le retour, toujours recommencé.

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

**Valéry** : *La philosophie : faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et de savoir ce que l'on ignore.* C'est exactement ce qu'on appelle *docte ignorance* ! L'art d'ignorer les évidences, en les méprisant, et de maîtriser les apories (étymologiquement, les *doutes*), en s'y noyant. Les Grecs avaient déjà un mot, pour désigner la docte (ou feinte) ignorance de **Socrate**, - l'*ironie* !

**Wittgenstein** : *In jedem ernsten Problem reicht die Unsicherheit bis in die Wurzeln hinab* - *Dans chaque problème sérieux, l'incertitude descend jusqu'aux racines.* Ce qui autorise le médiocre à divaguer dans des râpages, le pragmatique - à ne voir que le souci du fruit, le poète - à s'abandonner aux fleurs, et le philosophe - à reconstituer l'arbre tout entier.

Les philosophes modernes, auteurs interchangeables de plats commentaires de la science des **Spinoza, Hegel, Husserl**, n'ont qu'une seule ambition – rester en vue sur les écrans, où ils déversent des platitudes immondes sur les affaires judiciaires, les élections municipales, les soucis écologiques, l'investissement dans l'innovation, les ennuis budgétaires. Même un **Sartre** paraît, aujourd'hui, être un vrai philosophe.

En philosophie, plus on est bête, plus on tient à la scientificité et plus on succombe au bavardage et au verbiage. Les phénoménologues – **Husserl, Sartre, Derrida** - présentent l'exemple le plus flagrant de cette dérive ahurissante. Et ils combattent les *crises*, défient le *néant*, appuient les *réductions*, dans une logorrhée irresponsable et incontrôlable.

Si un candidat à l'existence ne vérifie pas les contraintes, dictées par l'essence, il n'existera pas – la réfutation technique des existentialistes.

Dans l'unité européenne actuelle, économique, on ne trouve aucune trace de la religiosité hébraïque, de la philosophie grecque, de la justice romaine – ces trois piliers de l'unité spirituelle d'antan.

Tout le monde doute, tout le monde ne voit plus de miracles dans le vivant – le monde est donc [cartésien](#) et [spinoziste](#). Une raison de plus pour me rapprocher des fanatiques du verbe acquiescent et des thuriféraires du sentiment rebelle.

[Spinoza](#) et [Leibniz](#) confondent, tout le temps, la représentation avec l'expression, en voyant dans les attributs (ou la monade finie) expression de la substance (de la monade infinie) et non pas représentation ; l'expression n'est qu'un mode d'accès langagier au déjà représenté.

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie des systèmes* et par les sots-hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens (avec leur piété et curiosité), à [Kant](#) (avec sa triade de *Critiques*), à [Nietzsche](#) (avec l'art couronnant tout).

[Nietzsche](#) et [Heidegger](#) sèment des inconnues à profusion, unifiables avec l'art ou avec la vie, – un vrai régal pour tout herméneute. Mais quel sens peut avoir un commentaire sur tous ces

Foucault, [Deleuze](#), Derrida, Ricœur, où il n'y a que des constantes ? - écrits sur écrits sur écrits.

Se moquer des concepts philosophiques, évincer de soi le sous-homme et pratiquer le dithyrambe - pour ces trois audaces, questions de vocabulaire, de gymnastique et de genre, on peut pardonner à [Nietzsche](#) son culte de l'âme et son oubli du cœur.

C'est [Heidegger](#) qui sentit mieux que quiconque la nature triadique de notre regard sur le monde : le mystère poétique de l'être, le problème philosophique de l'étant, la solution temporelle et technique de l'être-là. Évidemment, à la place de ce mot trop galvaudé d'être il faudrait mettre un autre, de la famille de *réel* ou *parfait*.

La liberté est indissociable aussi bien du soi connu que du soi inconnu. Parmi ses innombrables facettes, seule la liberté inconditionnée, comprenant l'éthique et l'esthétique, encadre le soi inconnu, portant une mauvaise conscience et subissant l'appel de la beauté. La liberté banale, commune, conditionnelle, guide le soi connu. Confondre ces deux libertés, réduire le premier soi au second, en faire le *Soi Absolu*, opposé au monde, est l'erreur commune des philosophes idéalistes allemands.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictoires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des hypothèses, d'enchaîner des déductions.

Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

Tout ce que nous connaissons de la réalité provient de nos représentations ; l'appel à la réduction phénoménologique est creux, puisque il est impossible de s'abstraire du réel plus que nous ne le faisons déjà. Mais l'appel à la réduction eidétique est encore plus irrecevable, puisque l'essence pure des phénomènes s'ensuit immédiatement des concepts, formés dans la représentation. La phénoménologie, comme la philosophie analytique, sont deux charlatanismes, fondés sur l'inattention à l'interprétation ou à la représentation, ces univers médiateurs, qui se logent entre la réalité et, respectivement, la conscience ou le langage.

Le regard n'aurait pas de sens sans les choses vues - telle est l'aberration inaugurelle de la phénoménologie. La plus haute essence humaine se manifeste en ce qui n'existe même pas : l'ascète aime son Dieu ou son idéal bien désincarnés, l'esthète palpite à l'évocation de ses fantômes de beauté, le nihiliste se passionne pour les idées ou sentiments, qui, pourtant, se réduisent au néant. Même en Intelligence Artificielle, l'essence idéaliste précède l'existence matérialiste.

Comparé avec la rigueur, la cohérence et même l'élégance des solutions qu'apporte l'Intelligence Artificielle, pourtant la moins profonde de toutes les formes d'intelligence, le bavardage phénoménologique autour de *l'intuition catégoriale, de la conscience*

de soi et de la chose, de la réduction-époque, de l'essence, de la vérité n'est que des balbutiements décousus, enfantins et prétentieux. L'ignorance des représentations (les philosophes analytiques) ou le pur verbiage autour de celles-ci (les phénoménologues) sont deux fléaux modernes.

Je traverse un bourg en Campanie ; une rue s'appelle *via della Scuola Eleatica* ; j'apprends que je marche sur les traces de Zénon et de [Parménide](#) ; c'est ici, dans cette Grande Grèce, qu'ils inventèrent la philosophie ; c'est moins bien connu qu'Agrigente d'Empédocle ou Syracuse d'Archimède.

On modélise ou extrapole l'être, dont on se sent maître ; devant le devenir on garde le soupir ou la perplexité. Et puisque l'étonnement ou l'incompréhension sont le premier moteur du philosophe, le Zénon du mystère du mouvement, donc de l'interprétation, est plus profond que le [Platon](#) du problème des idées, de la représentation.

Pour juger de l'intérêt d'une pose (posture/position) philosophique, le premier réflexe est d'en imaginer le contraire ; c'est ainsi que l'on comprend l'insignifiance d'un regard, qui aurait pour centre l'être, la matière, la vérité, la liberté, et l'on finit par reconnaître que l'opposition la plus intéressante est entre la poésie et la prose, la consolation et la conviction, la musique et le bruit, l'abstrait et le concret, le commencement et le résultat, l'élégance artificialiste et le naturalisme béat ; et cette opposition est symbolisée le mieux par le sophisme et le cynisme. [Platon](#), [Pascal](#), [Nietzsche](#), face à Diogène,

Hume, [Husserl](#). Curieusement, les seconds triomphent en pratique, tandis qu'en paroles sont proclamés vainqueurs - les premiers.

Jadis, le meilleur philosophe fut poète (ami des ingénus), ensuite il devint savant (ami des ingénieux), aujourd'hui il est technicien (ami des ingénieurs). Le premier, soucieux de son âme, lui amenait de sa propre nourriture, le deuxième, épris d'esprit, digérait celle des autres, le troisième, produit de règlements, patauge au milieu de ses propres déjections.

Un cambrioleur, en constatant qu'aucun gardien ne protège une banque, y découvre donc un néant qui peut bien engendrer de l'être, un butin, en l'occurrence ; il ridiculise, du coup, tous les ontologues charlatans depuis [Parménide](#).

Tant d'héritiers de l'Être ([Parménide](#)), du Nombre ([Pythagore](#)), de l'Idée ([Platon](#)), de la Substance ([Aristote](#)), du Doute ([Pyrrhon](#)) ; ce qui tomba en déshérence, c'est la Passion ([Épicure](#), comme tous les autres Anciens).

L'[épicurien](#) est peut-être le plus équilibré des hommes : non seulement attribuer le même poids à la nécessité, au hasard et à la liberté humaine, mais savoir les ramener, ironiquement, mais sans conteste, les uns aux autres.

[Épicure](#) : *Vaine est la parole d'un philosophe, qui ne guérit aucune souffrance de l'homme. Le philosophe d'aujourd'hui ne s'occupe que des hommes en pleine santé, avec revenus stables, sans déconvenues*

d'âme durables. Aux derniers souffrants d'âme il ne reste que le mot : *Les mots sont guérisseurs des âmes malades* - Eschyle. La philosophie devrait s'occuper de consolations face à la souffrance à venir, plutôt que de remèdes à la souffrance déjà avérée.

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié aristotéliciennes tapissent le premier, la volonté de puissance nietzschéenne permet d'accéder au second.

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe, sémantique, pragmatique. Le génie d'Aristote, avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

Dans une vraie philosophie, c'est à dire salutaire ou spirituelle, le savoir ne joue qu'un rôle purement décoratif, le maintien d'illusions, qui consolent ou séduisent, étant la fonction principale du philosophe. Aristote, qui traite la sophistique de sapience illusoire, ne se doutait pas, à quel point l'ironie renverse son docte jugement.

Ce qu'Aristote dit de la représentation (les substances) et Platon - de l'interprétation (les idées) ne porte que sur les étants, dont l'être (Heidegger) servira à valider la représentation et à orienter l'interprétation.

La valeur de [Platon](#) et de [Heidegger](#) se situe hors de la philosophie – dans l'élégance des métaphores ou dans l'amusement philologique. Les philosophes cathédralesques, dépourvus de ces qualités *littéraires*, sont ridicules dans leur lourd plaidoyer de l'*idée platonicienne* ou de l'*être heideggérien*, dans lesquels l'imagination poétique doit dominer largement toute gnoséologie et toute ontologie.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientistes des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse ([Platon](#), [Sénèque](#)), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique ([Spinoza](#), [Hegel](#), [Husserl](#)). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque ([Heidegger](#)) ou intensité poétique ([Nietzsche](#)).

Ce qu'expriment [Platon](#), [St-Augustin](#) ou [Pascal](#) concerne tout homme de bon sens, de toutes les époques et de toutes les cultures, et peut en être compris ; le charabia de ceux qui en prirent la succession ne peut intéresser que des thésards mécaniques ou des bureaucrates académiques, un sordide verbalisme sans élégance, sans hauteur, sans émotion.

Le poète synthétique [Platon](#) place ses mots (Idées *particulières*) dans sa représentation (en haut) ; le philosophe analytique [Aristote](#) les

applique directement à la réalité (en bas) *universelle*. D'où le malentendu entre l'élève et le maître. L'erreur de tous les deux est de croire en universel et de négliger le particulier. En plus, dans le mot *particulier*, ils confondent ces deux concepts différents : la relation classe/élément et l'appartenance de représentations aux auteurs différents.

Dans le vaste réseau de thèmes philosophiques, le guide le plus utile est celui qui te dirait ce qu'il y faudrait éviter (*Hoc vitabis* - Sénèque).

L'*être de l'étant* - l'une de ces expressions creuses, que pourtant **Heidegger** déclare équivalente au *retour éternel du même*, en voyant dans le *même* - l'immuable et l'indicible *être* (Schelling y aurait parlé d'*identique*, **Hegel** - d'*absolu* et mon soi inconnu ne serait pas très loin), et dans le *retour éternel* - des cycles incessants du *devenir* ne manifestant que de l'*étant*. Moi, je vois dans le *même* - l'intensité, qui n'a grand-chose ni de l'*être* marmoréen, ni du fugitif *devenir* ; elle se veut éternellement la même. L'*être de l'étant* - son seul bon sens se traduirait par le banal : derrière ce phénomène, quelle est la loi ? Mais ils continueront à vous terroriser, en enchaînant - c'est la *néantisation du néant* (*Nichtung des Nichts*) ou l'*audace* (*das Wagnis*) ou l'*être-là* (*das Dasein*)...

**Hegel** assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, Marx - de le changer, **Aristote** - de le représenter : le sens, le devenir, l'*être*. Le relatif de l'*absolu*, l'*absolu* du relatif, l'*absolu*. Mais, en tout cas, c'est la musique et l'intensité du langage, c'est à dire le regard, qui

feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité **nietzschéennes** n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

Aucun philosophe n'aurait rien écrit avant **Nietzsche**, **Valéry** ou **Cioran**, leur œuvre garderait sa valeur intacte (contrairement à **Aristote**, **Spinoza** ou **Hegel**, dont l'intérêt relatif relève davantage de l'*histoire de la philosophie*), et sa lecture n'en deviendrait pas plus ardue - à comparer avec les *connaissances philosophiques* (un oxymoron insensé, puisque Foucault a raison : *Il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes*, tandis qu'il existe bien l'art et non seulement des artistes, puisque le sens du beau est métaphysique et celui du vrai - mécanique), se réduisant à un vocabulaire emprunté, sans rigueur ni exubérance ni hauteur, et qui seraient indispensables pour une lecture des *professionnels*. La seule maîtrise, dont une bonne philosophie a besoin, est celle du degré zéro de la création, de la sensibilité et de l'intelligence.

La méthodologie mathématique en philosophie n'a jamais rien produit d'appréciable ; la consolation ou le langage ne se traitent bien que par des métaphores. Le témoignage - les trois profanations des démarches (pseudo-)mathématiques : l'analytique **aristotélicienne**, la géométrie **spinoziste**, l'algèbre **kantienne**.

Les vaseuses causes premières **aristotéliciennes** sont rigoureusement modélisées en informatique sous la forme de ressources, d'outils, d'acteurs, de scénarios. Cependant, tant de

philosophes continuent à marmonner, que la tâche centrale de la philosophie reste cette misérable recherche de causes.

**Valéry** : *Ma philosophie ne tend qu'à représenter et à tenter de voir ce qu'une représentation suggère de changer dans les valeurs et les connexions. C'est la définition même du modèle ! Qui est non-langage, au-dessus de la vie-réalité. Aujourd'hui, tu serais cogniticien ! Comme Aristote et Kant !*

On peut juger du sérieux des métaphysiciens, en citant cette perle de leur père : *Il y a identité entre : un homme, homme existant, homme.* Le premier : une variable, s'unifiant avec des instances de l'homme. Le deuxième : ou bien le terme *existant* est méta-langagier et il s'y agit de la simple existence en tant qu'instance ; ou bien *existant* est un attribut temporel et il s'agit des instances existantes au moment de la requête : ou bien *existant* est un attribut booléen et il s'agit des instances, dont cet attribut vaut *vrai*. Le troisième : une étiquette langagière, collée à la classe correspondante. On est très loin d'une identité.

*Raisonner sur les concepts*, qu'ils sont incapables de définir, - tout **Kant**, tout **Hegel**, tout **Husserl** sont là ; la même incapacité n'est en rien gênante chez ceux qui cherchent à faire résonner ces concepts – **Nietzsche** ou **Heidegger**.

La parenté entre la haute poésie et la philosophie profonde est si proche, que l'intimité entre elles, poussée trop loin, relèverait de l'inceste (**Husserl**) et engendrerait des monstres.

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue (Husserl) adresse à un empiriste (Hume) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire se *constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

Que la gent [spinoziste](#) est constituée, essentiellement, par l'idiot du village, se voit dans cette ahurissante confession de l'un d'eux : *M'inscrire dans l'être par une œuvre qui dépasserait le temps, servir un public et le convaincre de la pertinence de ma réflexion par sa cohérence* - je ne sais pas ce qui y est le plus comique et répugnant : l'idiotie et la misère du style, l'idiotie et la mesquinerie de l'ambition, l'idiotie et la sénilité de la cervelle ?

Les idéalistes et les matérialistes s'anathématisent mutuellement, mais quand un observateur impartial compare leurs summums respectifs - la relation Père-Fils, en partant du sujet transcendental, ou la relation Être-Étant, en partant de l'objet immanent, - il est face au même degré d'aberration que dans le mystère du sexe des anges, du conatus de [Spinoza](#) ou du clinamen de Lucrèce.

Seule la maîtrise des métaphores ou de la logique peuvent justifier la logorrhée philosophesque sur la vérité, les connaissances, l'être. Si de la sagesse [spinoziste](#) ou [hégélienne](#), on élimine ses trois sujets austères ou stériles, les misérables lambeaux restants ne seraient sauvés par aucune métaphore.

Dans l'écriture, les principes déterminent la qualité du commencement, et le talent donne de l'harmonie aux enchaînements ; le mauvais commencement peut être redressé par le talent, mais sans celui-ci, celui-là est irrécupérable. *Avant de commencer à philosopher, il faut être spinoziste - Hegel - Wenn man anfängt zu philosophieren, so muß man zuerst Spinozist sein.*

On peut juger de la monstruosité des abstractions **spinozistes** ou **hégeliennes** par cette perle (parodique?) **valéryenne** : *Dans ce cycle de transformations – la spécialisation, les restrictions et exclusions fonctionnelles, la polarisation, la coordination, la variance d'un système hétérogène, les échanges entre motilité, réflexes.* S'agit-il d'un tracteur qu'on met en marche ? Du remplacement d'un lavabo ? De l'écorchement d'un serpent ? Raté ! - ce sont des spécifications de l'acte sexuel !

Aucun non-mathématicien n'a jamais formulé quelque chose de philosophiquement profond ou divinement haut sur la nature de la démarche mathématique (ni **Spinoza** ni **Valéry** ni **Wittgenstein** ni **Badiou**). Mais les mêmes tentatives des mathématiciens eux-mêmes débouchent dans de franches platiitudes. Einstein, ni mathématicien ni philosophe, est le seul à avoir la-dessus des avis enthousiasmants.

Le philosophe académique, étant banal dans les solutions et incomptétent dans les problèmes, devrait ne se pencher que sur les mystères : trois sens divins – les universaux Bien, Beau, Vrai, et trois sphères d'expressivité humaines – Réalité, Représentation, Langage.

Seul **Kant** embrassa la portée de tous les premiers, seul **Valéry** discerna le rôle de toutes les secondes.

Un signe certain du manque de sensibilité et de nobles contraintes est la proclamation : *je veux tout savoir, tout aimer, m'intéresser à tout*. En philosophie, ce *tout* mirobolant s'appelle *être*, l'état fixe d'une matière ou d'une conscience (*res extensa* ou *res cogitans*). Pour mieux le situer, on en cherchera un contraire matériel ou un contraire spirituel ; le premier sera soit temporel (le *temps*, synonyme du devenir, d'**Heidegger**) soit spatial (le néant, synonyme d'absence, de **Sartre**) ; le second guide les critiques de **Kant**, les dons divins qui animent la matière pensante – les sens du Bien, du Beau, du Vrai.

*Pour connaître, il faut représenter* – cette sagesse est connue de tout plombier, mais **Kant** la proclame *principe transcendental* et en donne la définition en dix lignes galimatieuses.

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez **Kant**, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez **Hegel**, le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez **Heidegger**, le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un

sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Dans une banalité – la différence entre l'apparence et la chose en soi – on voit le mérite principal de la philosophie [kantienne](#). Mais sans le reconnaître, aucune science appliquée n'aurait été possible ; et l'objectif de ces sciences est de rapprocher, de plus en plus, les modèles-théories des apparences - de la chose en soi. La même ineptie frappe la *méthode transcendante*, les *connaissances a priori*, l'*impératif catégorique* – c'est plat, commun, trivial. Le seul mérite de [Kant](#) est d'avoir répertorié et creusé les dons divins, dont est doté l'homme.

Aucune *critique*, aucune *logique* chez [Kant](#) et [Hegel](#), dans leurs *raisons pures* ou leur *Science* ; leur *Critique* se rapproche de la *crise*, situation-limite, et leur *Logique* vient tout droit du *Logos*.

*De cet objet nous ne savons pas tout* – par ce constat de concierge, tout est dit, pour définir la *chose en soi*...

Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les Germaniques, écrasés par l'érudition [hégélienne](#), ce mot signifierait tout bêtement *absous*, *résolu*, *réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour) suit les mots *universel*, *aliéné*, *essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non

pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

J.Joubert : *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it.* L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* - Aragon.

Rivarol : *La philosophie étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.* Le peuple est toujours en route, au milieu de la vie, ne connaissant le fruit que par la confiture, et ne lisant le résultat que sous forme d'un mode d'emploi. La philosophie, même si elle se justifie par le souci des fins motrices, se consacre à la gloire des initiations inspiratrices.

Toute bonne philosophie doit inclure les trois facettes kierkegaardiennes : l'éthique, l'esthétique, la mystique. La mystique, pour vénérer, plutôt que savoir ou prouver. L'esthétique, pour admirer, plutôt que narrer ou développer. L'éthique, pour aimer, plutôt qu'ordonner ou obéir. La mystique s'occupera du langage, de ce

dépositaire du vrai. L'éthique et l'esthétique se dévoueront à la consolation de l'homme en détresse, en créant l'illusion d'une profondeur du beau ou d'une hauteur du bon.

Ramener au langage tout ce qui est mental est l'indigence de la philosophie anglo-saxonne. *Toute conscience est affaire de langage* - Rorty - *All conscience is a matter of language*. Leur misérable *tournant linguistique* ne comprend pas, que ni les intentions, ni les références d'objets, ni l'interprétation de requêtes, ni la substitution de termes, ni le dialogue menant au sens ne font partie du langage.

D'Empédocle à [Sartre](#), des légendes accompagnaient l'écrit des *maîtres à penser* ; aujourd'hui, les écrits des philosophes ne font qu'illustrer les faits divers des *maîtres à se lancer* en tant que produits qu'ils devinrent. La bêtise [socratique](#) se généralisa aujourd'hui : ne pas comprendre, que dans la chaîne – parler, penser, écrire – l'ampleur du tempérament, la profondeur du savoir, la hauteur du talent – les deux premières étapes sont presque inutiles, pour résumer une intelligence.

L'actuel comme le virtuel sont des caractéristiques de la représentation et non pas de la réalité (même si le premier, le déclaratif, paraît être plus près de la réalité, et si le second, le procédural, peut comprendre de l'interprétatif) ; ils se distinguent par le mode d'accès : il est direct, immédiat, pour l'actuel, et déduit, inféré, pour le second. L'événement (modification des faits) se produit dans l'actuel, le virtuel ne fait que le subir. Tant d'élucubrations indigestes, sur ce thème, chez [Deleuze](#) et [Badiou](#), le premier pondant des

définitions amphigouriques et décousues, le second - puériles et pseudo-mathématiques.

Tant d'admiration pour la mathématique, chez ceux qui n'y comprennent goutte. Encenser la grammaire de la connaissance comme si elle était la langue de la vie - quelle idiotie ! Qui fit maintes victimes : *La vie supérieure, c'est la mathématique* - Novalis - *Das höchste Leben ist Mathematik*. Regarder par l'autre bout de la lorgnette n'est pas plus fameux : *la philosophie est l'algèbre de l'histoire* - Merleau-Ponty.

Réduire le philosophe à l'ouvrier du concept (Deleuze), c'est ne voir dans le peintre que l'artisan de la couleur. Sans don poétique ni goût de la hauteur, ils ne seraient que spécialistes de la *platitude*.

Tout honnête homme doit reconnaître, que les notions antiques d'*être*, de *vrai*, de *l'Un*, de *savoir* n'apportèrent rien d'intéressant au discours philosophique, et que le Chinois, avec son intérêt pour le rythme, pour les relations nettes entre entités vagues, fut un philosophe plus profond que le Grec. Toutefois, l'éternel *détour* des choses est plus radical, mais moins subtil et poétique que l'éternel *retour* des relations.

Après les Écoles d'Athènes, de Florence, de Paris, écoles philosophiques, esthétiques, intellectuelles, on en est arrivé à l'école mécanique de la Silicon Valley.

En parcourant notre mémoire de noms de célébrités, on dirait que dans la première Antiquité il n'y a avait que des poètes, dans la seconde – que des philosophes, à la Renaissance – que des peintres, au XIX-me siècle – que des romanciers, au XX-me – que des politiciens, au XXI-me – que des gestionnaires. *Énorme serait mon horreur de savoir que l'avenir ne verrait naître aucun nouveau Tchékhov* - H.Hesse - *Es wäre mir ein tiefer Schmerz zu wissen, daß es künftig keinen Tschechov mehr geben werde.* Disparurent les tragédies et les comédies, et même les vaudevilles devinrent mécaniques.

99 % du savoir philosophique moderne se trouvent déjà chez les Anciens ; 99 % du savoir antique ne vaut pas un clou ; et ils continuent à se gargariser de leur savoir de sages ! Le vrai philosophe est celui qui, dans *philo-sophie*, voit le *philia-amour* (désir, passion, intensité) avant le *sophia-savoir* (mémoire, lectures, vocabulaires).

Après avoir répertorié les substances, les dieux et les natures (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance), la philosophie se décida, au XIX-ème siècle, à s'intéresser à la vie en tant que mystère et non pas problème ou solution. La philosophie aurait dû ne s'occuper que de ce qui n'est pas maîtrisable par le concept et abandonner le discours devenu verbiage ou répertoriage. La vie se sépare du langage fixe (décrivant l'inertie du mouvement), mais entretient des rapports secrets avec l'art mobile (chantant l'immobilité de l'invariant), jusqu'à se fondre avec lui : être artiste, c'est être vitaliste.

Trois critères, trois axes qualifient un écrit philosophique : banal/original, bête/intelligent, plat/stylé. Toutes les combinaisons

furent possibles dans l'Antiquité. L'écrit **nietzschéen** est original et stylé ; l'écrit **valéryen** est original et intelligent ; l'écrit **heideggérien** est intelligent et stylé. Aujourd'hui, la banalité, la bêtise et la platitude caractérisent et la phénoménologie et la philosophie analytique et la philosophie du langage et la philosophie de l'esprit.

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Ouvert est tout bêtement ... pénétrable (même pour **Heidegger** : *L'Ouvert laisse se pénétrer - Das Offene lässt ein*) ; pour les subtils, il est la *condition tragique* (**Nietzsche** et **Rilke**) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Ouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce que Nietzsche est et fit, demeure ouvert - Jaspers - Was Nietzsche ist und tat, bleibt offen.*

Quand je vois la misère de nos philosophes académiques et la paisible cohabitation de leurs pensées avec les visions les plus médiocres et grégaires de la majorité robotisée, je me dis que **Nietzsche** n'avait pas si tort que ça, en prophétisant que les philosophes seront, un jour, *maîtres de la Terre*, en coalition avec la foule.

On bâille ferme, lorsque le philosophe ne parle que de philosophie, ou le philologue - que de philologie ; c'est l'intérêt ou la volonté que le philosophe tourne vers la forme langagièrue ou le

philologue - vers le fond conceptuel, qui sont plus prometteurs. Ce qui est curieux, c'est que l'incompétence ne gêne en rien les philologues ([Nietzsche](#), [Heidegger](#)) et ridiculise - les philosophes ([Wittgenstein](#), [Foucault](#)).

Le mot *éternel*, en philosophie, signifie l'aspect trans-historique, la sortie hors du temps, d'où l'*éternel retour nietzschéen*, résultant de la métamorphose du devenir, auquel le créateur affecte l'intensité de l'être, le retour égalisant les dates et ennoblissant les lieux. Il ne restera à la dimension temporelle que le culte des commencements, ce culte de la personnalité et de la hauteur, et que [Nietzsche](#) appellera *volonté de puissance*.

Dionysos fêté élégamment rejoint Apollon ; la primauté de la vie enveloppée de belles métaphores est indiscernable de l'idéalisme ; la volonté de puissance auréolée d'humiliantes défaites égalise le ressentiment et l'acquiescement ; l'Antéchrist, à l'âme haute, tend la main au Christ, à la tête basse, - quel nihiliste parfait est [Nietzsche](#) ! Et lui-même, dans des moments de lucidité, ne reconnaissait-il pas, que le nihilisme était un *mode de pensée divin* (*eine göttliche Denkweise*) ? *La métaphysique de Nietzsche est le nihilisme même* - [Heidegger](#) - *Nietzsche's Metaphysik ist eigentlicher Nihilismus*.

[Cioran](#) communique avec des écrivains et piétons, [Valéry](#) – avec des philosophes et scientifiques, [Nietzsche](#) – avec Dieu. Mais leurs discours sont si individués qu'on aurait pu interchanger leurs interlocuteurs, sans qu'on s'en aperçoive.

Souvent, on voit en Berdiaev, Chestov, V.Rozanov - des nietzschéens, tandis qu'ils sortent tout droit de Dostoïevsky, comme d'ailleurs Nietzsche lui-même, qui est mi-Français mi-Russe ; il méprisa et la lourdeur et les thèmes de Kant, Hegel, Schopenhauer, en prenant Voltaire et Stendhal pour modèles de l'esprit ; il puisa ses images centrales - la pureté s'empiégeant dans le péché, le surhomme, l'au-delà du bien et du mal - dans Dostoïevsky.

Si fort, et même exceptionnel, dans sa vision du langage, du soi, de l'affectivité, Valéry est si impuissant, dans son incompréhension totale de la philosophie et de la mathématique. Là, surpassant les *docti*, et ici, se plaçant, hélas, parmi les *indocti*.

La pensée s'ancre dans la représentation ; l'élément central de la représentation, c'est le concept de classe (ensemble) : *Tout avancement de la pensée est de former des classes qui permettront de poser des problèmes véritables* - Valéry. Tout philosophe de l'esprit (et il y en a des hordes) devrait s'en inspirer, pour oublier les mots et revenir aux classes !

Valéry : *Toute philosophie, où le mot vie est explicateur, est nulle.* J.Benda t'accuse d'en être l'un des adeptes. La vie, cet implexe hors logique, cette instase sans Dieu, a peut-être sa place dans la philosophie extatique en tant que implicateur.

La misérable *philosophie du langage* (cet avorton du *tournant linguistique*, avec son frère paralytique, *la philosophie de l'esprit*) se moque des représentations, qui, soi disant, auraient été prônées,

*naïvement*, par **Platon** et **Aristote** (qui, il faut le souligner, ne comprenaient rien dans les fonctions du langage) et qu'il fallait dépasser. À ma connaissance, le seul philosophe, qui voyait nettement les rapports entre langage et représentations a été **Valéry**.

Dans les débats intellectuels, la compétence la plus rare, c'est la compréhension de la place du langage (l'intermédiaire entre la réalité et la représentation). Le seul à l'avoir bien compris, c'est **Valéry**. N'ayant rien compris à la philosophie, à la logique, à la mathématique, il eut quelques illuminations intuitives, en évoquant la place des définitions, l'unification d'arbres, les substitutions de mots par des concepts, les implexes.

Bachelard : *En ce temps du lointain savoir, où la flamme faisait penser les sages, les métaphores étaient de la pensée.* Les sages d'aujourd'hui sont handicapés de métaphores, mais bardés de prothèses - outils, méthodes, approches - pour fréquenter les quatre éléments qui te fascinent : le feu des polémiques professorales, l'eau d'un langage argotique, l'air des idoles, la terre basse de leurs horizons.

Musil : *Ein Denker ist um so denkender desto er dichtender ist* - *Plus le penseur poétise, plus il est penseur.* La philosophie est un petit chapitre dans le livre de la poésie. Seuls les charlatans en logique, psychologie ou linguistique le nient.

**Heidegger** : *Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind zuweilen das Selbe, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein*

*klafft, während das Erste hoch und das Zweite tief sind - Le poète et le penseur disent parfois la même chose, lorsque l'abîme entre poésie et pensée reste béant ; ce qui arrive, quand la poésie est haute et la pensée profonde. Sur des sommets séparés à jamais, s'interpellent le poète et le penseur - Hölderlin - Der Dichter und der Denker winken einander zu, auf getrenntesten Bergen. Et pour préserver le béni néant volumique, on y adjoindra une étendue nulle, par compression du devenir au profit de l'être, dans un Retour Éternel de l'Un broyant le temps discriminateur.*

**Heidegger** : *Philosophieren heißt nichts anderes als Anfänger zu sein - Philosopher ne signifie pas autre chose qu'être aux commencements.* C'est être fasciné par le premier pas, *débuter* en miracle et *dé-butier*, détacher du but, l'enchaînement auto-suffisant des pas suivants. Se *rebuter* devant tout dernier pas imposteur. Confier aux professionnels, la philosophie devient indiscernable du chamanisme verbal.

**Heidegger** : *Das Dasein gibt sich, mit der Welt, einen ursprünglichen Anblick, der nicht eigens erfaßt und als Vor-bild für alles Seiende fungiert - L'homme acquiert, par le monde, un regard primordial, qui ne perçoit pas par lui-même, mais sert de prototype pour tout étant.* Le vrai choix philosophique, ici, est entre *par le monde* et *par ta divine essence* (la confusion entre les deux donnerait le *soi*). J'ai peur que le monde ne réduise le regard à la doxa ; le regard est la liberté face au monde ; la perception étant affaire des sens et de la raison serviles. Le contraire du regard s'appelle néant, ce séjour des

esclaves, dans lequel ce lourd sophiste de [Sartre](#) voit un enfant de la liberté !

Dans aucun autre domaine la justesse du *traduttore traditore* ne se manifeste aussi dramatiquement qu'en philosophie. N'importe quel gamin allemand comprendrait le terme [heideggérien](#) *Unselbstständigkeit* – *non-autonomie, besoin d'appui* ; l'un des pires bavards français, [Sartre](#), le traduit par *non-substantialité originelle dans les trois dimensions de la temporalité*. Remarquons, en passant, que le pauvre axe temporel (uni-dimensionnel !) y reçoit deux dimensions supplémentaires imméritées.

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de [Heidegger](#), si proche de celui de [Wittgenstein](#)), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* - Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertisse en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Une très curieuse coïncidence entre mes deux tâches philosophiques centrales – la consolation de l'homme et la réflexion sur le langage – et deux sortes de l'être [heideggérien](#) – le souci de l'être-pour-la-mort (*Sein-zum-Tode*) et le dévoilement de l'être hébergé par le langage (*Haus des Seins*).

Heidegger est le plus grand mystificateur du XX-ème siècle ; c'est en philologue qu'il s'amuse avec ses jeux étymologiques, morphologiques ou phonétiques, que ses admirateurs ou adversaires prennent au sérieux, pour échafauder des vocabulaires absurdes et creux. Par exemple, *dévoilement* ou *oubli*, provenant de *aléthéia* grec, où la vérité serait une sortie de l'oubli, ou *Gegend*, *Gegenüber*, *Gegenstand* - contrée, vis-à-vis, objet, sur lesquels discutaillent tant de scrutateurs français. C'est à profusion qu'il sema ses charades et boutades ; à comparer avec les tirades anti-philologiques de Sartre.

Wittgenstein : *Der Philosoph behandelt eine Frage wie eine Krankheit - En philosophie une question se traite comme une maladie.* Et il y a, en philosophie, des experts en diagnostic - sociologues de tempérament, des spécialistes en pharmacopées - politiciens du geste, des gribouilleurs des histoires de maladies - chroniqueurs d'esprit. Quand on comprend, que le mal axial est incurable, on se détourne de la posologie désespérée et se voue à la nosologie pleine d'espérances. *Il en est qui laissent des poisons, d'autres - des remèdes. Difficiles à déchiffrer. Il faut goûter* - R.Char - chez les deux on subodore la fleur originelle, chez les autres - la grisaille des ordonnances ou des testaments.

Trois types assez nets de philosophie : autour des substantifs, adjektifs ou verbes. Comparez ce qu'on bâtit autour de *intensité*, *intensif*, *intensifier* : l'ennui ravi, l'ennui rivé, l'ennui crevé (Wittgenstein l'a très bien vu : *Il serait intelligent de diviser un livre traitant de philosophie par parties de discours - Es wäre vernünftig, ein Buch über*

*Philosophie nach Arten von Wörtern aufzugliedern).* Le malheur du verbe est sa fâcheuse tendance de s'incarner, de se substantiver et de promettre des transfigurations, voire des résurrections, au milieu des pronoms désarticulés et crédules.

La fonction principale du langage dans la philosophie n'est ni l'herméneutique (Heidegger) ni l'analytique (Wittgenstein), mais la poétique - la qualité du chemin mental, qui mène de la référence à l'objet, de l'étiquette à la structure, de l'immédiat à la métaphore, de l'intemporel au mouvement, du factuel à l'émotionnel, du neutre à l'intense.

Dans les expressions *De l'eau !, Va-t'en !, Au secours !, Magnifique !, (Wasser! Fort! Hilfe! Schön!)*, Wittgenstein ne voit pas de références d'objets. Pourtant, de toute évidence, elles y sont ; il suffit de comprendre, qu'entre le langage et la réalité existent des représentations, et qu'au-dessus de la grammaire existent des interprètes logiques, maîtrisant des références implicites d'objets de la représentation. Les représentations sont *individuelles*, tandis que les philosophes analytiques sont obsédés par le sens *universel* des mots et par le caractère *absolu* de la grammaire.

L'abêtissement de la philosophie par le piteux *tournant linguistique* prouve que les Anciens furent plus profonds, en mettant l'ontologie, et donc la représentation, au centre de leur attention. Cet abêtissement frappa le vieux Wittgenstein, qui, jeune, adopta une démarche ontologique, proche de celle d'Aristote, mais, vieux, sombra

dans une lamentable anthropologie des jeux de langage, jeux si appréciés par les plus bêtes des Anglo-Saxons.

**Wittgenstein** : *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muß man schweigen* - *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*. Pour un condisciple de Hitler et un serviteur de Staline (avec d'autres Apôtres de Cambridge), c'est une sage précaution (prise, avec la même élégance, par les camarades Kojevnikov et Hemingway). En sens inverse, le silence, peut-il avoir une projection verbale ? - pour chercher *un mot à l'image du silence* - Celan - *ein Wort nach dem Bilde des Schweigens*. Malheureusement, *là où manque le verbe, parle l'action* - Goethe - *wo die Worte fehlen, spricht die Tat*. La philosophie serait décidément de la poésie : *Le verbe nous manque* ; *philosopher est dire ce qui ne se laisse pas dire* - Adorno - *Fehlen uns die Worte* ; *Philosophie ist : sagen was sich nicht sagen läßt* ; tandis que la théologie en serait l'antithèse : *Nous taire, tel est souvent notre devoir ; car les noms divins manquent* - **Hölderlin** - *Schweigen müssen wir oft ; es fehlen heilige Namen*. Mais pour ceux qui préfèrent la couleur à la géométrie, le chant à la déclamation et la danse à la marche, bref - l'esthétique à l'éthique, il reste d'autres échappatoires à l'angoisse devant le silence. **Heidegger** ne le voit pas : *Aujourd'hui, le chemin de la pensée débouche sur le silence* - *Der Weg eines Denkens heute dazu führt, zu schweigen*.

Tant de charlatanismes (phénoménologie, philosophie analytique, philosophie du langage, philosophie de l'esprit) résultèrent de cette bêtise, le tournant linguistique, dont se seraient moqué **Platon** ou **Aristote**, et qui consiste à admettre une interprétation ou un sens

uniques d'un discours. Heureusement, il restait [Valéry](#), le plus lucide visionnaire du langage : *Le langage associe trois éléments : un Moi, un Toi, un Lui ou chose* - le destinataire ne peut pas avoir une idée précise des représentations de l'expéditeur. Tant de destinataires, tant d'interprétations – les représentations sont incontournables !

Vérité des relations mathématiques, vérité des propriétés physiques, chimiques, biologiques, vérité des faits du passé - tout y est sensé, sérieux et exclut toute polémique terminologique. Mais vérité philosophique - ou poétique ! - est chose si impensable, incongrue, n'offrant pas un seul spécimen crédible, qu'il est effarant de voir le gros de la troupe professionnelle continuer à le professer. Il faut choisir entre sophiste et copiste. Et [Platon](#), tout en maugréant contre les mœurs des sophistes et des poètes, est, lui-même, dans le sophisme et la poésie.

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance ([Dostoïevsky](#)), la noblesse ([Nietzsche](#)), le langage ([Valéry](#)). Les commencements logique ([Aristote](#)), méthodologique ([Descartes](#)), dialectique ([Hegel](#)) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

Tous les philosophes sont persuadés que c'est le langage (et non pas les concepts extra-langagiers) qui représente le monde. *La parole, c'est la représentation et la présentation du réel et de l'irréel* - [Heidegger](#) - *Sprechen ist ein Vorstellen und Darstellen des Wirklichen und Unwirklichen*. Mais le langage ne fait que référencer les objets, réels ou irréels, qui sont déjà présents sous une forme mentale et non

langagière. Parler, c'est évoquer, indiquer, signaler, viser, attirer, orienter, focaliser, et non – représenter.

La vérité d'une proposition s'établit par une succession d'actes d'unification des mots avec des concepts. [Valéry](#) : *La marque de la vérité est la réussite des actes* - complète [Aristote](#) et surclasse tous les philosophes du langage.

Toute la bonne philosophie consiste à sacrifier de basses vérités à quelque rêve, que ce soit de la poésie, se moquant de preuves, ou de la consolation indéfendable. Seuls des goujats de la robotique peuvent penser, que *le courage de la vérité est la première exigence de la philosophie* - [Hegel](#) - *der Mut der Wahrheit ist die erste Bedingung der Philosophie*.

Toutes les vérités, qu'[Aristote](#) (ou tout autre philosophe) découvrit, sont aujourd'hui de pâles platiitudes (et, à l'époque, elles ne furent pas palpitantes non plus) ; et lui, [Aristote](#), les mettait plus haut que l'amitié de [Platon](#) ! Et cette trahison de l'âme particulière, au nom d'un esprit commun, continue de sévir dans les cerveaux robotisés.

[S.Weil](#) : *Une pensée nouvelle en philosophie ne peut guère être qu'un accent nouveau d'une pensée antique*. L'Antiquité nous a munis de mesures et de thèmes, mais dans une partition vitale, dans une véritable musique, ce qui compte ce sont les accents, ces cordes vibrantes, nouvellement tendues, d'une voix inimitable. Le sens de la vie, s'il existe, ne peut être que sa mélodie, sa hauteur ou son harmonie, qui ne sont pensables que dans le présent.

L'univers de **Nietzsche** se moque du réel, il est habité de fantômes : Dieu, la Grèce, le nihilisme, la puissance, la vérité, la philosophie y sont des fantômes – (ré)inventés à chaque retour de l'intense devenir. Tant d'apparentes contradictions, tandis qu'il s'y agit chaque fois de changements de langage.

Pour **Heidegger**, la Vérité, l'Être, l'Ouvert sont des synonymes ; leur source commune grecque veut opposer le voilement au dévoilement, tandis que dans leur acception moderne il n'y a rien d'apophatique. En plus, notre philosophe ne comprend pas grand-chose à la vérité logique, à l'être morphologique, à l'ouvert mathématique. Une bouillie conceptuelle, mais quelle créativité !

**Deleuze** : *L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes. L'évalueur, c'est l'artiste qui considère les perspectives et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur.* Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

**Cioran** : *La mystique est une évasion hors de la connaissance, le scepticisme une connaissance sans espoir. Deux manières de dire que le monde n'est pas une solution.* Avant la connaissance il y a l'intuition - le problème, avant l'intuition il y l'élan - le mystère. Deux manières à ne pas se désenvoûter faute de solutions. *La mystique n'est pas un secret, qui nous introduit dans un autre monde, elle est le secret de vivre*

*autrement dans ce monde* - Musil - *Die Mystik ist kein Geheimnis, durch das wir in eine andere Welt eintreten ; sie ist das Geheimnis, in unserer Welt anders zu leben.*

La négativité psycho-sociale de [Cioran](#) ou de J.Baudrillard, par son contenu, débouche, presque toujours, à un galimatias ampoulé et décousu, mais elle apporte un appui juste à la critique de la philosophie ou de l'art officiels. Mais une bonne critique est toujours ironique et enthousiaste, deux qualités, disparues depuis un siècle.

Il faut reconnaître, que la pose de [Cioran](#) - tout m'est de trop et tout me manque - est une solution de facilité ; trouver la plénitude au milieu des choses inexistantes est un défi plus digne. A.Kojève, n'a-t-il pas tenté une philosophie de l'Inexistant !

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinites logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* - aucun philosophe (sauf peut-être [Leibniz](#)) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-

mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* - aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cogniticiens et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

La métaphysique ne nous apporta rien de beau ou rigoureux, mais quand, en plus, **Leibniz** nous apprend, que *la vraie métaphysique n'est guère différente de la logique* - *die wahre Metaphysik sich kaum von der wahren Logik unterscheidet*, on comprend et pardonne la misère de la *logique sublime* de tels philosophes. Et qu'à la place de *métaphysique* on y mette *serrurerie, journalisme ou philosophie*, ce serait aussi sérieux, même B.Russell serait d'accord.

Les notions de liberté et de sacré n'ont aucun sens si elles ne sont pas escortées d'un complément d'objet (*de, par, pour, dans, contrairement à*). Pourtant c'est ce que font les bavards ou fanatiques de la révolte ou de la grâce.

Les plus pures des abstractions antiques se trouvaient à l'aise en compagnie des ivrognes, hétaïres ou pâtres ; de quelles ivresses, de quelles voluptés peut se réclamer ce sage moderne, dont les seules quêtes sont : l'Être, l'Un et l'Ego (si enivrants et banals pour un Athénien et si sobres et ampoulés pour un Parisien), sont-ils transcendants ou transcendantaux, immanents ou réels ? - des robots

enrayés, des programmes, qui bouclent dans un vide stérile des circuits sans vie.

Je ne vois aucun intérêt de *développer* (en profondeur ou en étendue) les réflexions d'un philosophe quelconque ; je n'éprouve que le besoin d'*envelopper* mes propres états d'âme (qui, en gros, sont communs à tous les introspectifs) – en hauteur d'un style, d'un ton, d'une noblesse. La seule philosophie, digne d'admiration ou de respect, est celle qui parte de zéro, pour proclamer ses commencements, tout en se moquant de ses parcours ou finalités que pourraient suivre les esprits, mais qui laisseraient imperturbables les âmes. Le savoir et la vérité ne sont point des sujets philosophiques.

Tout le charabia tarabiscoté sur la transcendance et l'immanence se réduit à cette banalité : il y a des choses réelles (matérielles ou spirituelles) et il y a leurs modèles (théories, représentations, systèmes). Aucun isomorphisme n'est pensable entre ces deux domaines.

L'analyse linguistique est banale, rigoureuse et consensuelle, la synthèse des représentations est délicate, libre et individuelle – d'où l'engouement actuel pour la philosophie analytique et le désintérêt académique pour la représentation.

## Savoir et la Science

L'inertie, même la plus sereine, est le pire des mouvements, et y voir de la sagesse opposée aux mirages de l'avenir (Kojève) est de la pire bêtise. Le filtre intellectuel, appliqué aux actions, s'appellera frein.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

Le résumé intellectuel de tout acte se réduit aux abstractions, celles-ci s'appuyant sur des postulats-axiomes, ces derniers, pour se rapprocher d'une bonne philosophie, s'inspirant des merveilles divines – le Vrai, le Bien, le Beau – ou de la merveille de tout vivant, la liberté. Mais le bavardage académique tourne autour de l'Être (un fantôme, vivotant entre la réalité et la représentation) et des connaissances (des effets des raisonnements au-dessus de la

représentation, celle-ci étant recouverte d'une couche langagièr(e). Les doigts d'une main suffisent, pour énumérer tous les bons philosophes, ensevelis par des hordes d'ignares.

**Aristote** : *Ce qui est le meilleur n'a pas besoin d'action, étant à soi-même sa propre fin.* C'est la définition même de la maxime : être là non pas pour être mesuré, mais servant d'unité de mesure. Le meilleur échappe aux définitions, ces véritables actions de l'esprit, et **Kant** vouait la haute philosophie *ad melius esse* et non *ad esse*, comme la mathématique, cette profonde ontologie du monde. L'élégance d'une monstration aphoristique ou d'une démonstration mathématique rendent le mesurage superflu ou bien pâle.

La philosophie ne formula jamais rien de sérieux sur la logique ; en revanche, elle a son mot à dire sur la poésie, à commencer par reconnaître, que ses propres moyens, pour traiter ses seuls domaines légitimes - la consolation et le langage - ne peuvent être que de nature poétique. Et elle devrait faire taire la vieille antienne : *la Sorbonne n'a aucun droit sur le Parnasse - Sorbonnae nullum jus in Parnasso.*

En philosophie, un maître doit être à l'aise dans la profondeur et dans la hauteur, dans le logos et dans le mythos, dans le rationnel et dans l'irrationnel. Dans la création, l'opposition principale est ailleurs : entre la grisaille et l'éclat, entre le bruit et la musique, entre l'indifférence et le bien.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir,

dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - [Valéry](#)), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

Un chemin d'accès devient métaphore, par la substitution aux mots - des objets de la représentation. Une opération que certains identifient avec la philosophie : *La philosophie est effacement du signifiant et désir de l'être dans son éclat* - Derrida - la métaphore serait l'éclat de l'être ! D'autres accès ne seraient que des axiomes. Je finirais par me reconnaître phénoménologue (Dieu m'en garde !) : *Pensée phénoménologique ? Quand une idée n'arrive pas à se séparer des voies qui y mènent* - Levinas.

La philosophie devrait créer des états d'esprit, comme la littérature crée des états d'âme. Créer un ciel, une hauteur, à laquelle s'illuminent ou se consument nos astres, nos espérances ou rêves les plus hauts. Mais les concepts des philosophes cathédralesques se distribuent en préfabriqués ([Dostoïevsky](#) : *Maintenant, les idées se vendent comme de petits pains* - *Мысли теперь продаются как калачи*), tandis que *les concepts sont des aérolithes plutôt que des marchandises* - [Deleuze](#).

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est à dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Toute pensée est un accord entre la nécessité d'un fond et la liberté d'une forme, entre le cerveau et les ailes, entre la profondeur des yeux et la hauteur du regard. La philosophie étant un art et nullement une science, [Heidegger](#) : *La parole du penseur est pauvre en images et sans attrait* - *Das Wort des Denkens ist bildarm und ohne Reiz* - y est étrangement unilatéral.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon [Valéry](#), exaspéré par le verbalisme philosophique.

Le devenir, méritant un regard philosophique, est soit matériel (avec, en perspective, l'extinction des étoiles et la décomposition des atomes) soit artistique (avec la création de la musique des mots, des images, des idées) – le désespoir concret, face à la consolation abstraite. Entre les deux – l'être, mû et expliqué par des unifications.

L'abstrait n'est ni transcendant ni immanent, que cherchent à opposer les nigauds. *L'Abstrait n'explique rien ; il n'y a pas d'universaux, pas d'objet ; il n'y a que des processus d'unification* - **Deleuze** – du pur galimatias, puisque dans l'unification d'arbres, tout est abstrait, et les branches unifiées sont composées d'objets. Et les vrais universaux, que porte tout homme, suite à la Création divine, sont au nombre de trois : le Bien, le Beau, le Vrai.

La connaissance est ennemie des valeurs métaphysiques : avec elle, le Bien quitte le bien en tant que bien, et le beau cesse d'être beau. En tant que (l'être en tant qu'être...) signifie – hors toute définition, d'une façon permanente et immanente. Pour n'être qu'un bon raisonneur, il suffit de rester dans le modèle courant ; pour être un bon créateur, il faut en sortir, pour en inventer un autre. Si, pour sentir la valeur d'une transcendance, je ne fais qu'en lire le prix avalisé, je n'en participerai pas. L'achèvement complet est un manque, la plénitude définitive est pire qu'un vide.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* - **Cicéron** - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De même, le jugement (défini par **Kant** comme *représentation de la représentation* - *Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

Non seulement l'invisible domine dans notre conscience et dans notre vision du monde, mais il est aussi plus permanent et profond que le visible. Il résume la merveille inconcevable, indescriptible de la vie ; et ils veulent nous impressionner avec leur *description* de la grisaille des *phénomènes*. Ni le bon ni le beau ni même le vrai n'habitent le phénomène ; ils sont la prérogative de notre conscience, qui, saine, ne dévie jamais de l'objectivité des phénomènes, sans même garder un contact avec eux.

La philosophie n'est nullement une catharsis, tout au contraire : elle prend les évidences, ou les solutions, des prêtres, des linguistes, des logiciens et y (ré)introduit du mystère, pour faire renaître les consolations ou enthousiasmes évanescents.

Les domaines, touchant à nos racines les plus profondes, éthiques, esthétiques, métaphysiques, ne se prêtent à aucune investigation scientifique ; leur essence est mystérieuse, et seul un regard poétique peut en extraire une musique allusive. Les habitués des statistiques et des théorèmes ont beau se moquer du poète, incohérent ou balbutiant, eux-mêmes émettent, dans ces domaines, des avis autrement moins signifiants et plus niais.

Que je feigne tout ignorer de l'être de la chose (épochè) ou bien que je m'arroge le droit de la connaître au fond, ma description de cette chose est question de mon intelligence et de mon talent et non pas de mon attitude phénoménologique ou dogmatique. La méthode philosophique n'existe pas, elle ne peut être que scientifique, et une philosophie scientifique est une invention des nigauds.

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu* - [Valéry](#). Dieu voulut, à l'opposé de [Nietzsche](#), que ce noyau fût fait de faiblesses (*Kern voll Schwäche* - [Rilke](#) !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose* - Tacite - *Ignotum pro magnifico est*.

Le cas unique d'une merveilleuse rencontre entre la poésie et la philosophie (avec une vie réelle absente) - le cas [Nietzsche](#). À titre anecdotique - ses deux éblouissantes biographies : la poétique - de S.Zweig (qui écrivit, aussi, un essai sur [Dostoïevsky](#), essai fantastique par le style et fantaisiste par le contenu), et la philosophique - de [Heidegger](#) (où il se trouve en compagnie de [Hölderlin](#)).

Ce qui est certain me permet de m'entendre avec les autres ; ce qui est incertain - de m'entendre moi-même. Les sceptiques, qui ne s'intéressaient qu'à l'incertain, étaient peut-être les meilleurs spécialistes du soi.

En quelle saison veux-tu unifier ton arbre ? Veux-tu privilégier la fleur, le fruit ou le bois de chauffage ? La lumière de sa cime, l'ombre de ses rameaux, la ténèbre de ses racines ? Ce qui est visible, ce qui est lisible, ce qui est intelligible ? *Les principes philosophiques sont les racines de notre pensée et de notre volonté* ; c'est pourquoi ils ne doivent pas s'exposer à la vive lumière - [Nietzsche](#) - *Philosophische*

*Grundanschauungen sind die Wurzeln unseres Denkens und Wollens : deshalb sollen sie nicht ans grelle Licht gezogen werden* - cette préférence de la hauteur ne nous rend pas moins profonds, mais moins bavards.

Comme de toutes les matières discursives, on attend de la philosophie - des problèmes bien formulés et des solutions bien vérifiables. Et la plupart des professionnels obtempèrent à cette exigence sociale et oublient que la philosophie est l'art d'entretenir le mystère. *Pour un penseur libre, la philosophie ne cesse jamais d'être une énigme* - [Husserl](#) - *Keinem Selbstdenker hat die Philosophie aufgehört, ein Rätsel zu sein.*

Ce qu'on connaît est presque sans importance pour la qualité de notre écriture ; c'est dans la docte ignorance que se manifestent le mieux nos frissons et nos recherches : *Qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance* - [Aristote](#). Elle accompagne l'étonnement jusqu'à sa chute dans une certitude passagère. La docte ignorance est l'aboutissement glorieux de la science (où elle s'appellera *savoir indocte*) et le début lamentable de la philosophie (où elle s'appellera fidélité à la *nature*).

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

La clarté est possible et souhaitable là où la langue et le sentiment humain peuvent ou doivent être occultés, - dans la science ou dans la technique, par exemple. Rendre claires les propositions ([Wittgenstein](#)) n'est pas une tâche philosophique ; la philosophie ne peut s'exercer que dans la réflexion sur les mystères du langage ou de la souffrance humaine. Réfléchir sur le monde, celui des phénomènes ou des noumènes, est une tâche, où le regard philosophique n'est plus daucun poids.

*L'ignorabimus* correspond à la partie de *l'ignoramus*, à ces choses, qui n'admettent pas de représentation : ni par objet ni par relation ni par prédicat. Et [Kant](#) et Gödel nous apportent des preuves interprétatives de leur existence.

La mathématique est rationnelle et nullement – réelle ; nos sens du beau et du bon sont bien réels et nullement – rationnels. Comment peut-on être [hégélien](#) ?

Avoir lu les auteurs, avant de lire leurs critiques, permet de comprendre, qu'en philosophie tout ce qu'on désigne par preuves, réfutations, déductions n'est que d'humbles métaphores. Je ne connais aucune exception.

Il y a, chez l'homme, un désir naturel - repousser ou mieux dessiner les frontières de ce qu'il peut savoir, et un désir artificiel - survoler ou vénérer ce qu'il ne peut pas savoir ; lorsque les deux cohabitent, on est face à un philosophe : *Dans quelle mesure l'essentiel reste inconnaisable, le penseur ne le sait que grâce à son savoir -*

**Heidegger** - *Kraft seines Wissens erst weiß der Denker, inwiefern er Wesentliches nicht wissen kann.*

Pour les philosophes ignares, la signification d'une proposition est univoque. Ils ne comprennent pas, que cette signification implique la présence de deux personnages – du locuteur et de l'interprète, chacun avec ses représentations, sa culture langagière, ses contextes et ses intentions. En plus, l'interprète doit avoir une idée de l'univers du locuteur et disposer d'outils logiques d'interprétation. Enfin, c'est le contexte réel qui fera clore l'horizon interprétatif. Autant dire que le nom de ces significations imprévisibles est légion.

En philosophie, il y a des hautains du commencement, des profonds de la finalité, des plats du parcours – privilégiant le naître, l'être ou le (ap)paraître. Le concevoir du *cogito*, le fonder du *sum*, le propager du *ergo*.

Ils expriment des choses presque diamétralement opposées, le sage et le sot, lorsqu'ils disent, qu'ils ne sont sûrs de rien. Le sot avoue son impuissance, le sage - sa force.

Le *cogito* veut dire que, dans un discours sensé, devant tout verbe il faut placer *je pense que...* : *je pense que je respire*, *je pense que je vois*, *je pense que je mens*, *je pense que je pense*. Cartésius n'ajoute rien au Philosophe : *Avoir conscience que nous pensons est avoir conscience, que nous existons*. Comme le penser et l'être de **Parménide**, ou comme peser et devenir ! - *mens* et *mensura*, ou *l'intellection est le premier être* - **Plotin**. Cette obsession par un verbe impersonnel, même flanqué d'un sujet *transcendantal*, leur désapprend l'usage du

prononcée à la première personne, qui, seul, substitue aux choses et gestes - le regard.

Le doute ne traduit rien d'intéressant en nous, car ce que nous avons de plus passionnant, c'est à dire la noblesse et le goût, ne se manifestent que dans des certitudes viscérales et même dogmatiques. Mais le dogmatisme de notre âme se complète par la sophistique de notre esprit : *Tout ce qu'il y a de positif en philosophie est sophistique* - Valéry. Le doute est bon pour chercher du vrai ; il ne vaut pas grand-chose pour créer, extraire ou vénérer le beau.

Le sens des notions philosophiques d'*outil*, d'*agent*, de *matière*, de *ressource* varie, en fonction des représentations réalisées, ce qui prive la causalité d'universalité, lui refuse le statut de concept et la réduit à celui de vague notion. Contrairement aux concepts d'*espèce-genre*, de *composition*, de *succession*, de *rapports spatiaux* etc. Et Spinoza est, comme presque toujours, bien bête : *Le vrai savoir est le savoir par causes - Vere scire est scire per causas*.

Tout ce qui mérite notre attention dans la vague notion de causalité est contenu dans le simple paradigme de *workflow* de l'Intelligence Artificielle symbolique. Aucune passerelle intéressante vers la philosophie.

Dans tout discours, il y a une part dogmatique – des assertions sans preuve – et une part sophistique – des inconnues, insérées, afin qu'elles invitent des unifications avec des regards ou requêtes des autres. *Il y a un flair mathématique, qui subodore dans une question les bonnes variables* - Valéry. Je dirais que c'est un flair intellectuel, propre

et aux poètes et aux philosophes, c'est-à-dire aux tenants de la forme, tandis que la logique des variables n'est liée qu'au fond, à la représentation.

La sagesse est la faculté de maintenir l'étonnement, pieux et éclairé, devant le mystère qu'on entrevoit dans la matière et dans les esprits. Le mot même de *philosophie* (et non pas *caté-sophie*) désigne l'élan, vers la sagesse, plutôt que sa possession, - l'exacte contraire de la science. La philosophie, sans abandonner la vénération du mystère, le réduit à l'état d'un admirable problème ; la science part déjà du problème et se contente de sa solution. La philosophie vise l'inconnaissable, et la science – l'inconnu. La qualité philosophique se mesure par la hauteur de sa poésie ; la qualité scientifique – par l'adéquation des représentations avec la réalité. La (bonne) philosophie est l'expression des états d'âme personnels ; la science cherche un consensus universel.

Un mathématicien, qui découvre des écrits philosophiques, n'y trouve que du verbiage et du délire ; et un non-mathématicien – que des concepts et des convictions. Le premier finit par n'en apprécier que l'expressivité poétique, et le second – que la didactique.

L'esprit de la science est dans ses constantes, son âme - dans ses inconnues, son corps - dans ses unifications avec l'arbre philosophique. *L'âme de la science a besoin d'un corps* - Mendeleev - *Душа науки нужно тело*. Tant que ce corps réclamait des caresses - par l'élégance, par l'amour, par la volupté - la science laissait son esprit se muer en âme. Mais depuis que la science se pratique sans conscience,

non seulement elle perdit son âme, mais même son esprit devint une espèce de calculatrice dans un corps électronique. Pourtant, on pensait jadis, que *rien ne nous est plus présent que notre âme* - **St-Augustin** - *nihil sibi ipsi praesentius quam anima*.

La philosophie avait une chance de survivre à la robotisation des hommes, en restant, comme jadis, du côté du *soft*, avec des fonctions plutôt qu'avec des organes. Mais elle tenta de placer sa compétence du côté de la rigueur du *hard* ; la prétention d'être organe la dévalorisa, faute de performances. Ainsi, le *soft* perdit sa dernière *interface lyrique*, désormais seule la raison calculante l'exécute.

Tant de bavardage autour de cette fiction stérile de *méthode de penser* (*more geometrico* ou *Wissenschaftslehre nova methodo*), tandis que seule une *manière de penser* (*more aestetico*) est probante, opératoire et bien réelle. La méthode est surtout utile en technique et en artisanat, et quand on tente de l'introduire en littérature ou en philosophie, on entend du croassement ou du grincement.

L'erreur des structuralistes et des philosophes analytiques est de voir le *signifié* dans la réalité, tandis qu'il est toujours dans la représentation, et d'analyser le *signifiant* dans le contexte de la réalité et non pas de la représentation.

La dernière étape du raffinement conceptuel d'une représentation, pour la rapprocher au plus près de la réalité, s'appelle objet ou relation mathématiques. Et puisque la philosophie est une projection de nos réflexions sur la réalité, son ontologie doit se réduire à la mathématique. *La mathématique est pour la philosophie est*

*ce que la musique est pour la poésie - F.Schlegel - Die Mathematik verhält sich zur Philosophie, wie die Musik zur Poesie.*

Les coupures épistémiques surgissent dans l'espace plutôt que dans le temps, notamment dans les passages : le monde - la représentation et la représentation - le langage. Les connaissances a priori, transcendantales (*Bedingungen der Möglichkeit von Erfahrung - Kant*), non langagières, interviennent dans le premier, tandis que toute la poésie et toute l'intelligence interprétative se retrouvent dans le second.

L'informatique maîtrise les notions d'objet, de relation, d'attribut, de contrainte, épuisant entièrement la métaphysique aristotélicienne des substances, des essences, des existences, des accidents ; l'informatique dispose d'outils de représentation sujet-objet et de logiques souples, qui n'ont rien à envier à la philosophie transcendantale kantienne. En philosophie, il est temps d'enterrer la plate métaphysique et la logorrhée transcendantale ou phénoménologique, pour se consacrer à la hauteur des consolations de l'homme et à la profondeur de ses langages. Oublier les coutures des preuves, se pencher sur les coupures des épreuves.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations ([Descartes](#)), de requêtes ([Valéry](#)), d'interprétations ([Nietzsche](#)). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres

sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le cogito (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

De [Spinoza](#) à [Husserl](#), ces insipides et lourdes tentatives de faire de la philosophie une science rigoureuse, de lui apporter de l'étendue en la faisant parler le langage des mathèmes ou philosophèmes ; tandis que seul celui des poèmes promet de munir de *hauteur* son semblant de *profondeur*. Poétiser et philosopher sont des synonymes - être au-dessus du temporel, croire en simultanéité avec la vie et non pas au : *D'abord vivre, et philosopher - après - Primum vivere deinde philosophare.*

Une représentation s'accrédite d'après le sens, qu'on dégage des résultats de ses requêtes. Ce sens est dicté soit par la transcendance, ce qui va au-delà de toute représentation, soit par l'immanence, ce qui précède toute représentation.

Je ne connais pas un seul mathème, qui aurait été compris par un philosophe ; pourtant ils sont nombreux à le revendiquer ; en revanche, tous les schèmes philosophiques valables se réduisent aux poèmes. Le nombre, l'infini, la continuité, l'élément neutre ou nul, l'ouvert, l'équivalence, la mesure – aucun philosophe ne comprit jamais le sens de ces mathèmes.

Pour juger de l'intérêt d'un discours abstrait, il existent deux tests infaillibles, l'un logique et l'autre conceptuel : l'épreuve par la négation et l'épreuve par le concret. Si la négation produit un message également défendable, c'est que l'affirmation était sans intérêt. La substitution des concepts par des instances peut : ne rien apporter (le meilleur des cas), confirmer, réfuter, abaisser (le pire, c'est le cas de la majorité des discours philosophiques académiques).

Le désir et la foi en philosophie : la transcendance est le désir de preuves ; l'immanence est la foi, qu'en dernière instance, toute preuve est tautologique. Et l'on finit par comprendre, que seule leur valeur, l'intensité simultanée du désir et de la foi, la hauteur, qui en résume l'essence ; cet état ek-statique s'appelle éternel retour : *le retour à sa source, au suprême désir, au premier don de la nature* - [Dante](#) - *lo ritornare a lo suo principio, sommo desiderio, prima da la natura doto.*

Les termes préférés des philosophes de profession - l'être, l'essence, l'existence, la durée (comme le savoir apriorique : les substances, la causalité, la finalité, les liens spatio-temporels) - appartiennent surtout au méta-langage et seulement d'une manière exotique au langage lui-même. La manipulation des concepts méta-langagiers ne peut être qu'austère et pauvre, et les traiter rhétoriquement, comme s'ils étaient dans le langage n'est qu'un abus.

Comme le signe d'égalité, '=' , en mathématique, le verbe indo-européen *être* est employé pour désigner des relations différentes, dont les principales sont l'identité (y compris l'instanciation comme cas particulier) et la copule (impliquant des valeurs d'attribut). Dans le

cas de l'identité, le domaine d'évaluation comprend toutes les substances représentées (au sens **aristotélicien**), ce qui résout complètement le problème d'existence.

Les philosophes visitent l'édifice de la science en touristes ahuris et pensent en retirer de savantes synthèses, sous forme de graffiti, qu'ils laissent sur les murs, graffiti affublés de titre de pensées. *Des sciences à la pensée, il n'y a pas de pont, mais seulement le saut - Heidegger - Es gibt von den Wissenschaften her zum Denken keine Brücke, sondern nur den Sprung* - il n'y a pas plus de pensées en philosophie qu'en jardinerie, mais le souci du saut est, en effet, un souci philosophique - le saut entre le désarroi de l'esprit et la joie de l'âme.

Ce paradoxe : la libre création, par sa forme, relève du devenir, tandis que la description servile s'inscrit dans l'être ; mais le contenu de la création est un hymne à l'être, tandis que celui de la description reproduit le bruit du devenir. Cette porosité entre l'être et le devenir ressemble étrangement à celle entre les nombres ordinaux et cardinaux (ou entre l'infini ordinal, valeur-limite spatiale, et l'infini cardinal, processus temporel) et pousse à admettre une haute mystique ontologique du nombre.

Jadis, le scientifique avait l'ambition d'être philosophe ; aujourd'hui, le philosophe a la prétention d'être scientifique, tout en manquant et de savoir et d'intelligence, tandis que le scientifique voit la philosophie avec les yeux d'un garagiste. Science moutonnière et philosophie robotique.

Dès que j'entends un philosophe - qu'il s'appelle **Platon, Kant ou Badiou** - parler de connaissance comme du *but* de leurs *travaux*, je suis sûr de tomber sur des balivernes ; même en tant que moyen, la connaissance ne joue qu'un rôle microscopique dans un écrit profond ; et même le discours le plus pertinent *sur la connaissance* est prononcé par ceux qui n'en possèdent pas beaucoup. Un bel exemple - **Valéry** : *Un philosophe est celui qui connaît moins que les autres, parce qu'il doute mieux.*

Ce qui est le plus navrant chez les philosophes scientistes, ce n'est pas tellement l'absence évidente de toute rigueur, ni même le ridicule de leurs prétentions d'en avoir, mais tout simplement l'absence de métaphores, cette absence étant le premier signe des intelligences de second ordre.

Aucun philosophe n'a jamais su manipuler la négation ; la synthèse des contradictions est une niaiserie, que doit remplacer l'universelle unification d'arbres. La perception du discours des autres en est une illustration probante, permettant de mettre en évidence deux autres classes de sots hermétiques - des commentateurs sans personnalité et des présomptueux sans perspicacité. Les premiers ne font que reproduire l'arbre de l'auteur ; les seconds pensent que cet arbre ne contient que ce que le lecteur y met. La dialectique de l'arbre doit être dialogique.

L'Intelligence Artificielle (la vrai, la symbolique), comme la métaphysique, créent des outils, des *structures d'accueil* des connaissances. Mais en IA la rigueur des bases de connaissances

s'applique à l'outil lui-même, elle est donc réflexive, tandis qu'en métaphysique toute intelligence n'est que discursive. En plus, l'outil doit s'appuyer sur la logique universelle apriorique (inaccessible aux métaphysiciens) et non pas sur le libre arbitre, réservé aux représentations.

Dès qu'on prend pour pensées l'idée [platonicienne](#), le cogito [cartésien](#), le conatus [spinoziste](#), l'éternel retour [nietzschéen](#), on est charlatan. En reconnaissant leur vrai statut, celui des métaphores, nous devenons libres à les interpréter comme bon nous semble. Les pensées, c'est chez les poètes qu'il faut les chercher – [Rilke](#), [Valéry](#), [Pasternak](#), [R.Char](#).

[Nietzsche](#) : *Dem Werden den Charakter des Seins aufzuprägen - Imprimer au Devenir le caractère de l'Être*. Ce qui persiste dans le devenir (*das Bleibende im Werden* - [Heidegger](#)) est ce qui n'existe pas ; on peut donc le nommer, à bon droit, Dieu ou Être. Mais l'Être n'est que le Devenir de l'esprit en exil, et le Temps est peut-être l'être du Dieu déchu. L'Être - la puissance de la volonté ; le Devenir - la volonté de puissance. Allant à leur rencontre, l'un vers l'autre, ils se muent, respectivement, en l'étant et le devenu, ces synonymes. Le devenir, ayant atteint le caractère de l'être, s'appelle création ; l'intensité expressive en fait une œuvre d'art. Quand on comprend, que l'intensité maîtrisée est le point final des pérégrinations du savoir et de l'intelligence, on vit l'éternel retour du même (on renonce au changement, à la négation, on est dans l'acquiescement cosmique).

**Nietzsche** : *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein* - *La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science.* Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

Les adeptes du tournant linguistique (les soi-disant *philosophes analytiques*) croient, que tout savoir résulte de l'analyse du langage. Or tout savoir se résume dans les deux seules tâches : la représentation (où le langage est quasi absent) et l'interprétation (où le langage disparaît dès la traduction des énoncés en propositions ; le reste appartient à la logique ou au bon sens : la démonstration, des substitutions puisées dans la représentation, la donation de sens). Jamais, depuis la nuit des temps, on n'entendit chez les sages une pareille aberration ; il fallut attendre les Américains.

L'excitation, par la curiosité ou par l'angoisse, se trouve à la source des théories mathématiques ou philosophiques ; la mathématique bâtit un système par développement d'axiomes, et la philosophie – par l'enveloppement d'aphorismes. *Les doctrines viennent de blessures et d'aphorismes vitaux* - **Deleuze**.

On doit définir la philosophie non pas sur un seul registre, mais sur trois : ses commencements – mon soi, universel et narcissique, non soumis à l'Histoire ; ses parcours – mon talent, mon savoir, mes goûts ;

ses finalités – ma consolation, mon tribut au langage. Elle doit donc être haute (donc personnelle, noble, stylée) et profonde (donc ouverte, intelligente, exaltée). Aucune place à y accorder aux catégories des rats de bibliothèques - la vérité, l'être, la liberté, la science. La philosophie est un art poétique.

La science est faite d'avis, qui ont l'ambition d'être universels, ou, au moins, susceptibles de former un large consensus. De plus, les objets de ces avis, ou les angles de vue sur ces objets, appartiennent aux catégories, réservées à une seule des sciences. Rien de comparable en philosophie, où l'avis ne traduit qu'une personnalité unique, mais ses objets sont communs à tous les hommes du bon sens. Aucune objectivité pérenne ; une subjectivité improuvable, des caprices de tempérament, de style, de lyrisme. *Jamais la philosophie ne pourra être évaluée à l'aune d'une science* - [Heidegger](#) - *Philosophie kann nie am Maßstab der Idee der Wissenschaft gemessen werden* Enfin, les connaissances, si capitales en science, ne jouent qu'un rôle secondaire en philosophie, qui est affaire d'audace intellectuelle et littéraire.

Aujourd'hui, un étudiant en première année d'études, apprend, en quelques semaines, ce que signifie raisonner *more geometrico*, ce qu'est la logique mathématique, quels sont les rapports entre celle-ci et la mathématique. Malheureusement, cet étudiant ne lira jamais [Spinoza](#), [Hegel](#), [Badiou](#), pour dénoncer leurs monstrueuses impostures. Et malheureusement, dès que les mathématiciens, eux-mêmes, adoptent la pose philosophique, ils deviennent encore plus ridicules. Il n'y a plus ni [Pascal](#) ni [Leibniz](#) ni [Einstein](#).

Novalis : *Die Philosophie ist eigentlich Heimweh, ein Trieb, überall zu Hause zu sein* - *La philosophie est, au fond, une nostalgie, un besoin pulsionnel d'être partout chez soi*. Le philosophe est celui qui n'accepte pas les valeurs des pièces étrangères ; en les réévaluant, il cherche à leur imprimer sa propre effigie. Redécouvrir les modes d'échange, partir du point zéro du regard, point commun des exilés et des philosophes. Voir dans l'émission plus de sens que dans la commission. Valéry, irrité par l'absence, en philosophie, de buts clairement formulés, ne comprit pas que la bonne philosophie est plutôt la *contrainte* d'avant le premier pas que le *but* d'après le dernier, frein avant fin.

Novalis : *Jede Wissenschaft, Philosophie geworden, wird Poesie* - *Toute science devient poésie, une fois devenue philosophie*. Et toute philosophie perd sa poésie substantielle en aspirant à devenir science formelle. La philosophie – l'art de voir au-delà des mots ; la poésie – l'art de traduire le regard en mots.

Hegel : *Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein* - *Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y inscrire un savoir réel*. Que tu appelleras savoir absolu, où l'on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu (comme dans la *Science de la Logique* on ne trouve ni science ni logique et qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè* – *Discours et Savoir* – *Von der Vernunft zum Verstand*). La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la

représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

Emerson : *The invariable mark of wisdom is to see the miraculous in the common* - *Voir du miraculeux dans du banal est toujours un signe de sagesse*. Mais si tu n'es pas capable de ne plus voir le visible, ce signe sera rattrapé illico par la bêtise, qui réduira le miraculeux au banal. Le poète, serait-il le seul porteur de la vraie sagesse, celle de l'omniprésente merveille.

Aucune *notion philosophique* n'atteint le stade de concept ; elles sont, toutes, des *platitudes du commun*, des *fantômes du bavard*, des *métaphores du poète*.

En épistémologie, il y a deux courants – le scientifique et le philosophique. Le second sert à nourrir des bavardages infinis autour des *descriptions et des notions* ; le premier se focalise sur les *concept*s. Tout scientifique dispose de bases de connaissances, organisées autour des concepts ; un concept est défini par les structures, dans lesquelles il s'inscrit, par des liens, des attributs, des propriétés, des valeurs, des règles déductives ou comportementales. Connaître une chose, c'est la représenter en tant que concept.

L'être se rapporte à la réalité, l'essence – à la représentation, l'existence – aux deux. En modélisant l'être, dans l'essence, on *déclare* (la possibilité) des relations abstraites entre objets abstraits (même en absence de tout objet concret) ; dans l'existence (ontique ou ontologique), ces relations s'établissent entre objets concrets. Ces

banalités cognitives suffisent, pour rendre toute phénoménologie – inopérante. L'essence précède l'existence.

La science : une logique incontournable plus une méthode de validation objective. La philosophie n'offre aucun signe, qui lui permettrait de s'approcher de ce modèle ; elle est composée de discours poétiques sur des sujets, où aucun consensus n'est pensable. Si tu n'as pas le talent poétique ou si tu veux exposer tes *preuves*, tu ne peux pas être philosophe. Les méthodes, même la [pascalienne](#), n'y apportent rien.

Dans toutes les sciences, y compris en mathématique, il existent des affirmations, sur lesquelles il y aurait des avis divergents. Mais dans toutes les sciences existe un noyau, sur lequel tous les avis convergent. Et la philosophie n'est nullement une science non pas à cause de l'absence de la rigueur, mais puisqu'elle ne peut exhiber AUCUNE affirmation consensuelle. Et cette circonstance est plutôt positive, puisque, ainsi, la philosophie est une lice exceptionnelle, sur laquelle peuvent s'affronter, en même temps, les intelligences, les connaissances, les talents, les tempéraments, les ambitions, les libertés.

Comme dans toute démarche littéraire, la philosophie est un viatique, dans lequel doivent s'entendre et coopérer l'homme et l'auteur, c'est-à-dire une voix de noblesse et un style d'intelligence. La noblesse philosophique se réduit à une forme de confessions, dont les versants les plus éloquents sont la honte et la tragédie, avec un dénominateur commun appelé consolation. L'intelligence

philosophique commence par la reconnaissance qu'entre le langage et la réalité il existe une sphère de l'esprit, réceptrice de nos originalités, de nos idées, de nos savoirs, de nos imaginations ; cette sphère n'est ni langagièrre ni réelle, elle s'appelle représentation, grâce à laquelle sont possibles aussi bien la science que la poésie.

Pour les philosophes cathédralesques, le monde est un objet d'exploration par la connaissance et la vérité ; aucun de ces rats de bibliothèques ne sait ce qu'est la connaissance ou la vérité. Pour les non-philosophes, le monde est soit évident soit absurde. Pour les vrais philosophes, le monde est, avant toute tentative d'interprétation, - un mystère céleste, vénéré par un mystère terrestre, l'homme, possédé par des souffrances et possédant des langages.

En philosophie, l'intelligence consiste à savoir tracer les chemins entre la réalité, la représentation, le langage et l'interprétation. Je ne connais qu'un seul personnage qui excelle sur cette voie – [Valéry](#). Avec la réalité, il est [cartésien](#) ; avec la représentation – ontologue ; avec le langage – cogniticien ; avec l'interprétation – penseur et poète. En se moquant du jargon des professeurs et de leurs savoirs fantomatiques, il s'appuie sur son intuition et son insatiable curiosité.

Notre perception du monde se fonde sur trois domaines – la réalité (choses et esprits), la représentation (concepts et structures), le langage (grammaire et rhétorique). Une intelligence de penseur et un talent de poète sont nécessaires, pour en dresser un tableau convaincant, ou plutôt séduisant. Pour réaliser cette tâche, la compréhension de la place du langage est la condition sine qua non,

puisque la seule communication universelle est le langage. Aucun philosophe n'y est parvenu. N'y brille que le grand Valéry, avec ses notions géniales d'arbre (graphe, réseau), auquel se réduit tout discours, de substitution (des concepts et tropes – aux mots), d'élimination de l'aspect purement verbal (pour accéder à la signification et au sens).

Aucun philosophe n'est capable de définir ce qu'est le savoir ; pourtant de vagues et volumineux traités académiques débordent d'évocations irresponsables à son sujet.

1. Il y a trois types de connaissances – les pragmatiques (des faits dogmatiques, proclamés vrais, sans preuve), les mathématiques (des faits abstraits, hors la réalité et prouvés à partir d'un système axiomatique non-contradictoire), les scientifiques (des faits concrets, confirmés par l'expérience réelle).
2. Puisque dans l'acceptation de faits rigoureux la réalité est le domaine de confirmation définitive, dans ce qui suit on n'évoquera plus ni les connaissances pragmatiques ni les connaissances mathématiques. Les premières relèvent d'un dogmatisme irresponsable, fondé sur la croyance ; les secondes partent d'un stricte sophisme, s'appuyant sur l'intuition du nombre.
3. Toutes les sciences se fondent sur des représentations conceptuelles. Mais il serait exagéré de dire que *la connaissance est la représentation* (Valéry). Toute représentation est finie, tandis que les connaissances, déductibles à partir des représentations, sont infinies. C'est pourquoi il serait plus précis de parler, comme en Intelligence Artificielle, de *Bases de Connaissances*.

4. Il est impossible d'énumérer toutes les connaissances découlant de la Base, mais elles résultent de deux mécanismes : le langage, dans lequel on formule des hypothèses, et le démonstrateur logique, convertissant les phrases langagières en formules logiques.
5. Donc, le fournisseur de connaissances est le raisonnement hypothético-déductif, s'appuyant sur la véracité/fausseté prouvée des hypothèses.

Dans la philosophie académique, la palme du bavardage irresponsable appartient, sans doute, à la notion de vérité.

1. Seuls les cogniticiens (avec des connaissances suffisantes en logique et en linguistique) ont le droit d'en donner des définitions.
2. Chez les professeurs de philosophie, le seul cas d'un usage tolérable remonte à la notion antique d'*adaequatio*. Il s'agit d'un rapport satisfaisant entre l'état de notre représentation et la réalité modélisée. Le terme adéquat serait – *satisfaction*, bien que sa valeur diffère énormément chez un concierge ou chez un scientifique. En aucun cas, cette satisfaction ne peut être formalisée.
3. Pour aborder le sens de la vérité, la première interrogation à soulever est – vérité *de quoi* ? La vérité n'est pas un objet (à découvrir, à fabriquer, à dissimuler), mais une propriété d'une affirmation (ou d'une assertion, d'une hypothèse, d'un discours).
4. En dehors d'un langage (ou, dans les cas les plus rigoureux, – d'une logique), parler de vérité n'a aucun sens (sauf avec un glissement sémantique vers l'éthique ou la poésie).
5. La vérité surgit, suite au travail de preuve, appliqué à un discours par un interprète (démonstrateur). L'entité élémentaire d'un discours langagier est la phrase.

6. Pour traiter une phrase, l'interprète doit avoir accès : à la représentation du domaine réel, dans lequel il est plongé ; au vocabulaire langagier associé à la représentation ; à la grammaire de la langue naturelle utilisée.
7. Grâce à ces connaissances, l'interprète, par un jeu de substitutions de mots et de tournures de mots par des concepts, convertit la phrase en une formule logique, ne contenant que des concepts de la représentation. Tout homme effectue ce travail, même sans savoir le formuler dans les termes ci-dessus.
8. Cette formule logique contient : des références d'objets et de relations entre objets (y compris par des variables) ; des qualificatifs d'objets ; des négations (syntaxiques ou sémantiques).
9. L'interprète, successivement, accède aux objets de représentation référencés. Tout échec (tenant compte d'éventuelles négations non-respectées) provoque l'arrêt immédiat de la démonstration, signifiant que la phrase en question est définitivement fausse.
10. Aucun sens ne peut être attaché à la phrase fausse. La raison de sa fausseté est dans l'échec d'accès aux objets référencés (ou l'accès réussi mais nié par une négation).
11. Le succès d'accès aux objets de la phrase peut être multiple (plusieurs solutions possibles). À chaque succès particulier correspond un réseau des objets liés – c'est le sens de la phrase vraie.

Dans un système de représentation des connaissances, à visées philosophiques, la *notion* d'ensemble et de ses éléments est une projection du *concept* correspondant mathématique, et cette notion y est centrale. L'ensemble porte l'essence, les éléments s'individualisent par leur existence. Les propriétés non-

contradictoires de l'ensemble constituent son essence ; dans l'élément, ces propriétés prennent des valeurs légales qui résument son existence. C'est un abus de langage que de parler d'essence de l'élément ou d'existence de l'ensemble. L'essence est figée, l'existence est évolutive.

L'écroulement de l'Intelligence Artificielle, dans les années 90 du siècle dernier, est dû au conflit intellectuel entre les philosophes (focalisés sur la représentation) et les logiciens (misant sur l'interprétation). Les premiers manquaient de rigueur et les seconds – de profondeur. La réconciliation et l'essor, au XXI-me siècle, sont venus grâce à la conscience du rôle que joue la communication en langage naturel : les philosophes ont compris que la logique fait partie de tout langage naturel, et les logiciens ont compris que le langage naturel n'est qu'une projection de son vocabulaire et de sa grammaire sur des concepts bien structurés. Curieusement, cette entente fut réalisée par des informaticiens (avec leurs *big data*), qui nagent et en philosophie et en logique...

L'Intelligence Artificielle symbolique n'est pas une *application* de l'intelligence humaine, se réduisant aux calculs de *données par fonctions*, mais une *modélisation* de l'intelligence humaine, faisant appel aux *connaissances* et aux *raisonnements*. Ce n'est pas le *quoi* (la complexité des tâches résolues), mais le *pourquoi* et le *comment* (la profondeur et l'élégance des représentations, la rigueur et la transparence des interprétations, la délicatesse de la communication en langage naturel), qui distinguent l'informatique de l'épistémologie appliquée (comme aurait pu s'appeler l'Intelligence Artificielle).

Après avoir chanté les doigts de sa muse, la rose et les astres, le poète déclarerait que ce fut la maîtrise de l'anatomie, de la botanique et de l'astronomie, qui rendit son métier possible - c'est exactement ainsi que se présentent les philosophes, avec leurs pitoyables invocations de la logique, de la science, du savoir.

Le scientifique raisonne sur les concepts, le philosophe bavarde sur les notions, le poète fait résonner les métaphores. Mais leurs représentations reflètent la même réalité ; elles sont validées chez le premier, invalides chez le deuxième, réévaluées chez le troisième. Les notions sont des concepts mort-nés ou des métaphores vulgarisées.

Le trope, et non pas le concept, est la notion, qui aurait dû être au centre de la réflexion philosophique sur le langage. Les concepts sont la chasse gardée de la science. Le philosophe devrait être plus profond que le linguiste et plus haut que le savant ; au lieu de cela, il patauge dans des platitude pseudo-conceptuelles.

Rapprochements coupables : *saint* - *sain*, *holy* - *whole*, *heilig* - *Heil*, comme si le premier souci du divin fut de garder intact, de préserver l'intégrité, de se faire prendre pour un *holisme*. Mais il est certain que, avant le verbe *hylique*, une grammaire *holique* fut créée.

Dommage que le mot *sceptique* ait fini par s'attacher à l'un des courants les plus sots de la philosophie ; étymologiquement, il aurait dû désigner ceux qui disposent de leur propre *regard*, contrairement à ceux qui nagent dans la *doxa*.

Deux abus du langage : le journalisme - les mots collent trop près aux choses, ou le verbalisme - les mots perdent tout contact avec les choses. Le premier cas est irrécupérable, tandis que le second a une chance d'être sauvé par la poésie. Sans poésie, le verbalisme devient charlatanisme, présentant les mêmes symptômes, qu'on soit psychanalyste, prédicateur ou philosophe analytique.

La philosophie n'habite que le langage (et non pas les concepts ou les vérités), puisque la consolation ne peut venir que du langage, et que, pour le philosophe trop réaliste et trop borné, la réalité et la représentation devinrent trop mystérieux ou trop techniques.

Le langage n'est rien dans la pensée mathématique, pas grand-chose - dans la pensée sensorielle, presque tout - dans la pensée métaphysique.

Le sage est celui qui pose des équations avec le plus grand nombre d'inconnues et avec les plus vastes domaines de leurs valeurs. Pour le sot, le mot est une constante, pour le sage - une vaste variable. Poétiser, c'est imaginer des relations impossibles entre variables imaginaires. Penser, c'est indiquer des classes de solutions.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

Dans les discours philosophiques, même en dehors des problèmes lexicaux, le mot *sens* prend au moins trois significations : refléter un réel vague par la clarté des concepts (le passage de la réalité à la représentation), interroger les concepts (le double passage du langage à l'unification dans la représentation), interpréter l'unification conceptuelle dans un contexte réel (le passage des propositions unifiées à la réalité). Mais personne ne se donne la peine de distinguer ces trois cas, et une logorrhée inconsistante en découle.

La qualité d'une pensée dépend fortement de la délicatesse des chemins d'accès aux objets qu'une langue permet. Mais la structure représentationnelle influe sur la structure de la pensée (comme sur notre image de la réalité) beaucoup plus que la structure langagière (totalement étrangère à la réalité). Et Chomsky, comme tous les philosophes analytiques, a tort : *La structure linguistique détermine non seulement la pensée, mais la réalité même - The structure of language determines not only thought, but reality itself.*

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Dans la réalité existent des *choses* concrètes (matérielles ou spirituelles) ; dans la représentation – des *objets* abstraits. Tous les

philosophes confondent ces deux notions, surtout lorsqu'il s'agit d'existence ou de liberté. La même mésaventure arrive aux notions de sujet, d'événement, d'action, de mouvement.

Les structures grammaticales d'une langue ne peuvent ressembler que de très loin aux structures de la représentation. Et celles-ci sont beaucoup plus proches de la réalité que celles-là. Sans la représentation, une grammaire est incapable d'engendrer du sens dans un discours (un faux espoir de la philosophie analytique), et sans le sens aucun savoir n'est possible.

Dans un discours, le locuteur est porte-parole, ses mots – porte-substitutions, les objets substitués de la représentation – porte-sens. Un mot, qui ne serait attaché à aucune représentation, explicite ou implicite, n'est que le mot, il n'a pas de sens. Les philosophes académiques pèchent par cet oubli et nagent dans un verbiage.

Tant de chinoiseries autour de ces banalités d'*immanence* ou de *transcendance*, tandis qu'il suffirait de parler de ce *qui est plus profond que mes noyaux ou plus haut que mes sommets* (*intimior intimo meo, superior summo meo* de [St-Augustin](#)).

L'homme est pourvu de si merveilleux capteurs du réel, que son monde intérieur reflète fidèlement, et en tout point, malgré l'effet de la Caverne, - le monde extérieur. Partir du sujet (le vitalisme) ou bien de l'objet (la phénoménologie) promet les mêmes tableaux, les mêmes profondeurs, la même architecture. Ce n'est qu'en hauteur que cet équilibre se rompt et qu'on gagne, en s'accrochant à l'homme. L'exemple flagrant en est l'interprétation de l'éternel retour du *Même*.

Dans ce même, Heidegger voit l'immuable Être extérieur, et moi, j'y vois l'intensité tout intérieure, l'excellence, l'extase du superlatif et non pas la paix ou la certitude du positif, et encore moins la platitude du comparatif (l'attitude de la majorité, dictée par le goût du changement).

Il n'y a plus de chemins secrets, menant vers des trésors ou des illuminations ; je ne dois compter que sur mon étoile, que je suivrai, les yeux fermés, du fond de mes ruines. Ne crois pas trop les prétentieux : *Heureux qui va par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher de pied à terre* - Fénelon - la sagesse est une affaire terrestre, accessible même aux misérables, qui s'attroupent sur des sentiers battus, sans toucher de regard au ciel. Le sage est celui qui a la plus vaste collection de plaies, mais qui les lèche mieux que les autres. *Parmi les sages, pas un qui ne soit heureux* - Cicéron - *Neque sapientum non beatus*.

J'ai des frontières humaines et des frontières divines ; ces dernières ne m'appartiennent pas et font de moi un Ouvert. Les philosophes y voient de faux paradoxes : *L'individu n'a qu'en lui la fin, vers laquelle il doit tendre, et pourtant il a cette fin en dehors de lui, puisqu'il y tend* - Kierkegaard.

Aimer son soi inconnu, sans le connaître, comme aimer Dieu sans Dieu, sont de bonnes définitions d'un philosophe ou d'un agnostique.

Être philosophe, c'est ignorer l'immédiate raison de ses abattements et connaître à ses joies les raisons les plus lointaines.

Cette métrique manque à la double ignorance prônée par Plotin. Le cœur a sa raison, que les raisons écœurent.

La réalité est faite de vérités, et le rêve – d'élans. La perte d'intensité de celle-là – la comédie ; la perte d'intensité de celui-ci – la tragédie. Le philosophe optimiste cherche la plénitude (trop difficile) des deux ; le philosophe pessimiste en voit le vide (trop facile).

Byron : *Sorrow is Knowledge... The tree of Knowledge is not that of Life* - Le savoir est dans la douleur, mais son arbre n'est pas celui de la vie. Eschyle ne le voyait pas autrement : *Par la souffrance - la connaissance, telle est la loi souveraine*, tandis que Prométhée aurait inversé l'effet et la cause, tout comme l'Ecclésiaste et G.Bruno : *Qui accroît le savoir, accroît la douleur - Chi accresce il sapere aumenta il dolore*. La sotte espérance **socratique** de *pouvoir guérir par la connaissance l'éternelle blessure de l'existence - durch das Erkennen die ewige Wunde des Daseins heilen zu können* fut dénoncée par **Nietzsche**.

La philosophie peut prétendre aux facettes esthétique, éthique, mystique, mais nullement - à la véridique. Mieux, la connaissance philosophique n'existe pas, bien que la philosophie de la connaissance soit vaste et féconde. La vérité naît entre le langage et le modèle, tandis que la philosophie est dédiée à la relation entre le modèle et la réalité.

Les philosophes sont de grands pollueurs du débat sur la vérité ; les seuls, qui y ont leur mot à dire, sont les logiciens, les linguistes et, surtout, - les cogniticiens ; c'est la qualité des représentations qui, pour

dégager des vérités, compte plus que la correction du langage ou la rigueur de la logique.

Deux attitudes, face à la vérité : son attouchement (uniquement par la mathématique et par des sciences, qui s'en servent) et l'étonnement (uniquement à travers la poésie et la philosophie, la dernière étant servante de la première).

Les plus piètres des penseurs croient, que l'opposition fondamentale se joue entre la vérité et l'erreur. Les meilleurs la placent entre l'intensité et la pâleur, entre le chant et le récit, entre la noblesse et le conformisme, entre l'âme et la machine. Le problème de vérité ou d'erreur se réduit, le plus souvent, au langage, la partie la moins délicate d'un discours intellectuel.

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve* - **Heidegger** - *Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités (dans *wahr*, il y de la garde et de la vérité !), dans la demeure de l'être, édifiée en mots, - beau tableau !

Ni le logicien ni le poète n'ont rien à dire sur la vérité en tant que savoir des essences (réservé aux scientifiques) ; ni le philosophe ni le linguiste n'ont rien à dire sur la vérité des discours (réservée aux

logiciens) ; ni le savant ni le logicien n'ont rien à dire sur la vérité de l'homme (réservée aux philosophes et poètes).

Face à la vérité, deux attitudes intenables : la philosophie analytique, qui ne voit que le langage et néglige la représentation (dont elle charge le langage même, absolument inadapté pour assumer cette tâche), et la phénoménologie, qui ne voit pas le langage et réduit tout à la connaissance (qu'elle voit comme résultat d'un dévoilement surmontant l'ignorance, opération, qui ne débouche que sur des faits, entre lesquels et la vérité s'inscrira le langage).

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes de recherche de la vérité*, de [Descartes](#), [Kant](#) ou [Heidegger](#), censées nous armer, ne fut jamais signalée. [Héraclite](#), [Sénèque](#), [St-Augustin](#) leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* - R. Debray – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

Si je ne m'intéresse qu'à la vérité, c'est à dire – aux solutions, je ne ferai que de la science. Mais si mon intérêt va jusqu'aux problèmes, c'est à dire au langage, ou, mieux, si je suis chatouillé par le goût des mystères, c'est à dire par la beauté symbolique, je tenterai de me vouer à la poésie ou à la philosophie. Les solutions sont possibles grâce aux systèmes, mais [Wittgenstein](#) : *Les systèmes sont exactement*

*ce, sur quoi on ne peut pas parler - Die Systeme sind gerade das, wovon man nicht reden kann* - est complètement à côté de la plaque, puisque, au-dessus des systèmes, se bâtit le *pouvoir philosophique* et le *discours poétique*. Et l'on est obligé de se taire, si l'on ne maîtrise ni la philosophie ni la poésie.

Au sujet des vérités intuitives ou métaphoriques (donc, poétiques ou philosophiques), n'importe qui peut faire du radotage à l'infini, mais, avant de parler d'une vérité logique (syntaxique ou sémantique), on doit déjà avoir maîtrisé le modèle, son langage bâti par-dessus, son interprète de requêtes langagières. *La vérité est toujours seconde* - R.Debray - elle est même, au moins, cinquième, si l'on y ajoute l'attribution de sens, qui peut nous amener à modifier le modèle, le langage ou l'interprète.

Les philosophes, qui ne voient dans la vérité qu'une vaseuse *conformité*, ne se rendent pas compte de l'importance des outils et de leur validité ; avant qu'on puisse chercher une *adéquation* quelconque, on doit disposer d'au moins trois outils : un outil conceptuel de représentation, un outil langagier de formulation de requêtes, un outil logique d'interprétation de requêtes. Sans disposer de ces outils, assurant la *cohérence* du modèle, personne n'est autorisé à parler de vérité comme *correspondance* avec le réel. Par contre, là où aucun outil ne semble possible, c'est l'attribution de sens aux résultats d'interprétation de requêtes, la confrontation satisfaisante avec la réalité étant prise par des mal-outillés pour vérité.

Les philosophes croient que toute représentation est statique, tandis que toute réalité est un devenir ; mais le temps se modélise aujourd'hui avec la même facilité que d'autres catégories conceptuelles ; parler de vérité, dans la réalité ou dans la représentation, dans des sections du devenir appelées *étants*, ce sont désormais deux tâches comparables, et Heidegger : *Confondre le vrai et le représenté en tant qu'étant, est essentiellement fautif, si l'on les mesure à l'échelle du réel et du devenir - Das Wahre und im Vorstellen für seiend Gehaltene, am Wirklichen als dem Werdenden gemessen, ist wesentlich irrig* - confond le vrai et l'être. Le vrai de l'être est métaphysique ; il réside dans le bien et le beau extramondains que ne révèle aucune intentionnalité intramondaine ; on est artiste avant d'avoir peint son premier tableau.

Toutes les demeures de leur vérité métaphysique étant facilement dévastées par l'ironie, il ne leur restera bientôt que la longévité. Cette pauvre vérité, qui n'appartient qu'au langage et que s'approprient doctement tous les métiers bien en vue, des métaphysiciens aux charpentiers. L'espérance de vie des mots fut toujours supérieure à celle des choses, c'est pourquoi la beauté survit à la vérité.

L'accession à une vérité est toujours un progrès ; les philosophes font de la recherche de la vérité leur cible centrale ; aucun progrès en pensée philosophique n'est possible - par quelle pirouette sortent-ils de ce cercle vicieux ?

Le sophiste déclare, en passant, que toute vérité n'est qu'une valeur parmi d'autres ; le dogmatique s'accroche à la valeur comme si

elle était la seule vérité. Seul l'ironiste dispose de beaux domaines de valeurs pour les vérités inestimables.

Le cycle de la connaissance est toujours le même, pour tout le monde. Mais l'étape, où surgit la notion de vérité, est différente, pour les experts de culture différente. Pour les logiciens, la seule vérité rigoureuse loge dans le langage, au milieu de la chaîne gnoséologique ; pour les philosophes, leur vaseuse vérité-adéquation se trouve au début et à la fin de cette chaîne, qu'on pourrait schématiser ainsi : la réalité – *la vérité de l'être* – la représentation – le langage – l'interprétation de requêtes – *la vérité des requêtes* – la donation de sens – *la vérité de l'étant* la réalité. Le langage se bâtit sur les connaissances (et non pas l'inverse), et la vérité (et non pas l'être) l'a pour demeure.

Les attributs transcendantaux - le bon, le beau, le vrai - s'appliquent aussi bien à la représentation qu'à la réalité, ou plutôt à l'esprit du réel ; ces deux sphères, l'humain et le divin, n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes sources ; le bon réel est dans la pitié, le bon humain - dans la honte ; le beau réel est dans la conception, le beau humain - dans la création ; enfin, le vrai réel est dans le mystère de l'harmonie, le vrai humain - dans des problèmes bien formulés et dans des solutions bien déduites. Le bon et le vrai représentatifs peuvent s'écartier largement de leur homologues réels ; dans le beau, ou bien le réel est entièrement absent, ou bien un accord profond doit exister entre eux - je ne crois ni en *Charogne*, ni en *Finnegan's Wake*, ni en *Carré Noir* ni en 4'33".

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement* - Schiller - *Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft.*

Pour un philosophe pratique, qu'est-ce que la logique ? - une représentation, un langage de requêtes, bâti là-dessus, et un interprète, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par Hegel et Heidegger, n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt !*) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstruation (*adaequatio*), dans la

démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans trop de dégâts, mais en en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

La vérité philosophique est une chimère creuse, dont la recherche n'est qu'un prétexte pour entretenir la gravité d'un bavardage pseudo-savant. Hors la mathématique, les sciences ne cherchent pas la vérité, mais des lois, c'est à dire des *bases de faits* axiomatiques, nécessaires, que le *libre arbitre* de l'intellect complète par des *bases de connaissances*. Tout, dans ces bases, est *vrai*, par définition. Ensuite, dans le contexte de ces bases, on formule des hypothèses, des requêtes logico-langagières, dont la démonstration réussie produit des vérités *non-axiomatiques*, les plus intéressantes.

Le bon sceptique : tout est possible ; le mauvais - tout est faux. Celui-ci pense qu'en niant il détruit ; celui-là laisse sa chance à toute ruine.

On emploie le même terme de vérité pour désigner deux notions totalement différentes : être vrai *dans* le modèle ou le vrai *du* modèle. La première vérité est démontrable dans le contexte d'une représentation, bâtie par le libre arbitre ; la seconde est indémontrable, s'appuie sur l'intuition et l'expérience et résulte de l'interprétation libre du sens exhibé par le modèle. Le cogniticien ne s'intéresse qu'à la première, et le philosophe s'amuse dans l'irresponsabilité complaisante de la seconde.

Ils cherchent l'habitat de la vérité et le trouvent soit en-dehors de l'homme (la transcendance) soit dans l'homme lui-même (l'immanence), tandis qu'elle n'est qu'une étiquette, une plaque urbaine, sur tout habitat viabilisé, dans lequel se transforme l'arbre vivant de nos curiosités. Mais une bonne adresse ne garantit jamais un bon message.

La réalité est soit spirituelle soit matérielle ; la mathématique est la représentation de la première, toutes les autres sciences – plutôt de la seconde ; mais c'est l'esprit qui valide les deux. Les objets mathématiques étant de pures abstractions, la mathématique se valide par la seule logique, elle n'a pas besoin de validation par comparaison avec la réalité matérielle. Pour les autres sciences, cette validation est nécessaire, et les philosophes appellent une validation *satisfaisante* – vérité ou adéquation, ce qui est un abus de langage.

Même si l'on classe souvent les statistiques parmi les sacrés mensonges, on y trouve beaucoup plus de vérités que dans les sciences de la logique des professeurs de philosophie. Le culte de la

vérité philosophique, cette Arlésienne des innombrables savantes logorrhées, est risible à titres multiples : par l'absence de vérités intéressantes, par les définitions abracadabantes de la vérité (*adéquation...*), par l'incapacité d'indiquer des antonymes de la vérité, par l'inculture en logique et en linguistique.

La nature des contradictions, en philosophie, dépend d'une sorte de stabilité de la démarche dans l'écriture : la stabilité de la marche relève de la mécanique ; celle de la danse – de l'esthétique ; celle du vol – de la mystique. Les contradictions, dans le premier cas, sont signe de la bêtise ; dans le deuxième – de la maîtrise des langages ; dans le troisième – de la musique contrapuntique.

Les superficiels et les vagues voient dans la vérité un *objet*, ni langagier ni conceptuel, existant depuis la nuit des temps, résistant aux tentatives humaines de s'en emparer et reflétant, avec fidélité et précision, des choses en soi, constituant la réalité. L'homme chercherait à *atteindre* cette vérité fuyante, pour proclamer sa possession. Presque tous les philosophes partagent cette aberration. La vérité, sans spécifier le *de quoi*, est une chimère insaisissable ; quant au *quoi*, il doit être langagier, réductible au conceptuel, et formulé par le *qui*, muni du *comment* personnel.

Les philosophes attribuent à la vérité un sens moral ou psychologique, ils combattent les menteurs ou les imbéciles, qui se moquent de l'existence même des philosophes. Ceux-ci auraient dû consulter des logiciens, des linguistes, des cogniticiens, qui se moquent des logorrhées philosophiques.

J.Joubert : *Il y a des vérités qu'on a besoin de colorer, pour les rendre visibles. La logique, en les rendant lisibles, et la musique - audibles, ne les laissent transparentes qu'à ceux qui n'ont que les yeux pour voir. Je crains, que mon âme ne devienne aveugle à force de regarder les choses avec mes yeux* - **Socrate**. Et Démocrite alla encore plus loin, en se brûlant les yeux, pour ne vivre que du regard. Et la philosophie, selon **Socrate**, ne serait-elle pas *la musique la plus haute* ?

Dans l'évaluation d'un discours philosophique, la vérité est une valeur insignifiante (sauf le cas de mensonges pathologiques) et, le plus souvent, recherchée bêtement. Les vrais critères y devraient être l'élégance, l'intelligence, la noblesse ; bref, le philosophe doit être poète. La vérité est une recherche, réservée aux seuls scientifiques, que les philosophes ne furent, ne sont et ne seront jamais.

J.Joubert : *Les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités, que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai. Les vérités fécondes naissent de l'intuition, et le poète la précède, en suivant l'inspiration* ; quant au philosophe, c'est par inertie qu'il tombe sur des vérités. Le poète ne crée que le beau, le vrai s'y insinue parfois. Mais, en plaçant le vrai plus près de l'âme que de l'esprit, il se dit, que *plus c'est poétique, plus c'est vrai* - Novalis - *je poetischer, desto wahrer*.

La source de mes actes est soit mon soi inconnu singulier (alors il s'agit d'actes de création), soit mon soi connu social (alors il s'agit d'actes d'obéissance). Mais l'usage applique le même terme de vérité aux résultats réussis de ces deux démarches : la vérité comme

satisfaction (de la traduction intérieure de mon essence), ou la vérité comme adéquation entre l'acte visé et l'acte accompli (la manifestation extérieure de mon existence). *En inventant, je dis la vérité ; en disant la vérité, je trompe* - L.Reisner - *Сочиняя, говорю правду, и обманываю, говоря правду* - avec la vérité des autres, tu trompes ta vérité singulière.

L'ambition d'un philosophe universitaire – rester profondément illisible ; celle d'un amateur – être platement compréhensible ; la mienne – devenir hautement intelligible. Reconnaissance professionnelle, reconnaissance sociale, reconnaissance amoureuse.

## Rêver et l'Art

Toute action a un sens dans le temps (elle s'y appellera acte) et en a un autre - hors du temps ; on les attache à l'être ou au devenir, à la vie ou à la mort, au salut ou à l'absurde. Et puisque l'art est tentative d'insuffler de la vie, d'apporter de l'oubli ou de la consolation, il doit faire oublier le temps.

La maxime est faite pour bercer le rythme de mes rêves et non pas pour tracer l'algorithme de mes actes. Personne n'est ni poète ni philosophe - par ses actes ; on ne l'est que par son chant.

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y a plus de sources musicales que dans le fait, et [Sénèque](#) : *La philosophie apprend à agir, non à parler - Facere docit philosophia, non dicere* - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le fait du regard et à ne peupler celui-ci que de ce qui peut être dit. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

On peut être obsédé au même point soit par des solutions (les moutons), soit par des problèmes (les robots), soit par des mystères (les poètes). *La tâche du philosophe n'est pas du tout la résolution de*

*problèmes, mais la peinture d'une vie, surchargée de mystères et de problèmes - Chestov - Дело философов вовсе не в разрешении проблем, а в искусстве изображать жизнь как можно более таинственной и проблематичной - surtout, de mystères de la souffrance et de problèmes du langage.*

Les lieux, où est encore possible l'audace du premier pas, ce sont l'art et la philosophie, et pratiquement jamais la science ou la technique. L'homme est le commencement, et le robot - l'enchaînement algorithmique ; on sait maintenant où nous conduirait la science.

Les hommes d'action apportent des solutions (réponses), les philosophes dénichent des problèmes (questions), l'artiste devrait créer un mystère (langage ou état d'âme), qui traduit les questions et interprète les réponses.

Une place négligeable pour le bien, dans l'action réelle, une place modeste - pour le vrai, une place capitale - pour le beau. L'art est presque la seule action métaphysique (*metaphysische Tätigkeit - Nietzsche*) immédiate.

On vit au milieu des actes, on rêve au milieu des fantômes - l'horizontalité et la verticalité ; et une bonne philosophie ne devrait s'occuper ni de la vie ni de la mort, ici-bas, mais de l'élan vers le haut : la sublimation de nos joies et l'évaporation de nos angoisses. Et puisque la soif de Dieu prend source dans les mêmes thèmes, la philosophie, en effet, devrait être *ancilla theologiae*.

Les finalités, même les plus nobles ou grandioses, sont, en gros, communes à tous. À côté des professionnels des moyens, les fabricants d'avenirs radieux sont des charlatans. Aux deux, je préfère les artistes-amateurs des commencements, les poètes et les philosophes, qui savent faire des moyens et des finalités – des contraintes, pour exclure les banalités.

*Nietzsche : Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter - Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie.* Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

*F.Novalis : Poesie ist unter den Empfindungen - was Philosophie in Beziehung auf Gedanken ist - La poésie est aux sentiments, ce que la philosophie est aux pensées.* C'est-à-dire complètement inutile. En revanche, on ne s'élève au grade de pensée que par l'adoubement de la poésie, et le sentiment nous propulse au-dessus de l'animal par l'émoi d'un mystère philosophique. L'amour est la poésie de l'émotion crédule.

Les moyens de l'art - l'abduction ; le but de l'art - la séduction ; les contraintes de l'art - la traduction. L'artiste est un phénomène de la

conductivité. Au préfixe près, il n'y a de philosophie que de la Duction : la déduction, dans l'aire logico-mathématique ; l'induction, dans le champ expérimental ; la production, dans les domaines de pratique ; la traduction, dans l'espace des textes - M.Serres.

L'artiste, c'est le présent vivant du passé ; le journaliste - l'avenir schématique du présent ; le philosophe - le passé mystérieux du présent, l'attouchement à la source, la justification de la poésie.

L'artiste est celui qui voit une distorsion imposée dans l'acte et une droiture imposante dans le mot, il devrait donc être et philosophe et poète.

La musique est le plus anti-philosophique des arts, puisqu'elle ignore la priorité absolue de la consolation et nous laisse un libre choix entre l'abattement et l'enthousiasme. Mais son mérite est de nous mettre immédiatement sur l'axe désespoir-espérance, car tous les autres s'y réduisent, par un travail implacable de l'esprit. La musique nous épargne ce travail et nous laisse en compagnie de l'âme.

*L'universalité et l'éternité se manifestent le mieux dans la poésie - qui l'a dit ? - un rimailleur en manque de lecteurs ? - non, le plus fort cerveau de tous les temps, paraît-il (le maître de ceux qui savent - Dante - il maestro di color che sanno, ce que d'autres contestent : le pire des sophistes, exécutable jouet des mots - F.Bacon - pessimus sophista, verborum vile ludibrium) - Aristote ! Mais dès que le poète*

penche pour la preuve, au détriment de la musique, il devient aussi borné et impermanent que l'historien.

L'art de l'éternel est dans la musique, l'objet central d'une bonne philosophie, qui ne peut être que poétique : *Seul le philosophe est poète* - [Nietzsche](#) - *Nur der Philosoph ist Dichter*. Par un malentendu terminologique, pauvre [Platon](#), cet authentique poète, n'entendant goutte à la mathématique, n'invitait à l'Académie que des géomètres, (ceux qui savent évaluer les choses terrestres). Lui, qui n'offrait aux hommes que des mythes, s'en prend à ses confrères : *Je mets au défi les passionnés de la poésie de montrer, qu'elle est non seulement réjouissante, mais aussi bénéfique à la vie humaine ordonnée* - [Platon](#). Mais peut-être le chaos et le spleen sont les seuls éléments, dans lesquels la poésie ne se noie pas.

L'homme complet : union d'une musique intérieure et d'une géométrie extérieure. La présence, seule, de la première réveille l'artiste. La maîtrise de la seconde prédestine à la philosophie.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

Dans toute œuvre d'art, il y a une facette temporelle, portant la sensibilité, et une facette spatiale, reflétant l'intelligence. Sur la première, la musique l'emporte sur le récit, en qualité des échos de

notre âme. Sur la seconde, le bâti poétique, plus que la construction philosophique, excite notre esprit.

Pour un non-artiste, le langage et l'esprit servent à reproduire le bruit (ou le silence) du monde, tandis que, pour un homme d'esprit, la poésie et la philosophie en extraient la musique ; la poésie est le même dépassement du langage que la philosophie - celui de l'esprit ; mais la nature de la musique, qui en naît, est la même, dans les deux cas, pour éléver l'âme ou consoler le cœur.

En littérature, comme en théologie, un chef-d'œuvre doit son assise au poète, au philosophe et au citoyen, qui sont en nous : dans l'étendue des mythes, la hauteur des élites, l'épaisseur des rites.

Le type d'amplification ou le choix d'opérateur - l'addition, la multiplication, l'élévation à la puissance - classent les écrivains en trois familles : se joignant à l'étendue, augmentant la profondeur, gardant la hauteur. C'est encore plus flagrant avec les philosophes : élargissant, transformant ou intensifiant l'existence. Les pires de tous, les modernes, affichent même la soustraction comme seule base du sujet et de l'être.

L'une des plus belles preuves du fond poétique de l'homme est l'énigme des premiers littérateurs, historiens ou philosophes, qui, tous, furent poètes ! *Dire et chanter était autrefois la même chose* - Strabon. Et c'est pourquoi les premiers philosophes écrivaient en aphorismes, cette forme poétique de la véritable sagesse.

La philosophie et l'art se séparèrent, puisque la philosophie ne s'occupe que de valeurs, que l'art abandonna, en se tournant du côté des prix : l'écrivain est dorénavant journaliste, le peintre - décorateur, le musicien - accompagnateur, le poète – chamane.

Le philosophe doit réunir les dons de peintre, de musicien et de poète, pour que dans le visible on admire l'invisible, pour que du bruit de la vie ressorte la musique, pour que la langue parlante soit plus forte que la langue parlée.

La musique, c'est le langage des finales, de l'abouti et de l'irréversible ; on écrit bien des sérénades ou des nocturnes, mais même des matines finirent par représenter la nuit ; la musique prend donc le contre-pied de la philosophie et de la poésie, qui sont des hymnes des commencements et des aubes.

Qu'on soit philosophe, scientifique ou artiste, la création est au-dessus de la volonté et de la connaissance ; l'artiste, qui le sent intuitivement, est toujours au-dessus des autres.

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu, car il est *le moi latent de l'infini patent* - Hugo. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft*. Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* - Berdiaev - *Творчество - это откровение “я” Богу и миру*. La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre*

*organe pour entendre une révélation - Heidegger - Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ.*

Les philosophes insensibles à la poésie (les légions de professeurs), ou les poètes impuissants en prose (comme Baudelaire, Rimbaud ou Mallarmé) font douter de l'universalité de leur don. Les poètes complets mettent de la poésie en tout, y compris dans la prose : Shakespeare, Goethe, Pouchkine, Lermontov, Hugo, Rilke, Valéry, Pasternak. La poésie comme genre ayant sombré, la poésie comme tonalité discursive ne peut plus se pratiquer qu'en philosophie.

Trois mondes : le silence du réel, le bruit du mental, la musique du poétique. Et la poésie est de la musique pure, ayant fait foin de la réalité ; et elle est le point de départ de la bonne philosophie, qui nous fait découvrir, que cette musique est l'écho le plus fidèle, quoique paradoxalement et étrange, de la perfection du monde réel, son point d'arrivée. La prose des choses, traduite en poésie des mots.

Il faut reconnaître que l'artiste est aussi pitoyable dans ses tentatives de définir ce qu'est l'art, que le logicien - ce qu'est l'idée. Les philosophes sont légèrement plus pénétrants, quoique dans une mauvaise direction ; ils croient que l'esthétique apporte à l'œuvre d'art autant de lumière, que la logique - à la pensée (Heidegger) ; ils s'imaginent que cet apport est décisif, tandis qu'il est moins que furtif.

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit

être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

La poésie fut à l'origine de tous les genres littéraires, puisque l'homme naît poète ; c'est la cité qui le rendit prosaïque. *Enfin un Philosophe, ne pouvant se plier aux règles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose* - Condillac. Il se détourna de ce qui reproduisait des rythmes - que ce soit le cœur ou la raison - pour se vouer à l'arythmie, à l'arithmétique, à l'algorithme. Et cette nouvelle espèce contribua pour l'extinction de l'originelle.

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

La poésie se déguste même sans philosophie, mais la philosophie sans poésie est une nourriture pour rats de bibliothèques. La poésie est un jeu d'alternance d'images et de sens, non susceptible d'être mis en doute, ce qui est le premier pas de la philosophie. Donc, celle-ci n'a rien à dicter à celle-là. La philosophie, dénuée de poésie, ne s'élèverait jamais au-dessus des statistiques.

La poésie est toute de relations imprévues, comme la philosophie est toute de choses impensées. *La poésie est la rencontre de deux mots, que personne n'aurait pu imaginer ensemble et qui forment ainsi une espèce de mystère* - Lorca - *La poesía es la unión de dos palabras que uno nunca supuso que pudieran juntarse, y que forman algo así*

*como un misterio.* Et c'est de leur rencontre, sans problèmes ni solutions, qu'il faut attendre les plus beaux mystères. Tu le disais si bien : *Toutes les choses ont leur mystère, et la poésie, c'est le mystère de toutes les choses* - *Todas las cosas tienen su misterio, y la poesía es el misterio que tienen todas las cosas.*

Une tentative de lecture de [Nietzsche](#) : la poésie peint le devenir fugitif, tandis que la philosophie scrute l'être immuable. Comment rapprocher ces deux mondes ? - en donnant au premier la stature du second et en munissant le second de l'intensité du premier. Rencontre entre la volonté d'artiste et la puissance de penseur, les deux mondes devenant le même : le devenir héberge le retour, l'être s'incarne dans l'éternité.

Chronologiquement, la poésie et la peinture furent les premiers arts en Occident ; et aujourd'hui, elles sont les premières à crever, et la musique, vraisemblablement, va les y rejoindre ; ce qui est dû à l'épuisement des arsenaux au même degré qu'à la décadence des goûts et à la raréfaction des talents. La littérature et la philosophie s'en tirent mieux, grâce au journalisme ignare et au pédantisme savant, qui agissent en leurs noms.

Pour exercer nos dons, la littérature dispose des mêmes deux volets que la philosophie : la consolation et le langage ; mais le discours philosophique s'adresse au soi inconnu, abstrait et inexistant, tandis que la fiction littéraire – au soi connu, charnel et obsédant. Le philosophe vise le frère, et l'écrivain s'occupe de lui-même, pour se sauver du néant, fini ou infini. Leurre de la réflexion, leurre de la

création. L'écrivain, avec sa plume fébrile, fait la même chose que cette paysanne de Tourgueniev, qui, le front contre le cercueil de son fils, avale goulûment sa soupe, puisqu'il y avait – du sel !

On lit leurs Traités, estampillés par la Logique et non visités par la poésie, et à la fin on apprend, que *Il n'est permis de philosopher que poétiquement* - [Wittgenstein](#) - *Philosophie dürfte man eigentlich nur dichten.*

L'art est le regard du beau sur ce que lui soufflent ses deux interlocuteurs, la vie et la philosophie, spécialistes du bon et du vrai. L'homme, acteur de la vie, est plutôt un saint, respectueux des dogmes ; l'homme, sujet de la philosophie, est plus près du satyre, osant les limites du mal et du mépris des vérités stagnantes. Le seul moyen de réconcilier l'ampleur du premier et la profondeur du second est de se dresser à une hauteur d'artiste.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

Les écrivains non-poètes s'adressent aux yeux et non pas à l'oreille, imposent une peinture et ne composent pas de musique.

Miraculeusement, toute musique réussie réveille en nous le philosophe. L'image picturale, l'icône, est adversaire de l'adage musical, le Verbe ; et son culte conduit au journalisme, au Hollywood, aux bandes dessinées.

La philosophie n'est que de l'art. En plus, - de l'art poétique, où seule compte la musique. Quand est-ce qu'on verra le premier philosophe titulaire paraphraser ce musicien : *Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique ?*

J'attends la même chose de l'art et de la philosophie : mystère et abstraction, rêve plutôt que réalité, fond numérique et forme poétique. Je vois que Th.Mann définit ainsi la musique : *La musique est miracle du nombre, l'art le plus éloigné de la réalité et en même temps le plus passionnel, abstrait et mystique - Die Musik ist Zahenzauber, die der Wirklichkeit fernste und zugleich passionierteste der Künste, abstrakt und mystisch* - donc, tout art, toute philosophie doivent se réduire à la musique.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de l'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme* - V.Rozanov - *Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе.*

Les philosophes-poètes savent munir le devenir de mélodies et l'être – de couleurs et de formes. Chez les prosateurs, l'être est grisâtre et le devenir – silencieux ou cacophonique.

L'attitude philosophique : reconnaître que la première fonction du langage est poétique et que la consolation humaine doit s'appuyer non pas sur les faits, mais sur les rêves – le poète, qui l'adopte, poétise sur le mode philosophique. Philosopher en métaphores conduit au même résultat.

La bonne hiérarchie d'artiste : le Beau de l'âme - au-delà du Bien, le Bien du cœur – au-dessus de la Vérité de l'esprit. L'artiste complète le philosophe : *La place du Bien, au-dessus de l'essence est l'enseignement définitif de la philosophie* - Levinas.

La rétine est là, avant que la première lumière ne pénètre notre œil ; le goût est là, avant que la première friandise n'effleure notre palais ; de même, la relation avec l'Autre est là, avant que la première fraternité ou la première animosité ne naissent ; l'intentionnalité est une fumisterie ; avant tout jugement, le juge est déjà en nous ; l'étant hérite tout de l'être, sauf les accidents. *Le visage a un sens, non pas par ses relations, mais à partir de lui-même* - Levinas.

Les chemins d'accès à l'objet sont très loin du réel, de l'être et même de la représentation ; ils sont un phénomène stylistique, mettant à l'épreuve nos goûts et nos interprètes mentaux, ils reflètent le regard du sujet. Dire que *l'accès à l'objet fait partie de l'être de l'objet*

(Levinas), c'est reconnaître la misère de la vision phénoménologique du langage, vision ignorant le regard.

La première source de l'ennui, dans la littérature et la philosophie, ce sont la banalité du style et la vulgarité du langage ; la seconde – les tristes litanies sur le savoir et la vérité. L'écrivain, et donc le philosophe, doit être poète et chanter l'extase des beautés nées ou des consolations naissantes, ou, à défaut, - *la vérité des passions et la vraisemblance des sentiments* - Pouchkine - *истину сmpacmeū и правдоподобие чувствований*.

L'esprit d'espèce, esprit prosaïque, scrute l'Être philosophique, l'âme de genre, âme poétique, cerne le Devenir poétique. Né de *l'appel du devenir, le poème s'élève de son puits de boue et d'étoiles* - [R.Char.](#)

Tout art est dans la musique – verbale, picturale, sonore, philosophique. L'artiste, en nous, c'est notre âme, mais sa musique, son fond, doit être portée par la forme – les mots, les idées, les images – la tâche de notre esprit. L'esprit s'entend bien avec l'âme, mais reste désarmé face au cœur insondable, d'où l'impératif d'artiste – mettre le Beau au-delà du Bien.

L'un des buts de l'écriture est d'occulter le comparatif et rester en compagnie du seul superlatif. En exclure tes contemporains est une prévention pédagogique à recommander. *Soli Deo auribus* – aurait pu être ma devise (plagiée de Bach : *Soli Deo gloria*). Quand ton seul auditeur, interlocuteur muet, est un absolu inexistant, appelé Dieu, tu

deviens bon Narcisse : *L'âme de philosophe contemple sa propre contemplation* - **Dante** - *L'anima filosofante contempla il suo contemplare medesimo.*

Il y a des arts du continu – la peinture, la musique, l'architecture, et les arts du discontinu – la poésie, la philosophie. Les tentatives de rendre discontinues la peinture (abstraite) ou la musique (atonale) ou rendre continue la philosophie (systémique) sont des incongruités, des profanations ou des balourdises.

Le Public d'un artiste : dans l'Antiquité – les poètes et les philosophes ; à la Renaissance ou à l'époque classique – les connaisseurs ou la Cour ; aux temps modernes – la gazette et le réseau social. De plus en plus vulgaire, de plus en plus grégaire.

Dans l'art (musical, philosophique, poétique), il y a trois sortes d'intuition, qui peuvent réveiller un génie imprévisible, – l'inconsciente, la profonde, la hautaine. La première famille – Bach, Mozart, **Tchékhov** ; la deuxième – **Kant, Rilke, Valéry** ; la troisième – Byron, **Hölderlin, Nietzsche**. L'homme, c'est-à-dire le maître, n'y est presque pour rien ; c'est une étincelle divine qui illumine leurs œuvres. La conscience, la profondeur, la hauteur, sans intuition, n'aboutissent à la beauté que grâce à la sobre maîtrise de l'homme, avec un talent purement humain et qui ne serait qu'un instrument auxiliaire.

Comme la vraie philosophie, l'art devrait être soit une caresse, apportant une consolation à nos rêves vulnérables, soit une mise en

musique de la vie au moyen d'un langage poétique. *L'art n'est pas une puissance, mais une consolation* - Th.Mann - *Die Kunst ist keine Macht, sie ist nur ein Trost.*

La littérature et la philosophie ont les mêmes exigences de forme – la virtuosité langagière – et de contenu – la consolation dans l'affaissement de nos rêves. Leur contraire, la science, codifie le langage et, dans la plupart des cas, elle est sans conscience morale.

L.de Vinci : *La Pittura è una Poesia muta e la Poesia une Pittura cieca*  
- *La Peinture est une Poésie muette et la Poésie une Peinture aveugle.*  
*L'art est musique et regard, et non pas mutisme ou cécité. Si la poésie est une peinture qui parle, la peinture est une poésie muette* - Cicéron - *Si poema loquens pictura est, pictura tacitum poema debet esse.* La poésie, c'est la peinture qui, en se détachant du bruit d'atelier et du silence de musée, se mettrait à parler en musique (*la poésie est comme la peinture* - Horace - *ut pictura poesis*). Et quand elle est complétée par une philosophie, la hauteur de sa musique s'anime de l'intensité du regard.

F.Schlegel : *Wo die Philosophie aufhört, muß die Poesie anfangen.*  
*Poesie ohne Philosophie wird oberflächlich, Philosophie ohne Poesie wird barbarisch* - *Là où s'arrête la philosophie, doit commencer la poésie.* La poésie sans la philosophie est vouée à la platitude, la philosophie sans poésie - à la barbarie. Toute vraie philosophie a pour commencement et fin - la poésie, c'est à dire l'extraction de musique de toute clamour de la vie. L'une se sert davantage des instruments à vent, et l'autre leur préfère les cordes. La poésie est haute ou elle n'est

pas ; la philosophie, qui ne cherche que la profondeur, se retrouve dans la platitude.

Baudelaire : *Toute littérature, qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie, est une littérature homicide et suicide.* Les demi-frères s'entendent rarement (l'esprit volage fréquente la nécessité, la raison ou l'illusion - où commence la bâtarde ?). La science fait découvrir la beauté de tout ce qui conduit à l'homme ; la philosophie illumine la beauté de l'homme seul ; la littérature en sacre l'exil (ce siècle d'ennui ne s'intéresse qu'aux abortons : sciences, philosophie ou littérature - sociales !?). Le contraire du suicide en littérature s'appelle réification.

**Valéry** : *Beauté est négation.* Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (**Kant**) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

**Heidegger** : *Zeigt sich ein Pfad, der in ein Zusammengehören des Dichtens und des Denkens führt ? - Où es-tu, chemin de la rencontre du poème et du théorème ?* Ensemble, on ne peut que les lire. Une fois clivés, le poème se danse en pointillés d'images ; le théorème se

condense en un point d'ancrage. Ton poème hors chorales vaut mieux que les théorèmes de morale ([Spinoza](#) et [Hobbes](#)).

L'enthousiasme béat rend la philosophie - boiteuse et la poésie - entraînante ; la pitié confuse produit un effet inverse : *Le remords tarit la parole poétique* - Jankelevitch - et consolide le discours philosophique.

Toute science a un versant artistique ; mais là où une question n'admet plus qu'une seule réponse, l'art est impossible. Comme, d'ailleurs, la philosophie : *Philosophie, somme de tous les sujets, sur lesquels il est possible de différer d'opinions* - [Valéry](#).

Les badauds pensent que les philosophes *expliquent le monde*, en apportant de la *clarté*. Or, l'explication du monde est la prérogative des scientifiques, la clarté définitive et figée étant affaire des imbéciles. Il se trouve que les philosophes ne sont ni les uns ni les autres. Les philosophes devraient ne s'occuper que de nos soupirs ou de nos métaphores.

Je ne connais pas un seul philosophe, dont le calibre gagnerait quoi que ce soit à s'appuyer sur un *système*. Le poids intégral d'une vraie sagesse réside exclusivement dans ses métaphores. *Le trésor tout entier du savoir et du bonheur humains n'est fait que d'images* - J.G.Hamann - *In Bildern besteht der ganze Schatz menschlicher Erkenntnis und Glückseligkeit.*

Dans l'art, l'essentiel, pour tout créateur, est que son soi connu souffre et que son soi inconnu, tout en inspirant le premier, est dépourvu de langages (de mots, d'idées, d'images) que ce premier doit inventer. Ce tableau résume le contenu d'une vraie philosophie, qui devrait réveiller les consolations du premier et deviner les langages du second. Cette philosophie ne serait ni ce qu'on *dissimule* de son soi connu ([Nietzsche](#)) ni ce qu'on ignore de son soi inconnu (B.Russell).

Le mouton réduit la vie à la consommation de solutions, le robot - à la résolution de problèmes, le philosophe - à la formulation de problèmes, le poète, blasé de solutions et brisé par des problèmes, - au retour grisé vers des mystères.

Tous les hommes disposent de mêmes moyens d'accès à ces deux facettes de la réalité - l'âme silencieuse et le bruit du monde ; seuls les poètes et les philosophes savent en extraire la musique : dans les premiers, c'est l'âme qui se met à chanter ; les seconds transforment le bruit sensible en musique intelligible ; mais les meilleurs des philosophes finissent par reconnaître, que dans l'âme poétique se retrouve toute la réalité ; *l'âme qui se met à parler* devient leur définition commune.

La philosophie est la seule branche de la poésie qui soit utile ; dès qu'on commence à s'interroger sur l'utilité de la poésie, on devient prosateur ou ... philosophe. La poésie brillait surtout aux époques, où son inutilité indiscutable fut flagrante. L'utilité de la philosophie est double : nous consoler, hypocritement, ou dessiner, habilement, des

frontières entre la réalité, la représentation et le langage. La poésie, elle, nous désespère ou se noie dans le pur langage.

Les premiers soucis d'un homme évolué furent autrefois : une planche de salut (la philosophie) et une bouteille de détresse (la poésie). Mais depuis que l'esquif social devint insubmersible, le dernier homme ne s'intéresse qu'aux tarifs et au confort des cabines-cellules. L'auto-pilote éteignit l'étoile. La chaudière rendit caduc le souffle.

Tous les emplois sont soumis, aujourd'hui, aux tests de l'intelligence. Je tremble pour l'art, qui s'adjugeait le privilège de défier les syllogismes. Les poètes, musiciens et peintres, ayant perdu la foi en verbe, ton et note, se faufilent dans des miasmes métaphysiques, où tous les premiers rôles sont déjà accaparés par des scolâtres de l'ennui professoral.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique ([Spinoza](#) et sa *mathématique*), ni dialectique ([Hegel](#) et sa *synthèse*), ni métrique ([Nietzsche](#) et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement

métaphorique (Derrida voit en philosophie : *une théorie de la métaphore*!). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* – O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

Les questions philosophiques sont des pierres précieuses brutes ; les philosophes académiques rôdent autour, en se demandant ce qu'est leur non-être, quel est le degré de leur contingence, comment leur perception par le sujet affecte l'inter-subjectivité etc. - il en fait un misérable concept sans éclat ; un poète les taille par son style, les sertit dans un écrin d'intelligence, les fait briller dans une lumière verbale – il en fait un bijou.

Tout fond logique peut se réduire à une forme métaphorique. Mieux, toute belle métaphore aboutit, mystérieusement, à un fond sérieux et inespéré. Les Muses seraient-elles les meilleurs experts en physique et métaphysique ? Le sens du beau fut-il donné pour atteindre au sens du vrai ? Le sens naît de la mélodie et non l'inverse : *Le son devrait sembler écho du sens* - A.Pope - *The sound must seem an echo to the sense*.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des

enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - [F.Schlegel](#) - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente.*

Les philosophes reproduisent très précisément les écoles picturales - du réalisme socialiste à l'abstraction holiste, de la nature-morte à l'hagiographie, des scènes de batailles à la dissection de cadavres. Toute élocution se réduit à la musique et à la peinture, même si l'on y perçoit plutôt du bruit et du gribouillage. Pour exclure le peindre du parler, il faut être dogmatique et tête comme [Wittgenstein](#) ou [Heidegger](#), et supposer qu'il puisse y avoir des idées sans métaphores.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Après la lecture des philosophes, prônant et exhibant des pensées, vérités, savoirs, un irrépressible ennui m'écrase ; je demande de l'air, c'est à dire de la musique : *Inutile que la musique fasse penser* - Debussy.

La philosophie est un art de transformation en arbre vivant de tout ce qui, sans elle, serait voué à servir de matériaux de construction, de

clôtures, de nourritures terrestres, de papier à écrire ; elle est le jardinier, responsable non pas de la rhapsodie des fondements, des saisons ou des tentations, mais de la symphonie de la vie. Les ombres et les fleurs sont des caresses de l'arbre, que dispense la poésie. Et il ne faut en exagérer ni la profondeur ni les calories, en voyant dans la vie *un arbre dont les racines, c'est la philosophie, et dont le plus beau fruit est la poésie* - [F.Schlegel](#) - *einen Baum, dessen Wurzel die Philosophie, dessen schönste Frucht die Poesie ist.*

Le poète produit des métaphores en tant que graines, pousses, bourgeons, boutons ou pétales, dont le philosophe arrange un arbre complet. La philosophie ne serait qu'un *essai d'unification des métaphores* - [Valéry](#).

En philosophie, là où l'on n'entend pas de musique (le marteau auriculaire de [Nietzsche](#)), il n'y a rien à chercher ; l'âme est l'esprit sachant réduire à l'ouïe tous nos sens, et la philosophie est exactement la fonction, qui réalise cette transformation. Le cœur réduit le même esprit au toucher, à la caresse. La musique, le regard, la caresse semblent être des synonymes, ou des traductions d'un même mot dans des langages divins différents.

Toute philosophie convaincante ou séduisante le doit à *9/10* à la poésie et à *1/10* à l'intelligence.

Les ambitions intenables, qui expliquent l'éclipse prochaine programmée de la philosophie académique : être une science, explorer la vérité, élaborer les concepts fondamentaux de la vie,

développer les pensées fondatrices en vastes systèmes cohérents. Le scientifique en rira, et le poète n'en gardera que les noms d'[Héraclite](#) et de [Nietzsche](#). Toute philosophie, sortant du cadre poétique, est nulle.

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominent : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique* - [F.Schlegel](#) - *Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht*. Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au milieu des choses je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

Une bonne philosophie devrait mettre en relief l'essentiel d'une vie d'homme et s'articuler autour de l'axe réalité – rêve. Ne pas s'attarder sur l'aspect socialo-économique de la réalité ou futuro- idéologique du rêve. Donc, non au vitalisme de fond et au verbalisme de forme. Le réel prenant une coloration tragique, le premier souci de la philosophie devrait être d'y apporter de la consolation. Le rêve, englobant les extases et les connaissances, se matérialise dans des langages, offrant une hauteur d'expression ou une profondeur de compréhension, - l'art ou la science. La place du langage est le thème le plus occulte dans la philosophie académique aussi bien qu'en linguistique.

Tout homme intéressant est une union d'un sophiste, pour exercer son intelligence, et d'un dogmatique, pour affirmer son goût. Le médiocre est toujours sophiste ou toujours dogmatique.

Tous les bons philosophes rêvent d'être écrivains ; tous les mauvais écrivains s'imaginent philosophes.

La philosophie est de la poésie renversée : transformer les commencements poétiques en fins philosophiques ; on peut les confondre : *La philosophie est une science des origines voulues* - G.Bachelard – ce que le poète peut le philosophe le veut.

Quand tu ne t'occupes que de l'esprit (la représentation calculante) et des muscles (la volonté agissante), tu peux clamer, objectivement et bêtement, que ta philosophie se passe de consolations ([Schopenhauer](#) - *meine Philosophie ist trostlos*). Heureusement, il existent aussi une représentation palpitante et une volonté désirante, qui n'ont qu'une seule protectrice – la consolation.

J'ignore ce que pourrait être une pensée ou, encore moins, une vie philosophique. La pensée fuit le verbiage, et la pratique trahit le songe ; seul la poésie du rêve peut être philosophique.

Le mot devient littéraire, lorsqu'il ne s'identifie plus ni avec la chose ni avec le concept. Ce troisième univers, ce refuge des mots exilés, la Métaphorie Intérieure, a ses propres horizons et ses propres raisons. Le concept serait une métaphore fixe (*usuelle Metapher* de [Nietzsche](#)). *Tous les termes philosophiques sont des métaphores, des*

*analogies figées* - H.Arendt - *Alle philosophischen Termini sind Metaphern, erstarrte Analogien* - la philosophie ne peut donc être que poétique. Et que des prosateurs invétérés continuent leurs misérables mises en garde : *Que le philosophe se méfie de métaphores* - Berkeley - *A metaphoris autem abstinendus philosophus*.

Le langage métaphorique s'oppose à ce qui est sans saveur, que ce soit en mots ou en idées. Tout bon langage conceptuel est métaphorique, qu'il s'agisse de mathématique ou de philosophie. Mais seule la poésie pure peut se permettre le luxe des métaphores refusant toute mutation en concepts.

Toute production intellectuelle, qu'il s'agisse de poésie ou de philosophie, s'appuie sur deux types de ressources - le verbal et le mental ; la poésie la moins envoûtante se réduit au pur mental, comme la philosophie la plus plate - au pur verbal ; mais une bonne poésie est pensable dans le pur verbal, comme une bonne philosophie - dans le pur mental.

Le mot poétique se détache des choses et tend à devenir pure relation (non pas une couleur, mais une *transition d'une gamme* - Mallarmé) ; la poésie est algèbre des frissons, dont la philosophie est analyse.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie

indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique ([Pascal](#) ou [Valéry](#)) et la meilleure poésie allemande est philosophique ([Hölderlin](#) ou [Rilke](#)).

On pense, d'abord, que le bavardage philosophesque autour du *néant* est insurpassable en niaiserie ; ensuite, on constate que la *totalité* est son sérieux rival, avec un creux encore plus béant, plus désincarné, plus stérile.

Au centre des soucis du poète et du philosophe se trouve la métaphore, mais à leurs frontières, ils se divergent. Le poète y est attiré par le noble et le philosophe - par le sacré. Le second doit donc être un prêtre et le premier - un prince. Appeler *prince des philosophes* [Spinoza](#) ([Deleuze](#)), le moins poétique de tous les philosophes, est une aberration.

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes. Les vraies *Regulae philosophandi* devraient se réduire à l'*Ars somniandi*.

Une fois dans leur vrai métier, le philosophe ou le poète, nous arrachent du réel ou de ses copies, pour nous charmer ou émouvoir par un chant utopique, idéal ou prophétique. Ils culminent en s'échangeant leurs fonds et formes respectifs : *Le philosophe poétisant, le poète philosophant sont des prophètes* - [F.Schlegel](#) - *Der dichtende Philosoph, der philosophierende Dichter ist ein Prophet*. Et puisque la forme, chez un bon penseur, précède le fond, [Heidegger](#) a raison : *Avant que la chose soit conceptualisée, elle doit toujours être d'abord poétisée* - *Bevor gedacht wird, muß immer zuerst gedichtet werden*.

En philosophie, on vise le pathos et la pureté de la pensée, en témoignage d'un esprit ardent. On remplace pensée par *sentiment*, *esprit* par *âme*, et l'on pourra mettre *poésie* à la place de *philosophie*. Mais si l'on élimine *pathos*, *pureté* et *ardeur*, en restant en la seule compagnie de *pensée*, on est sûr de déboucher sur une platitude ou sur un ennui.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballlement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est-à-dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* - Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it.*

La raison est équitablement répartie entre nous ; c'est la qualité de nos rêves qui nous distingue ; donc, pour commencer, il faut savoir

trouver un bon moment, fermer les yeux, allumer le feu et la lumière de l'âme, projeter ses ombres sur un ciel d'azur. C'est ainsi que commence une philosophie de la vraie vie, celle de nos rêves. Les journaliers de la raison, éclopés de l'âme, proclament, doctes : *C'est avoir les yeux fermés que de vivre sans philosopher* - **Descartes** – une claire et distinque bêtise.

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation **aristotélicienne** entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère - la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

Ni la consolation tragique, ni le verbe poétique n'ont de place dans la vie réelle ; ils ne peuvent s'incarner que dans un rêve immatériel. La philosophie et la vie sont incompatibles.

La réalité s'offre à la philosophie de la nature en tant que référence, et même révérence, et même cadre à mes rêves, mais non en tant que leur juge. Je peux envisager sereinement une *philosophie que tout dément dans la pratique de la vie* (Aragon), puisqu'une telle philosophie pourrait être une *théorie du rêve*.

La sobriété – presque tout (le savoir) pour le scientifique, une moitié (le pouvoir) pour le penseur, presque rien (l'intelligence) pour le poète. L'ivresse - presque tout (le vouloir) pour le poète, une moitié

(la noblesse) pour le penseur, presque rien (le devoir) pour le scientifique.

L'ivresse comme départ d'une écriture et arrivée d'une lecture, maîtrise concentrée et consolation dissipante, - ce moyen poétique, pour atteindre un but philosophique. *Il n'y a de vraie jouissance que là où il faut commencer par avoir le vertige* - Goethe - *Es ist ja überhaupt kein echter Genuß als da, wo man erst schwindeln muß.*

Dans un langage, purgé de réalité et imbibé de rêves, apporter de la consolation à nos élans déclinants, - ce qui réussit cette gageure peut être appelé philosophique. Vue sous cet angle, la philosophie courante n'est nullement philosophique. *Toute philosophie vraiment philosophique est d'une hauteur infinie* - [F.Schlegel](#) - *Alle Philosophie die philosophisch ist, ist unendlich hoch.* Ce qui dépasse le réel est infini ; ce qui accueille l'idéal s'appelle hauteur.

La poésie est la porte d'entrée d'une haute philosophie et le point final d'une profonde mathématique.

Kafka : *An das Unzerstörbare in sich glauben und nicht zu ihm streben* - *Croire dans l'indestructible en nous, sans chercher à l'atteindre.* Le chercher, sans l'espoir de l'atteindre, serait pourtant une bonne preuve d'être un Ouvert ! Mais se séparer, stoïque ou cynique, d'avec le destructible, car *s'il y a de l'indestructible, toute destruction peut être une purification* - [E.Jünger](#) - *Wenn es etwas Unzerstörbares gibt, kann jede Zerstörung eine Reinigung sein.*

Le sacré rôde autour de notre âme, la soulève en hauteur et la fait chuter en la chargeant de noms et de dates. Pourtant, *le penseur dit l'être ; le poète nomme le sacré* - Heidegger - *der Denker sagt das Sein ; der Dichter nennt das Heilige* - puisque le nommage poétique passe par la métaphore et non pas par le nom. La poésie (re)nomme, la philosophie (dé)sacralise n'importe quel nom. La poésie (re)nomme, la philosophie (dé)sacralise n'importe quel nom. La philosophie éloigne le proche, pour en avoir une vue plus sobre ; la poésie rapproche le lointain, pour mieux s'en enivrer. La philosophie s'occupe de l'intensité de l'être ; la poésie cherche à en munir son devenir : *Le spectre de l'être s'entoure d'un azur au-delà de la page* - Nabokov - *Продлённый призрак бытия синеет за чертой страницы*.

Un mystique prend les Écritures comme un vocabulaire, rien de plus. Un Maître Eckhart, aujourd'hui, exaucerait sa verve même en épiloguant sur le mode d'emploi d'une imprimante laser. Seuls nos philosophes modernes fouillent leurs propres déjections argotiques comme explication unique du monde. L'unité originelle du monde inspira tant de voix originales ; aujourd'hui, où toutes les nuances du passé sont accessibles, la monotonie des voix consensuelles et reproductibles est effrayante, elle dévore du différent, pour nous inonder du même.

C'est par le chemin de l'immanence que l'Asiatique approche de Dieu, tandis que l'Européen l'attend sur les sentiers de la transcendance. La lumière versée vers l'intérieur, l'immobilité, l'exercice du regard ; ou vers l'extérieur, la création, l'exercice de l'esprit. De leur rencontre fortuite, hors des méridiens, naît l'ego

poétique ou phénoménologique (l'immanence de la transcendance des Chinois ou *la transcendance* - caractère d'être *immanent*, qui se constitue à *l'intérieur de l'ego* - **Husserl** - *Transzendenz ist ein immanenter, innerhalb des ego sich konstituierender Seinscharakter*).

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (Cocteau).

Certes, Dieu jette plus d'ombres dans la nature qu'il n'en projette de lumière. Mais la philosophie a aussi peu de chances de l'en chasser - ou de le tuer ! - que la géométrie - d'éliminer la beauté de la peinture, l'acoustique - de la musique, la grammaire - de la poésie. La raison, sans l'étonnement primordial, n'est plus de la raison, ou bien de la raison basse, tandis que *la plus grande hauteur accessible à l'homme, est l'étonnement* - Goethe - *Das Höchste, wozu der Mensch gelangen kann, ist das Erstaunen*.

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - **F.Schlegel** - *Versuchet ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion.*

Comment on vide mal le ciel : le matérialiste, qui y loge le hasard ; le prêtre, qui y met un barbu, un illuminé ou un vagabond ; un

philosophe, qui en expulse les fantômes, pour y laisser des syllogismes. Le bon vide est celui où résonne la musique harmonieuse et divine de l'inexistant.

La philosophie s'intéresse à ce qui, tout en étant vrai, n'admet pas de règle, c'est à dire au religieux ou au poétique ; c'est pourquoi la religion est une poésie de la philosophie.

L'accessible et le faisable devraient être exclus de nos prières et de nos rêves. Demander trop, telle doit être notre attitude face à la religion et à la philosophie. L'une des attentes d'un homme de foi ou d'esprit est, par exemple, la chaleur au cœur, et lorsqu'il ne reçoit, à sa place, que de ternes prétentions à la lumière (du salut ou de la vérité), il est si frustré qu'il devient facilement misologue ou misanthrope. *Une misologie apparaît, quand on trouve la philosophie ingrate, puisqu'on lui avait trop demandé* - Kant - *Eine Misologie entspringt daraus, daß man die Philosophie undankbar findet, weil man ihr zu viel zugemutet hat.*

Ils font grand cas du mode d'apparition des choses matérielles ; mais que celles-ci se donnent ou se montrent, se dévoilent ou se révèlent, elles restent au centre des pédants-statisticiens, au lieu de rester à la périphérie de nos regards, orientés, par des contraintes, - vers des songes. Ah que le surgissement des choses inexistantes, ou n'existant qu'en rêve, est plus passionnant ! Le meilleur exemple de la libération du poids des choses – la musique impondérable.

Tout philosophe doit trancher : l'homme est une nullité ou une divinité, une machine ou un ange. Aujourd'hui, la première réponse

domine outrageusement, surtout depuis que Dieu est proclamé mort. Plus Dieu est moqué, abandonné, solitaire, agonisant, plus ardemment je cherche Sa compagnie, hors réalité – dans le rêve.

Celui qui sent le mieux, que la patrie est ce qu'il y a de plus proche, est celui, dont la patrie s'appelle exil, ce lieu qu'il habite. Toute bonne philosophie devrait avoir soit l'exil - pour le fond, soit la poésie - pour la forme.

Voir des miracles jusque dans la matière inerte, sans parler du plus mystérieux des miracles, la vie, – tel est le regard du poète sur le monde, il en est, intuitivement, amoureux, excité. Le philosophe, qui, devant le monde, doit être poète, est mû par la vénération, par la foi, par l'étonnement. Quant au Créateur, le poète prie, en mélodies verbales ou spirituelles, devant Ses créatures ; le philosophe hisse Sa création dans les hautes sphères de la pensée. Ils sont religieux tous les deux, mais loin de tout temple, érigé par des hommes.

F.Bacon : *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion - Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion.* La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

**Heidegger** : *Das 'Ich' : das nächste, vordergründliche und scheinbare Selbst* - *Le soi connu : le soi le plus proche, le plus visible et apparent*. Le soi lointain, prégnant et intouchable, sans forme ni contours ni productions, le seul soi méritant notre autolâtrie, c'est le soi inconnu. C'est la capacité de former un axe continu entre ces deux soi qui distingue le philosophe.

Aux yeux des Russes, la philosophie tranquille, si prônée par les Européens, est la même aberration que la comptabilité palpitante. Aucun Russe ne brilla dans ce métier ingrat ; les meilleures têtes russes s'adonnent au lyrisme balbutiant des extatiques (Jankelevitch).

Avant de nous inspirer l'enthousiasme ou l'espérance, une philosophie honnête devrait mettre en avant l'éénigme ou la fragilité de nos liens avec l'essentiel et faire de l'éphémère une raison d'admirer ou d'aimer l'immuable. Des philosophes d'origine juive, en Autriche, en Russie, en Allemagne, en France, portant, au fond d'eux-même, de multiples nostalgies : d'histoire, de langue, de géographie, de culture - contribuèrent formidablement à cette noblesse philosophique.

Les **Platon**, **Descartes**, **Hegel** ont tant d'imitateurs, d'acolytes, de plagiaires, reproduisant le même contenu, les mêmes schémas, le même ton. Autour d'**Héraclite**, **St-Augustin**, **Nietzsche** – un vide ; aucune voix comparable, faussement solidaire, ne brouille le contact direct, sans intermédiaires, avec leur poésie, leurs passions, leur langue. La stature d'un grand se devine d'après la virginité d'accès à

leur musique ; le *brouhaha des minables* (*lärmendes Gezwirge* – [Nietzsche](#)) se filtre et se réduit si facilement au silence.

Pour prier, s'oublier, se calmer, on a besoin d'idoles ; même en solitude se projettent *idola specus*, des idoles de la Caverne (F.Bacon), qui, chez les philosophes, deviennent *idola theatri*, des idoles du théâtre. Les autres se contentent d'*idola tribus*, idoles du troupeau, ou d'*idola fori*, idoles du forum.

[Aristote](#) : *Le solitaire est dieu ou démon*. Son inspiration, comme son acte, peuvent être ou divins ou diaboliques. *Celui qui est ravi d'être seul est une bête sauvage ou un dieu* - F.Bacon - *Whosoever is delighted in solitude is either a wild beast, or a god*. C'est le seul à imaginer sa tanière sur Olympe. Quand on est les deux, à la fois, on est philosophe ([Nietzsche](#)). *Celui qui sait vivre seul ne ressemble en rien à une bête sauvage, en beaucoup - au sage et en tout - à Dieu* - Gracián - *Aquel que puede vivir solo, no se parece en nada a la bestia bruta, se parece mucho al sabio y se parece en todo a un dios*.

La science s'occupe de ce qui admet des solutions ; c'est autour de la langue et de la souffrance que se concentrent des problèmes, où toute solution reste illusoire et provisoire ; et ce sont ces deux domaines qui se livrent à la bonne philosophie, délivrant des métaphores et des consolations. Ce n'est pas le vrai que la philosophie y trouve, mais le bon et le beau. Ceux qui ne le comprennent pas diront avec Galilée : *Je préfère trouver le vrai d'une petite chose, plutôt que dissenter des grands systèmes sans fondement* - *Preferisco trovare il vero di una cosa minima che dissentare dei massimi sistemi senza*

*fondamenti* - les grandes choses valent par leurs cimes, les petites se contentent des racines.

Tant de litanies et de lamentations des philosophes sur le désespoir, cet état naturel, évident, commun à tous, tandis que l'espérance et le rêve sont des états artificiels, inventés, rares et intenables, ce qui aurait dû leur attirer l'intérêt des plumes authentiquement philosophiques, dédiées à la consolation et non pas à la désolation.

Tout bon discours philosophique s'écrit dans la nuit troublante et prend, subrepticement, la forme de caresse. Plus l'espérance est extatique, plus douce et furtive doit être la caresse ; c'est ainsi que l'excitation et la béatitude montent, lorsque je descends, sagement, sur cette échelle des promesses : salut, pardon, consolation. De sotériologue et pédagogue devenir paraclète – consoleur. La consolation est la caresse des nobles. Et la bonne philosophie est souveraine consolatrice des âmes découragées - Boèce - *summum lassorum solamen animorum*.

Trois lectures du monde : symptomatique (la philosophie du *bas* soupçon), remédiaire (l'idéologie de la *profonde* transformation), ironique (la résignation à une *haute* maladie).

Quelle consolation j'attends d'un discours philosophique ? Celle de vérités et de certitudes, qui m'enracineraient davantage dans la profondeur de la vie ? Ou celle d'images et de rêves, qui m'arracheraient de la terre et me laisseraient en vue du haut ciel ? En

réponse à [Wittgenstein](#), qui ne trouve pas beaucoup de consolation chez [Nietzsche](#).

La réalité est le domaine de référence de toute philosophie, sans que celle-ci s'y plonge ou y soit compétente. Toute philosophie *du réel*, et en particulier de l'être, est vouée à l'ennui, si elle ne se réduit pas à la poésie. La bonne philosophie doit s'occuper de nos maux et de nos mots, inspirés et vécus par et dans l'imagination.

L'âme n'étant que l'esprit tourné vers l'infini, la consolation philosophique consiste à détourner l'esprit du fini, où tout est tragique et inconsolable, et à chercher à le transformer en âme, résignée à vénérer le Bien intraduisible et résolue à traduire le Beau insensé, ces seuls infinis indéniables.

Les soucis sentimentaux, médicaux, vitaux accablent avec la même acuité, qu'on soit un plouc ou un sage ; les incantations stoïciennes n'offrent aucune défense contre cette fatalité, puisque la vie, son support, nous dote de mêmes organes bien fragiles. Heureusement, notre existence a une seconde facette, cette fois d'origine divine, - le rêve ; ici, tout est personnel, tout est dans les commencements créateurs, tout est défi à la souffrance et, plus généralement, à la tragédie.

Les objets de tes désirs sont immatériels et n'offrent à ta sensibilité qu'une enveloppe, une espèce de peau qui ne demande que d'être caressée par tes rêves. Le drame survient lorsque cette peau y devient moins sensible à cause soit de la pesanteur terrestre,

qui t'abaisse, soit de la grâce céleste, qui te quitte. C'est ici qu'apparaît le besoin d'une consolation philosophique qui, contrairement à toutes les autres se tourne non pas vers l'avenir mais vers le passé.

Soit on réduit la philosophie à la logique en en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

Leurs véridiques robots doivent nous détourner de nos sirènes imaginaires. *Que le philosophe soit attaché non pas au style, qui vient du charmant bosquet des Muses, mais à celui de l'antre terrifiant, où la vérité se cache* - Pic de la Mirandole - *Quae philosopho fidem conciliabunt : si in genus dicendi appetens, quod non ex amoenis musarum silvis, sed ex horrendo fluxerit antro, in quo latitare veritatem.* En pratique, cet antre n'est pas plus terrifiant qu'une bibliothèque ou une caserne. En revanche, le style architectural préféré des Muses, et qu'orne bien leur bosquet, ce sont les ruines aux flambeaux, où l'on séduit avant qu'on ne déduise.

Apollon et Jésus, s'identifiant avec la vérité, préfèrent l'obliquité de son approche, la parabole ou la métaphore. Leur philosophie est dans la poésie : *Le dieu manifeste la vérité, en la mettant sous forme poétique* - Plutarque.

Le poète et le philosophe ont sous les yeux, à peu près, les mêmes buts, c'est à dire des horizons et/ou des firmaments. Le poète est porté immédiatement à ces limites, sur les ailes des sons, des rythmes, des métaphores, et le philosophe, surtout le prosaïque, tente de construire, péniblement, un enchaînement de pas, menant vers ce but. Le premier dépose au pied de la cible - la félicité de ses *trouvailles* verbales, et le philosophe - l'ennui de la marche et l'incapacité à la danse, qu'il appellera *recherche de la vérité*.

Opposer vérité à erreur - métier des sots ; vérité à vérité - métier des sages ; beauté à vérité - métier du poète.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

La vérité et la liberté sont deux sujets privilégiés des professeurs de philosophie, avec une stérilité totale ; un scientifique se moque des

vérités philosophiques, et un anachorète, un kamikaze, un Werther sont beaucoup plus compétents dans le domaine de la liberté.

Toutes les vérités ont de la pesanteur et très peu – de la grâce. L'homme d'action et le philosophe académique ne s'intéressent qu'aux premières ; les secondes font le bonheur des vrais philosophes, c'est-à-dire des poètes et des amoureux.

La modestie et l'intelligence accompagnent, main dans la main, cette bénéfique évolution : prouver le vrai, narrer le réel, chanter le rêve. Mais il faut porter en soi un savant, un philosophe ou un poète, pour réussir ce parcours, avec un nombre décroissant de compagnons ou d'entendeurs.

La rigueur formelle apporte moins à la qualité des vérités philosophiques (en acceptant, un instant, l'hypothèse de cet oxymore) que l'étonnement ou l'émotion. Notre machine intérieure est capable de rigueur ; notre âme, seule, porte des frissons. La machine est inutile en philosophie ; et sans frisson, la philosophie est nulle.



## Vivre et la Sagesse

Contrairement aux mots *vérité* ou *liberté*, où le vague règne, le mot *vie*, a des antonymes assez nets, pour ne pas se tromper d'acception. Trois d'entre eux, les plus pertinents, correspondraient aux trois angles de vue, pratiqués, respectivement, par un biologiste, un cogniticien, un poète – *matière inerte*, *raison*, *rêve*. Face à *matière inerte*, la vie est un miracle de la Création. Opposée à *raison*, la vie exhibe des émotions, des états d'âme, des intuitions, des instincts. Avec *rêve*, la vie complète la double sphère de notre existence et se réduit aux actions.

La seule chose qu'on attend aujourd'hui de l'intelligence, c'est qu'elle permette d'améliorer le pouvoir d'achat : *Marche avec des sandales jusqu'à ce que la sagesse te procure des souliers* - Avicenne - voilà encore une invitation à accéder à la propriété, c'est à dire à devenir voleur comme tout le monde, et qu'il s'agisse de souliers, de bottes ou de pantoufles, - qu'à cela ne tienne ! *Il vaut mieux marcher pieds nus que voler des pantoufles* - Che Guevara - *Es mejor caminar descalzo, que robando zapatillas* - plutôt - danse pieds nus, jusqu'à ce que, sur une voie aérienne, des ailes procurent à ton regard la sensation de sagesse.

L'expérience du goujat augmente ses déceptions a posteriori ; les déceptions a priori du sage finissent par le désintéresser de toute

expérience. Entre empirie et empyrées, il n'y pas de frontière commune.

On peut toujours s'approfondir, s'outrepasser, s'étendre ; mais la hauteur, elle, c'est une impossibilité de progrès et une chance de ne pas régresser en restant immobile. *Décadence de la verve et de la poésie, à mesure que l'esprit philosophique a fait des progrès : on cesse de cultiver ce qu'on méprise* - Diderot. La philosophie de la hauteur : désintérêt pour le comparatif dans l'appel banal d'une vie *plus* heureuse, *plus* sensée, *plus* libre. L'homme est en ceci différent de l'animal, qu'il est sensible au superlatif ; le comparatif étant à la portée des moutons et des robots.

Comment on gagne en sagesse : impossible d'entrer deux fois dans le même fleuve ; impossible de le faire même une seule fois ; inutile de s'y mouiller pour en connaître l'horizon ou la profondeur, quand ton rivage a de la hauteur.

La sagesse, c'est la honte, face à mes actions, et la pitié - face à mes rêves. Ainsi, je pourrai transgresser la règle biblique : *Ne sois pas sage à tes propres yeux*. Mais ne sois pas prophète dans des contrées, que tes pieds foulent. Et que tes mains ne sacralisent aucun de leurs actes. Cela fait beaucoup de tentations vaincues.

Vivre des tempêtes (de l'espérance) et toucher aux gouffres (du désespoir), sans quitter le rivage, soupirer - *Suave, mari magno...* (Lucrèce). [Nietzsche](#) a tort de pousser le philosophe vers le navire en perdition - troquer ses ruines contre une épave ? Pour exposer le meilleur des arts de navigation, le naufrage n'est pas un but suffisant,

mais une contrainte nécessaire. *Navigare necesse, vivere non necesse* (Plutarque) - que des Hanséatiques ou internautes s'en accommodent, affaire d'échanges, lucratifs ou ludiques.

Recours à la force est toujours rejeté par la sagesse, comme instrument toujours pipé, comme condition toujours *sine qua si* quand même, la force réduit aux gémonies ce qui ne progresse pas, c'est-à-dire ce qui est éternel. *Cet état d'extrême simplicité où, sans notre action, nos besoins harmonisent avec nos forces* - Hölderlin - *Ein Zustand der höchsten Einfalt, wo unsere Bedürfnisse, ohne unser Zutun, mit unseren Kräften gegenseitig zusammenstimmen.*

L'action est le meilleur moyen pour trouver mon intelligence, et l'inaction - pour prouver ma noblesse. *Celui qui se lève le matin pour chercher la sagesse, la trouve assise à sa porte* - la Bible (plagié par J. Joyce et Maeterlinck : *If Socrates leaves his house today he will find the sage seated on his doorstep*) - ce ne serait plus le même personnage : la sagesse, dessaoulée par l'action, se mue en noblesse. Je serais resté assis à ma porte, je serais vite rejoint par la sottise. La sagesse occupe ce que je quitte, imbu de fidélité dramatique, ou que je libère, conscient de mon sacrifice tragique !

Dans une action, ce qui mérite d'être examiné est, paradoxalement et exactement, ce qui est son stricte opposé – la réflexion théorétique et l'expression poétique (*gnosis et poïesis*).

Le sot dominateur prête beaucoup de cohérence à ses actes et en conteste chez les autres ; le sot incompris en accorde aux autres et s'efforce d'en atteindre pour soi-même. L'ironiste - sot ou sage - fut

jadis intégralement fataliste, mais les progrès de la mécanique - mécanique, le seul porteur de la cohérence - chez l'homme calculable et déductible, firent de son cœur un bon dépositaire de syllogismes.

D'après leurs manières de vivre, chez les philosophes comme chez les garagistes, les taux d'anges, de limaces, de bêtes sont les mêmes ; pourtant, les badauds continuent à encenser la traduction en pratique de sages préceptes philosophiques. Le philosophe ne vaut que par son discours, comme le garagiste – par ses mains. Demander des actes au philosophe, c'est comme demander des pensées au garagiste. En nous, le seul ange suffit pour produire de l'harmonie mathématique ou musicale, partout ailleurs il nous faut la bête.

*Contente-toi du monde, qui t'est donné* - c'est ainsi que le matérialiste vulgaire voit le tracé de sa frontière avec l'idéaliste ; lui, qui n'a que les yeux pour voir, tandis que le regard, le vrai, naît de la reconnaissance des traces du merveilleux, dans toutes les sphères du monde.

Le contraire de ce *qui arrive* (à partir des choses - [Wittgenstein](#) et Derrida) est ce *qui jaillit* (à partir du sujet). L'inconscient, mystérieux et servile, ou le sujet en possession de son soi. Le malheur du premier est la proximité des choses ; le malheur du second est l'oubli du mystère, la fusion avec les problèmes.

Rien de philosophique ne peut être traduit en actes pour être relu, apprécié et approuvé. [Socrate](#) et [Sénèque](#) auraient pu choisir une friandise ou un stylo, au lieu de cigüe et rasoir, sans rien trahir de leur philosophie. Ne sont philosophiques que les livres ([Sartre](#)).

Contrairement à la poésie, qui se faufile jusque dans nos appétits et galéjades.

Répudier une pensée ou une action est également facile ; on les garde faute de mieux ou grâce à une ignorance étoilée. *Nous ne ferions rien dans ce monde si nous n'étions guidés par des idées fausses* - Fontenelle. Ouverts dans l'action même, les yeux doivent se fermer dans sa justification : *Que de choses il faut ignorer pour agir !* - [Valéry](#). L'immobilité interne nous traduit plus fidèlement que l'action externe. *L'action est manichéenne, la pensée ne doit pas l'être* (Malraux et R. Debray). Avec le savoir, on trouvera toujours une contrainte, qui interdira à l'action d'être moyen et but. Refuser les contraintes de la raison, c'est vulgariser les commencements du cœur : *Pour faire du Bien, il faut que le cœur n'écoute plus l'esprit* - Pasternak - *Чтобы сделать добро, нужна некоторая беспринципность сердца*.

Dans l'action, c'est la part de mon regard qui en détermine la liberté et la noblesse. Les phénoménologues ne veulent pas accorder au regard son rôle déterminant ; d'après eux, toute la nature de ma visée est dictée par et comprise dans la chose visée ; heureusement, l'un de leurs adeptes finirait par adopter l'attitude contraire, beaucoup plus vivante : *Farouchement résolu, mais je ne sais pas à quoi* - Jaspers de [Heidegger](#) - *Unheimlich entschlossen, weiß aber nicht wozu*.

L'optimisme vient de l'écoute des sources ; le pessimisme – de l'examen des parcours. Le sage assume simultanément ces deux attitudes, en maintenant le culte des commencements idéels et en se résignant au Mal fatidique en toute action réelle.

La sagesse, selon [Aristote](#), est dans l'habitude et non dans l'acte. Mais qu'est-ce que l'aphoristique ? - une écriture, qui tente d'éviter l'habitude, pour devenir acte pur, sagesse immaculée, conception sans pénétration. Le soi inconnu se devine dans la continuité inexplicable de l'être, mais se traduit dans les césures évidentes du *faire*. Dans le langage monotone et disert d'une loi et dans la logique événementielle de rupture de son application.

La vie d'un sage est un fatras de hasards, et son livre est muni de filtres, qui excluent tout hasard fade. La vie du sot ignore le hasard, mais son écrit en déborde.

L'art n'est qu'un langage de plus pour interroger l'immensité muette de la vie. L'artiste la fait chanter, là où les autres la font parler. La vie réelle est l'action, et l'art est le rêve. *Si je pouvais embrasser la vraie vie, je n'aurais pas besoin d'art. L'art commence précisément où la vie réelle cesse* - Wagner - *Die Kunst würde allen Grund verlieren, wenn ich die Wirklichkeit des Lebens umarmen dürfte. Wo das Leben aufhört, da fängt die Kunst an.* L'art pour l'art, comme la langue pour les linguistes - sensé, mais à l'intérieur d'une mécanique, tandis que l'art, comme la langue, est l'extérieur d'une métaphysique.

Rendre un climat convient à la musique, rendre un paysage – à la peinture ; la poésie devrait se concentrer sur le premier et ne confier au second que des cadres. Or, il y a trop de paysages, chez [Dante](#), et pas assez de climats. Seul le romantisme se voua aux climats uniques et ardents ; mais l'art moderne, et même la philosophie, se tournèrent vers la reproduction de paysages mécaniques.

Sur Terre, ce qui est naturel se réduit aux mystères, et ce qui est artificiel se compose de problèmes et de leurs solutions ; cette vision paradoxale doit guider la démarche littéraire et surtout – philosophique. Le renversement de cette vision est signe des médiocrités.

La science rend de plus en plus intelligibles les problèmes du monde ; l'art, et donc la philosophie, devraient rendre encore plus inintelligibles les mystères du monde.

Tant de galimatias – philosophiques, picturaux, musicaux (la liste reflète la chronologie des agonies) – se présentent comme l'avènement de *la sensibilité pure*. Dans un langage plus réaliste, je parlerais du hasard des relations entre concepts, du hasard des couleurs ou des formes, du hasard du croisement des tons, des rythmes. Bref, la disparition de la mélodie – spirituelle, pittoresque, émotive. À force de moduler à outrance les reliefs de notre âme, on aboutit à une platitude idéologique, formelle, impersonnelle.

La tâche la plus noble de la philosophie aurait dû être la traduction en langage poétique de ce qui est grandiose ou mystérieux dans le regard sur la condition humaine.

En littérature, l'existence de modèles peut servir de bonne contrainte : leur disparition en poésie ruina cet art ; l'épuisement d'un modèle, comme roman, essai ou critique philosophique, provoqua l'abrutissement des productions devenues anachroniques. L'aphoristique est le seul genre ayant toujours refusé tout modèle.

**Leibniz** : *L'art est l'expression la plus haute de l'arithmétique intérieure. La science est la compression de la haute beauté extérieure. De la rencontre entre le vrai et le beau naît le bien, l'objet de la philosophie.* **Leibniz** avec d'Alembert furent peut-être les derniers véritables esprits universels, ceux qui savaient combiner l'analyse mathématique et la synthèse philosophique (**Valéry** les appelait *hommes des axes*) ; en général, *qui conçoit aisément les choses mathématiques n'est nullement propre à entendre les métaphysiques* - **Descartes**.

La grandeur, dans ce monde, est sans pitié, et la charité - sans grandeur. La sagesse du serpent ne sait plus s'entendre avec la pureté de la colombe. L'homme libre, cet esclave-maître, prit parti pour le mal. *L'homme de bien est libre, même s'il est esclave ; l'homme mauvais est esclave, même s'il est maître* - **St-Augustin** - *Bonus etiam si serviat, liber est ; malus autem si regnat servus est.*

Ce qui me rendit le *Bien* sujet digne de curiosité, c'est l'unique cafouillage, chez les sages, pour le définir : *la connaissance des choses* - **Sénèque** ; *ce qui est utile* - **Spinoza** ; *ce qui élève et valorise* - **Goethe**. Mais je ne peux pas le voir comme *ombres furtives, accablements humides, nuages fugitifs* - **Nietzsche** - *Zwischen-Schatten, feuchte Trübsale, Zieh-Wolken*.

Je me projette vers l'extérieur - je suis inondé de honte d'engagement ; je me recroqueville à l'intérieur de mon âme - j'y bois la pureté de dégagement. De la rencontre entre ces deux regards naît

la sagesse ; [Platon](#) se montre bigleux en opposant *le philosophe aux coupables et aux âmes saintes*.

Les valeurs métaphysiques n'ont pas de négation : le Bien, qui nous travaille, n'a pas besoin d'un Mal, qui n'existe que dans l'acte et jamais - dans le cœur, comme le frisson du Beau dans l'âme n'a rien à voir avec le frisson du dégoût dans les yeux ou dans la raison.

La liberté dans notre métaphysique : le Bien n'est pensable que grâce à la liberté de faire des sacrifices ; le vrai ne se fixe que dans la fidélité au langage, au libre arbitre dans la construction de modèles ; mais le beau n'a aucun rapport avec la liberté, l'art est une liberté en soi.

Pour [Nietzsche](#), au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, Bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhément et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, [Platon](#), avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou [Valéry](#), apportant à l'art davantage d'intensité, en incluant la science au même axe artistique. [Héraclite](#), chantant l'harmonie d'opposés.

Le Bien est l'essence de l'homme, entourée d'inévitables accidents, dont le nom est - le Mal. Mais toute définition doit se fonder sur la nécessaire essence et non pas sur la contingence des accidents :

*À quoi te sert ta philosophie, si tu t'attardes au mal accidentel -*  
Shakespeare - *Of your philosophy you make no use, if you give place to  
accidental evils.*

Dieu plaça en nous un ver du remords et de la honte. Toute la modernité s'efforça de nous en débarrasser, en envahissant nos oreilles de bruits rassurants et endormants. Mais *la bonne conscience est une invention du démon* - A.Schweitzer. Toute la philosophie de l'Antiquité fut au service du Malin, tandis que *le philosophe doit être la mauvaise conscience de son temps* - Nietzsche - *der Philosoph hat das schlechte Gewissen seiner Zeit zu sein.* Tant que le bon droit n'est qu'écrit, son encre se substitue au sang. Le sang ne charrie que le remords. La bonne conscience est une question de circulation.

La logique rend limpides nos rapports avec le vrai ; le goût justifie nos enthousiasmes face au beau ; mais rien ne calme nos hontes et nos doutes devant l'éénigme du bon - ni la volonté ni l'humilité ni la justice ne peuvent y être juges. Et la philosophie, au lieu des litanies pseudo-logiques à la gloire de la vérité et des sermons pseudo-esthétiques pour la défense de la beauté, devrait se pencher, avant tout, sur les prières balbutiantes au nom du Bien.

L'incertitude morale étant rivée à nos actes, il est plus honnête de faire de notre conscience un compagnon d'infortune, plutôt qu'une pure inspiratrice. *Il a fait de sa conscience non pas guide mais complice* - Disraeli - *He made his conscience not his guide but his accomplice.* C'est un signe de grande sagesse ! Nous sommes, solidairement, ce qu'est pour nous notre conscience ; nous faisons avec elle équipe,

*team, Mannschaft, selección, squadra, commando.* On se prend pour *guide, quand elle est chef, duce, Führer, caudillo, vojd, leader, conducator, timonier...* La meilleure place, pour toi et pour ta conscience, est le banc des accusés.

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salutaire, anesthésiante, droguante.

Il est plus facile d'accuser debout que de rester assis sur un banc des accusés, mais les deux attitudes devraient s'alterner. Le bon compromis serait de rester couché, puisque la honte des autres et celle de moi-même seraient ainsi plus flagrantes. *Il existe deux philosophies : celle de l'homme ayant envie de donner le fouet à quelqu'un et celle de l'homme fouetté* - V.Rozanov - *Есть две философии : желающих высечь и высеченных* - le maître qui n'a pas honte de fouetter et l'esclave qui n'a pas honte d'être fouetté.

Tout le monde fuit les cloaques du vice ; le sot finit par bien tomber et s'installer dans l'étable d'un vice voisin, et le sage, même

découvrant la grotte de la vertu, continue à songer aux fuites. La vertu est un rêve nomade dans la sédentarité des ruines.

Dans la vie, je commence par clamer, dignement, en homme ordinaire, que je préfère le Bien au mal ; ensuite, fièrement, en poète, je reconnais, que la musique du Bien est au-dessus du Bien ; et je finirai, humblement, en philosophe, par savoir créer de la même musique, à partir du mal, - au-delà de l'axe du Bien et du mal, le beau voisinant avec l'horrible.

Ni la vérité ni la bonté ne sont à l'origine de la philosophie, mais le malaise du constat, que les corvées de l'existence nous obligent à faire et à dire ce que nous ne pouvons reconnaître comme notre moi-même. La philosophie commence avec la honte de soi et par sa réinvention.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

Au sujet du Bien et du mal, qui le rasaient passablement, un philosophe *professionnel* français n'eut d'autre exemple à formuler que : j'ai *bien* mangé et j'ai *mal* à la tête. Comment bâtir, en français, une éthique ?

L'utilité n'est pas un attribut booléen, comme pensent tous les philosophes, mais une relation binaire entre l'objet-acteur et l'objet-but. Le libre arbitre créant des buts à volonté, il est possible de déclarer *utile* n'importe quelle perfidie ou tricherie. Et ils déclarent, que l'utilité est la vertu même ! Avec la puissance, ils arrivent à la même absurdité.

Qu'est-ce qui nous autorise d'aller au-delà du Bien ? *L'amour contre la morale* – [Nietzsche](#) - *agapé gegen ethos*. C'est la même chose qui pousse le philosophe à se moquer du savoir et le poète à dépasser les formes – l'intensité de leurs messages ! L'intensité égalise les extrémités axiales ; en partant de la bonne, elle rejoint la mauvaise, par un retour en puissance, elle les rend les mêmes !

Si mon action découle d'un calcul, elle n'est libre que sur un mode robotique ; la liberté éthique ne peut se confirmer qu'à travers mon sacrifice, où j'immolerais une partie de mes intérêts, peut-être vitaux, où je serais mon propre bourreau. C'est cette liberté qui serait une véritable *métaphysique du bourreau* ([Nietzsche](#)).

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* – [Deleuze](#) – il faut y ajouter les deux autres.

La vraie humilité apporte la sensation d'une vraie hauteur, celle que fréquentent sinon le bon Dieu, au moins ses anges, elle est l'art de

s'abaisser sans descendre. *Dieu n'est pas affaire de théologie, ni de philosophie, ni de savoir, ni de hauteur, mais peut-être d'humilité* - [Kierkegaard](#). Se cacher en profondeur est son autre refuge, où elle est racine de tant d'arbres divins. Rester invisible des hommes, dans les souterrains, et être berceau du regard profond sur la hauteur.

La seule étincelle divine, vouée à rester chaleur des sentiments, sans se transformer ni en lumière des actes ni en ombres de la création, c'est le Bien. Et puisque la philosophie est l'art de répartition des ombres et des lumières, la fonder sur l'éthique, sur l'Autre, est une naïveté, du même ordre que la bêtise de ceux qui la réduisent au Vrai, aux connaissances. La philosophie devrait ne partir que du Beau, dont il faut remplir tous les axes vitaux, allant, par exemple, de la comédie de l'essence à la tragédie de l'existence, ou bien des ombres du mot à la lumière de l'idée.

Bien que les libertés d'action du vivant ou d'avis du citoyen soient assez claires et s'offrent assez facilement à la raison, la liberté éthique reste le plus grand mystère divin, échappant à toute raison (qu'elle soit pure ou pratique). Ces libertés n'ont presque aucun point commun ; pourtant les philosophes ont tendance de les mettre dans un même sac : *Le concept de liberté constitue la pierre définitive de la raison pure* - [Kant](#) - *Der Begriff der Freiheit macht den Schlußstein der reinen Vernunft aus.*

L'irrésistible puissance de l'argent provient du fait que, contrairement à tout ce qui est noble, il n'a pas d'adversaires à mépriser ; il est prêt à s'acoquiner avec un bourreau ou avec un poète,

avec un comptable ou avec un philosophe. Un poète a même dit : *Dans ses effets et lois, l'argent est aussi beau que la rose - Money is, in its effects and laws, as beautiful as roses.*

Le conformisme des sots : se rebeller bruyamment contre un effet, tout en en admettant, en silence, la cause. (*Dieu se rit des hommes, qui se plaignent des conséquences, alors qu'ils en cherissent les causes* - Bossuet). Par exemple, la misère d'un faible, avec son *amor fati*, face à la loi de l'*homo faber*. L'impuissance du politique, face à l'*homo mercator*, au culte de Hermès. L'esquive du philosophe de la caverne devant l'agitation de l'*homo viator*.

Le philosophe, qui chercherait à montrer le chemin aux jeunes héros, devrait éviter toute évocation de flammes éternelles et de salles de gloire et dessiner plutôt des abattoirs, impasses et ruines. L'exaltation du premier pas n'est saine que les yeux baissés. L'exaltation du pas dernier ne peut être que du fanatisme ou de la bêtise.

La grande chance de la démocratie, en France et en Angleterre, fut le positivisme philosophique, qui régnait dans la plupart des têtes pensantes ; toute démocratie, qui veut survivre, devrait se donner pour tâche prioritaire la détection à temps d'un nouveau [Nietzsche](#), B.Croce, Ortega y Gasset, [Berdiaev](#), pour le mettre à son service ; la place d'un lyrisme philosophique est dans un salon, un sous-sol ou une ruine, jamais - sur une place publique.

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur sagesse sur des

sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennobrir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

On garde sans mal un ton tragique, tant qu'on n'est pas monté sur sa première barricade. Après, on sombre dans l'enflure du fait divers. Le combat cessa entre le style *racinien* et le style journalistique. Racine n'est plus en vogue ; le journaliste n'a plus de rivaux : *Le poète et le philosophe finiront par se mettre sur la voie journalistique* - Musil - *Der künftige Dichter und Philosoph wird über das Laufbrett der Journalistik kommen.*

**Platon** : *Les royaumes sont heureux, où les philosophes sont rois et où les rois sont philosophes.* Ni Marc-Aurèle ni **Plotin** ne nous apprennent quoi que soit sur le bonheur ou les malheurs de leurs royaumes ; stoïciens et **platoniciens** se moquent des jérémiades ou exaltations externes et n'écoutent que la sérénité interne ; ils savaient et calculer et peindre. Être philosophe attitré, de nos jours, c'est savoir bien calculer, là où le bonheur incalculable fait rage.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit

d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans leurs soi respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent - R.Char et R.Debray.

J.Joubert : *La populace, partageant les ambitions de la philosophie, est venue faire avec les mains ce qu'il faut faire avec la tête. Les têtes, détournées de la philosophie, se solidarisent entièrement avec leurs mains et se vouent aux mêmes vétilles que la populace.*

Pouchkine : *И мало горя мне, свободно ли печать морочит олухов - Je me moque de savoir si la presse, abrutissant les sots, est libre. Le malheur, c'est que, non libre, elle se met à abrutir même certains sages, de ceux qui, inaptes à servir de moxa, ont besoin de doxa.*

Leopardi : *La salvaguardia della libertà non è la filosofia nè la ragione, ma le illusioni, l'entusiasmo - La sauvegarde de la liberté n'est ni la philosophie ni la raison, mais les illusions, l'enthousiasme. Ne te sépare jamais de tes illusions ! Lorsqu'elles auront disparu, tu continueras d'exister, mais tu auras cessé de vivre - Twain - Don't part with your illusions. When they are gone, you may still exist, but you have ceased to live.* Dès que l'homme décide qu'il est définitivement libre, il se débarrasse de l'enthousiasme et se remet exclusivement à la raison.

Le calculateur est libre, le danseur évolue dans la servitude des contraintes.

[Nietzsche](#) : *Der Kampf um die Erdherrschaft wird im Namen philosophischer Grundlehren geführt werden* - *La lutte pour la domination du monde se déroulera sous le signe des principes philosophiques*. C'est ainsi que fut pressentie la dernière guerre européenne : le bolchevisme contre le nazisme, où, mécaniquement, le premier aurait dû succomber au second. Mais le conflit dévia et, au lieu d'être une lutte de classes, devint une guerre de races, où l'âme slave s'avéra supérieure à la raison germanique.

La plus précieuse sagesse de la vie : savoir de quelle illusion il faut se débarrasser et à laquelle - s'accrocher. Fractions futiles et fictions utiles (*fictions légitimes* - Montaigne).

La sagesse et la puissance sont tout de maîtrise des contraintes et très peu de savoir des sources et fins. Déjà, [Platon](#) voyait dans l'égocratie, ou la maîtrise de ses propres contraintes (la tempérance), – le plus haut des biens. Parmi les contraintes : la méconnaissance de soi et la maîtrise d'autrui - presque le contraire de Lao Tseu : *Connaître autrui est intelligence ; se connaître est sagesse. Maîtriser autrui est force ; se maîtriser est puissance*.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-création (que [Valéry](#) appelleraient transformation, car toute création est de la

traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptations du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

Pour percer le mystère de la lumière *en soi*, nous sommes réduits à la Caverne **platonicienne** ou aux phénomènes **kantiens** ; mais le mystère de la vie fait partie de la réalité lumineuse, tandis que le vrai gouffre se trouve entre le *mystère* réel, comprenant les phénomènes, et le *problème* de la représentation, dans laquelle lumière et ombres ont le même statut. C'est la *solution* langagière qui nous escamote et déforme cette triade.

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

Une vision du monde s'appuie sur le connu, l'inconnu, l'inconnaissable. Chez l'homme de la rue, elle se réduit à l'inconnu ; chez le scientifique, démuni d'âme, - au connu. Mais tout ce qui est universellement connu, fixe, est commun ; et la vision du monde ne

vaut que par sa facette personnelle. La part de l'inconnu ne traduit que notre ignorance, tandis que l'inconnaissable, reconnu comme tel même par les scientifiques, est le seul support valable d'une vision, à la fois poétique et philosophique.

Les hommes les plus respectés : au XVI-ème siècle - les théologiens, au XVII-ème - les dramaturges, au XVIII-ème - les philosophes, au XIX-ème - les romanciers, au XX-ème - les poètes, au XXI-ème - les managers.

Le philosophe, aujourd'hui, est un fonctionnaire assumant ses responsabilités avec les mêmes ferveur et gravité que les inspecteurs des finances, les conservateurs de registres cadastraux, les contrôleurs de comestibilité.

La terrible loi de l'offre-demande explique l'essentiel de toute époque ; aujourd'hui, le poète, et donc le philosophe et le style, disparurent, car non-sollicités par ce siècle, dont la première calamité est la non-exigence musicale, l'insensibilité au tragique.

L'humanisme complet est projection verticale sur toutes les facettes de l'homme : la biologique - la vénération du miracle de la vie, la sociale - l'appel à l'égalité matérielle, la politique - la garantie de liberté d'opinions démocratiques, la spirituelle - la primauté de la noblesse, l'artistique - le culte du talent et de la pureté. Une seule de ces facettes manque, et l'édifice devient vulnérable au travail de sape des économistes, des sociologues, des politiciens, de ces calculateurs d'un *humanisme réel* ; c'est au philosophe qu'appartient la tâche de gardien de l'humanisme de rêve.

La vision populaire consiste à réduire l'abstrait au concret ; il existent donc l'histoire, la mathématique, la peinture populaires, mais il n'existe pas de philosophie populaire, puisque la consolation par la création et le langage par-dessus la représentation sont des abstractions irréductibles. Mais il existe la populace philosophique : raisonnable, argotique, mécanique.

Les mêmes têtes s'occupaient, jadis, de la représentation (la science), de l'interprétation (la technique) et de l'interrogation (la philosophie). Aujourd'hui, dans ces trois domaines, végètent trois sortes de robots : les premiers ignorent le sens et la forme, les deuxièmes – l'essence et le fond, les troisièmes – la logique et la vie.

Les premiers génies de l'humanité furent dus à l'aspiration, poétique ou philosophique, par des astres ; l'inspiration, artistique ou chevaleresque, animait les génies de la Renaissance ; la lourde transpiration signale, aujourd'hui, la présence de nos génies mécaniques.

La modernité : sans nous faire rêver, la philosophie nous endort avec ses litanies sur le savoir et la vérité ; la science ne nous rappelle plus que la beauté et la vie finissent par s'éteindre. *Échec de la philosophie et de l'art tragique, échec au seul profit de la science-action*  
- R.Char.

Les hommes perdirent la vue de leur propre vie, débouchant, inexorablement, sur une détresse. C'est l'une des raisons de l'extinction de la philosophie, qui fut toujours un exercice de

consolation ; aujourd'hui, elle ne sert que de décor *intellectuel* des concours administratifs.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'*épicurien* - politicien ou artisticule, le sceptique - homme de la rue. Le romantisme aristocratique des Goethe, Byron, Chateaubriand, Leopardi, Lermontov ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant passivement *Nietzsche*, Ortega y Gasset ou *Cioran*, je me sens écœuré en compagnie de leurs admirateurs *actifs*.

Une basse harmonie : le contenu des images modernes a la même tonalité grisâtre que leur forme. Et la philosophie ne fait que suivre l'art : *Lorsque la philosophie peint du gris sur du gris, la vie en ressort sénile* - *Hegel* - *Wenn die Philosophie ihr Grau in Grau malt, dann ist eine Gestalt des Lebens alt geworden.*

À qui s'appliqueraient ces qualités : *la fermeté, la loyauté, l'intégrité* ? - je verrais un exécutant de basses œuvres ou un comptable. Mais pour *Platon*, elles caractérisent la vraie philosophie ! Là, où moi, je m'attendrais à l'élasticité, au goût du sacrifice, à la pensée fragmentaire.

Je ne vois pas les sophistes d'antan devenir cordonniers, mais je vois très facilement les philosophes universitaires d'aujourd'hui devenir représentants en transistors. Être professionnel ou être vénal devinrent synonymes.

La philosophie crèvera d'une manière analogue au trépas de l'art : les deux abandonnèrent leur fond de commerce – le bon et le beau – pour ne se consacrer qu'au vrai, où ils sont largement battus par les techniciens, les comptables ou les avocats.

Jadis, la hauteur de l'art et la profondeur de la philosophie se projetaient sur les étoiles, ce qui enthousiasmait nos yeux et nos regards et faisait honte à nos bras. Depuis que ces projections se font exclusivement sur la *platitude* de notre existence terrestre, règne la raison technico-scientifique. La disparition de la honte a pour conséquence l'inutilité de toute consolation. Le sobre calcul remplit les regards et les vide de leurs vertiges d'antan. Au lieu de Dieu, on aurait dû pleurer l'art et la philosophie.

Le sage antique pérore dans une Caverne, où son élève doit apprendre les contrastes de *hauteur* : lumière - ombre, paix - inquiétude, corps - âme ; le savant pré-moderne raisonne dans une bibliothèque, où ses collègues mesurent la *profondeur* de ses paradigmes : représentation - interprétation, langage - conception, mystère - solution ; le philosophe moderne rédige ses *talks* dans un bureau, pour une publication annuelle réglementaire, notée par des fonctionnaires et vouée à sombrer dans la *platitude* académique ou clanique, et le seul moyen de réveiller la curiosité du badaud est d'évoquer la sociologie, la psychanalyse ou le journalisme.

Les étapes de la dégénérescence de la race humaine : apprendre à vivre sans héros, sans maîtres à penser, sans poètes ; la dernière des disparitions est celle des philosophes ; il ne nous resteront que des

sociologues, des psychanalystes, des idéologues, pour instruire ou guérir des robots.

Rôle, scénario, produits – tel est le cadre robotique, commun aux betteraviers et philosophes (écoles, conférences, publications). Le poète n'a plus de place dans ces réseaux glaciaux ; l'esprit ne sait plus se muer en âme.

En lisant un bon philosophe d'antan, je dis : voici l'homme de la montagne, de la forêt, du désert, de l'océan, de la cellule ; avec les modernes, je les vois en tant que des nœuds anonymes d'un circuit neuronal, académique, éditorial, aux fonctions, genres, volumes, sujets préprogrammés. Climats personnels ou paysages communs.

Depuis trois mille ans, l'art, c'est-à-dire les mythes, les styles, les tempéraments, marquait tous les siècles par ses rêves d'au-delà individualistes, au milieu des horreurs, des folies, des perfidies bien réelles. Aujourd'hui, au milieu de l'honnêteté, de la pruderie, de la tolérance, tous les poètes, philosophes, romanciers m'enquiquinent avec le fait divers ou le jargon clanique, qui animent leurs bavardages anonymes et interchangeables. Aucun nom digne à mettre sur l'épitaphe : *je vécus au siècle de ....*

En dehors du gribouillage de leurs monographies argotiques, pour obtenir une chaire universitaire, les philosophes professionnels ne s'intéressent qu'aux faits divers. Déjà, **Schopenhauer** commençait ses journées par la lecture de journaux ; aujourd'hui, ils mettent leurs talents à commenter des interventions policières, judiciaires ou fiscales. Un banal sociologue niche au fond de ces *philosophes*.

Voici ce que vise un professeur de philosophie, ex-Ministre : *Dénoncer le narcissisme des personnes et les dangers d'un règne de l'émotion* ! Ces écolâtres, auraient-ils donc une âme ? Il faut en avoir une pour se réjouir de la beauté du monde, rien qu'en s'admirant, ou pour y laisser régner la musique de l'émotion. Mais le robot sans âme nous cerne...

Le fond de la vie est déterminé par sa fin ; sa forme découle de ses commencements. Le fond est, donc, inéluctablement, tragique, et la forme – métaphorique. Ce qui fait de la consolation et du langage – thèmes centraux de toute bonne philosophie. Les connaissances, les vérités, les libertés n'y sont que des moyens et non pas des buts.

Dans le langage abscons des philosophes bavards, on pourrait définir la tendance de passer de l'humanité moutonnière à l'humanité robotique comme le passage de l'altérité à la fractalité.

Aujourd'hui, les mathématiciens forment une espèce de secte ésotérique, pratiquant, au sein de leur compagnie, une rigueur de la forme logique et, en dehors, - des balbutiements sur le fond philosophique. Et dire que le grand Galilée portait le titre de philosophe, se lançait dans la critique de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste et présentait les résultats de ses calculs comme caprices mathématiques, telles poésies ou rêveries.

Chateaubriand : *Les biens de la terre ne font que creuser l'âme et en augmenter le vide*. Le blasé le dit, l'assoiffé le pense, le sage le fait. Le vide du sage n'a pas besoin de ces biens, pour être inépuisable.

**Chestov** : Вся современная философия выражает не то, чем живут люди, а то, что подсказывает дух эпохи - *Toute la philosophie moderne exprime non pas ce qui fait vivre les hommes, mais ce que leur souffle l'esprit de l'époque.* Je suis enchaîné à la boussole de l'époque, mais c'est aux talismans de ma propre destinée que mon regard s'accroche.

Les matérialistes modernes sont bêtes, et les idéalistes – ennuyeux ; pour se moquer du bon Dieu ou pour rehausser des métaphores, il faut du talent d'esthète ou du tempérament de poète, tandis que nos contemporains ne portent qu'un savoir fossilisé et un style protocolaire.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemis de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Le terme d'existence s'applique aussi bien à la réalité qu'à la représentation, tandis que celui d'essence n'est pensable que dans les représentations. Il est pratiquement impossible de trouver deux humains, ayant des représentations identiques d'une même réalité ; l'usage des mêmes noms ne peut pas cacher la différence fondamentale des objets modélisés et, partant, de leurs essences. N'est donc possible aucune prétention des essences d'être des

*structures universelles* ; **Platon** est trop obnubilé par le monde fantomatique des idées, et **Husserl** - par celui de la réalité.

La pensée, le désir, le langage sont le contenu du cycle vital, dans lequel alternent les structures temporelles et spatiales : le vécu dans le devenir, la représentation dans l'être, le désir dans la représentation, le langage dans le désir, l'interprétation dans l'être, le sens dans le devenir. La vraie dualité n'est pas entre le physique et le métaphysique, mais entre le temps et l'espace.

**Kant** a raison de composer ses *Critiques*, en suivant ses trois transcendantaux – le vrai, le beau et le bien, dont s'occupent l'esprit, l'âme et le cœur. Mais si l'exercice de leurs fonctions est semblable pour l'esprit et l'âme, le cœur ne peut que vénérer le bien, sans pouvoir l'associer aux actes. Donc, si à la transcendance profonde on préfère l'ascendance haute, on s'occupera des organes responsables : l'esprit veillant sur le pouvoir et le devoir, l'âme palpitant dans le vouloir et le valoir. Le cœur y est un grand muet analphabète.

Philosophe - l'homme, qui a les *moyens* de croire ce qu'il *veut*. Les autres - ceux qui vivent de la poursuite de ce qu'ils *peuvent*, en suivant le conseil ironique de Léonard : *Que celui qui ne peut ce qu'il veut, veuille ce qu'il peut* - *Chi non puo quel che vuol, quel che puo voglia*.

Une règle, qui ne se dément que très rarement : chez ceux qui pratiquent le genre «*L'être est, le non-être n'est pas*», on peut prendre l'inverse de toutes leurs *affirmations*, sans nuire à la misérable *rigueur* du reste. Encore plus amusant est de passer de la négation à la substitution : *penser est la substance du principe, substantiver est le*

*principe de la pensée, le principe est la substance de la pensée ; l'amusement au second degré consiste à trouver du sens dans chaque combinaison.*

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. **Nietzsche** fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

À lire les sentences ex cathedra des philosophes de profession, on ne parvient pas à imaginer des colosses, qui les intimideraient. Mais voici qu'ils voient dans le *cyberespace virtuel* ou dans l'*heptagone constructible* des concepts à la hauteur de leur ahurissement, - et l'on se rend compte d'être abusé par des ânes.

Si une œuvre philosophique est originale et profonde, elle est tâtonnante, fragmentaire, fébrile, imprévisible ; ce sont d'aplatissants zoïles, qui l'habilleront de schémas ou de systèmes sans relief, sans surprise, mais avec une cohérence mécanique.

L'ennui de ces pitoyables sages, qui *ne disent pas tout ce qu'ils pensent, mais pensent tout ce qu'ils disent*. Je ne crois ni en penseurs silencieux ni en lecture unique du mot échappé.

L'homme borné est celui qui, même en se sentant à l'aise dans un domaine, ne maîtrise pas l'art de franchissement de bornes. Le

philosophe est son exact opposé : même en pataugeant dans tous les domaines du savoir, il place sa maîtrise aux frontières entre bruit et musique, puissance et faiblesse, espérance et désespoir, vrai et faux, langage et réalité.

Les axes, qui polluent la scène philosophique, et sur lesquels dominent la grisaille et la stérilité : essence - existence, vérité - apparence, objectif - subjectif, vital - conceptuel. Les deux seuls axes, dont aurait dû s'occuper la philosophie : caresses verbales et musicales, apportant de la consolation à l'homme angoissé, et des réflexions sur le rôle du langage, pour traduire nos frissons ou nos intuitions.

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de [Descartes](#) : *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences* - s'imposa.

Tout bon philosophe porte en lui un enseignant (de foi, de morale, de vie), un maître (de style, d'intelligence, de noblesse), un prophète (de musique, de mort, de rêve). Les mauvais nous ennuient avec leurs commentaires monotones, leur triste épigonat, leur prose, difforme, prétentieuse et ampoulée, – ce sont des fonctionnaires académiques.

En visant les aboutissements de la vie, la philosophie se retrouve sur des sentiers battus ; en se limitant aux parcours, elle ne porte que

la technicité de l'art ; seule la hauteur des commencements lui confère un statut de noble consolatrice, nous attirant vers les firmaments et nous libérant du prurit des horizons communs, le natif l'emportant sur le votif. L'art personnel rejoignant la vie universelle.

Dire *je sais que je sais* est faire preuve de l'intelligence, si l'on comprend, que le *savoir* interne touche à la réalité et le *savoir* externe - au modèle. Et puisque savoir rebâtir son modèle à partir du point zéro est un don de sage, le *je sais que je ne sais rien* **socratique** dit la même chose ! Toutefois, plus précis serait : *je ne sais plus que je sais*. L'exact contraire de cette sobre sagesse serait cette bête ivresse : *je ne crois en rien*, ce qui équivaudrait : *je sais tout*, puisque notre maîtrise des connaissances n'a que deux valeurs possibles – *savoir* ou *croire*. Plus on connaît, moins on sait.

Le bon Dieu créa tant de facettes d'intelligence incompatibles, qu'on peut briller sur les unes et être niais sur les autres. Je l'écris, en pensant à ce bel homme que je croisai récemment sur la Grande Bleue, R. Enthoven, si éblouissant à l'oral et si plat à l'écrit, si émouvant à s'apitoyer sur **Pascal** et si pitoyable à faire d'un niais, S. Guitry, – un philosophe.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en créer du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour produire de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en fabriquer de l'illisible.

Ces chimères – *ego, je, moi, sujet, conscience, être-là, mémenté, ipséité* ; aucun discours sérieux autour d'elles ne fut ni cohérent, ni

étonnant, ni éclairant ; seules des métaphores pourraient en dessiner des frontières ; mais il ne reste plus de poètes chez la gent philosophale. Mon couple de *soi*, le connu et l'inconnu, cherche à y pallier, en mettant la créativité artistique au-dessus du travail académique.

Un philosophe devrait s'occuper non pas de données ou de connaissances, mais d'illuminations. Quand je tombe sur un livre d'un professeur de philosophie, d'abord je me réjouis – enfin quelqu'un, resté en dehors du commerce et de l'informatique, mais, au bout de quelques pages, je me rends compte que l'auteur ne propose qu'un *système de gestion de bases de données* de plus. Un langage de comptabilité ou de programmation lui aurait suffi. La cause de la disparition de la philosophie des affaires des hommes ne sera pas la solution de ses problèmes, mais l'extinction des mystères dans les cerveaux sans âme.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

D'après la forme de son discours, la philosophie peut prendre l'un des trois aspects : la réflexion, l'intuition, la tonalité. La première philosophie est banale et impersonnelle, la deuxième – logorrhéique

et inutile, la troisième – poétique et hautaine. Mais le fond en est le même – nos misères et nos musiques.

En philosophie, la raison ne joue pas un rôle plus important qu'en serrurerie ; les connaissances n'apportent pas plus de rigueur au discours philosophique qu'au discours amoureux ; la sagesse ne distingue pas plus un philosophe qu'un comptable. Le philosophe est un talent, né d'une liaison entre un style poétique et une intelligence caressante.

La philosophie est possible, légitime et utile, car la consolation par le prêtre se profane par son ésotérisme, les théories du linguiste n'éclairent en rien le miracle du langage, les abstractions du scientifique ne s'élèvent pas jusqu'au miracle de la matière. Le philosophe est serviteur du miraculeux naturel et poétique.

Seuls les impacts sur nos sens sont immédiats ; il n'existe pas de connaissances immédiates, que l'orgueilleux philosophe accorde à la populace, en s'affublant lui-même de connaissances métaphysiques, transcendantales, ontologiques ; celles-ci sont présentes, et au même degré, chez n'importe quel bouseux, qui les traduit dans une praxis visible, tandis que l'écolâtre les enveloppe d'une poïesis illisible. La bonne philosophie est morte à cause de ces innombrables chaires de philosophie, d'où sortent des zozos, se distançant des moutons illettrés, pour devenir eux-mêmes des robots programmés.

Le serpent, muni de la pureté de colombe, ou la colombe, armée de la sagesse de serpent, deviennent moutons. Mais lorsque la pureté

et la sagesse deviennent calculables, même les moutons muent en robots.

La philosophie se profana en tant qu'ancilla theologiae, se crétinisa en tant qu'ancilla sapientiae et éructe désormais ses insanités en tant qu'ancilla logorrheae etque gregi.

Il y a encore quelques sectes de pseudo-philosophes, pratiquant des jargons cryptiques, sur des sujets abscons, sans la moindre note poétique. Mais la plupart, s'agglutinant autour des chaires académiques, s'adressent, en langue de bois, au présent, à l'actualité, aux rivalités, c'est-à-dire aux mêmes sujets qui préoccupent les bas-fonds. *Pourquoi vous faire pasteur, quand vous êtes encore du troupeau ? Pourquoi viser la hauteur, quand vous êtes toujours dans la bassesse ?* - Grégoire de Nazianze.

L'oraculat et le savoir, comme buts, ternissent la poésie. Et puisque tout philosophe académique professe leur culte, il n'y a pas de poètes parmi les sages prophétiques ou géométriques, et donc – pas de bons philosophes.

La cécité et la misère de la philosophie académique se révèlent dans ces deux exemples : elle ne voit de mystère ni dans la matière ni dans l'esprit ; elle n'entoure de mystères que ce qui est banal, trivial, plat – le *non-être*, le *néant*, le *rien*, l'ensemble *vide* (le seul apport philosophique au thème d'existence aurait dû être l'objet et la thérapeutique de la consolation). Et, comble d'imposture, cette philosophie le fait dans le culte d'un *savoir*, qu'elle ne possède jamais

(comme le *vouloir* et le *pouvoir* – non plus). Arythmie des mots, anémie des concepts.

L'un des rôles de la philosophie est d'endormir, de bercer les consciences, pour qu'elles rêvent au lieu de calculer. Être guérisseur ([Platon](#)), thérapeute (*La philosophie est le remède de la douleur* - [Cicéron](#) - *Doloris medicina est philosophia*), chirurgien ([Épicure](#), dont la philosophie promet *la santé de l'âme*) ou assureur (*primum non docere*) est également charlatanesque, le mal de vivre - et de penser - étant incurable, surtout chez les inimitables, qui ne peuvent pas profiter de la règle moutonnière - *similia similibus curantur*. *La consolation philosophique d'un Boèce installe en l'homme non pas tant la joie que l'anesthésie et la résignation* - Jankelevitch - la résignation durable nous console mieux que la joie furtive. La résignation dans le réel amène parfois la maîtrise dans l'idéal, comme le dit le grand amateur de Boèce, l'hypocrite Casanova : *Mon seul plaisir était celui de me repaître de projets chimériques*.

Aucun philosophe ne possède, en même temps, l'intelligence et la noblesse. Pourtant ce sont les seuls deux états, d'esprit ou d'âme, indispensables pour pratiquer une philosophie, à la fois profonde et haute, pour décortiquer le langage ou relever la consolation.

La paix d'âme est un objectif minable, indigne d'un vrai ironique, qui est anti-irénique. *La paix d'âme est une vilenie d'âme* - Tolstoï - *спокойствие* - *душевная подлость*. Elle stérilise non seulement l'âme, mais aussi l'esprit : ... *telle une vague nostalgie ... la philosophie est le contraire de toute tranquillité* - [Heidegger](#) - ... *als Heimweh nach ...*

*Philosophie ist das Gegenteil aller Beruhigung. Le sage antique, en affirmant le contraire, rejouit le sot moderne. L'esprit est inquiétude ; l'inquiétude est la vraie attitude face à la vie* - [Kierkegaard](#).

Depuis que les Grecs donnèrent la palme à la paix d'âme champêtre, narrée par Hésiode, au détriment du combat céleste trépidant, chanté par Homère, leurs philosophes se mirent à prôner l'impossibilité historique et à condamner les passions poétiques.

La paix d'âme signifie, par ailleurs, une infâme insensibilité à la musique, qui n'est que troubles, chutes, noyades, abandons. Mais la perspective la plus horrible étant la surdité musicale, toute consolation humaine doit se réduire au retour de la musique et de son intranquillité. *Le but de la philosophie n'est pas de calmer, mais d'inquiéter les hommes* - [Chestov](#) - *Задача философии не успокаивать, а смущать людей*.

Don philosophique : laisser de bonnes questions sans réponse ; don poétique : laisser de bonnes réponses sans question ; don logico-ironique : ne s'intéresser qu'aux questions contenant leurs propres réponses, comme une équation contient en elle-même ses solutions (à chacun ses domaines de valeurs, ses lemmes et ses interprètes). Et Musil : *Que tes réponses aient l'exigence du philosophe et l'art de poser les questions* - du poète - *Habe in den Antworten das Anspruchsvolle des Philosophen und die Fragestellung des Dichters* - commet une gaffe !

Pour un sage, l'ironie est sa vraie patrie, dont il remplit son exil, qui est sa vraie philosophie. [F.Schlegel](#), en inversant les rôles : *la*

*philosophie - la vraie patrie de l'ironie - Philosophie - die eigentliche Heimat der Ironie*, referme le paradoxe (mais la naturalisation de l'ironie lui fut retirée, depuis que le néfaste droit du sol se substitua au noble droit du sang). L'ironie a une forme philosophique, tandis que la philosophie ne peut avoir qu'un fond ironique.

Je regrette, que l'habit ne fasse plus le moine. Souvenez-vous du premier objet, que les contemporains de **Socrate** ou de Jésus se disputèrent à la mort de ceux-ci ? - c'était leur chlamyde. Leurs verbes, en revanche, ne sont que des résurrections collatérales.

Que le tragique soit exclu de leur philosophie, ça se comprend, puisqu'ils veulent produire des manuels d'utilisation, mais que le comique subisse le même sort les exclut eux-mêmes du champ philosophique. D'ailleurs, la bonne philosophie commence par l'invitation simultanée du comique et du tragique, ce couple engendrant, presque par inadvertance, le robuste ironique.

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'esprit - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour - Badiou*. Toutes les passions s'y réduisent aux giclées de neurotransmetteurs.

On aurait dû réservé les mots *absolu* et *infini* - aux mathématiciens, pour définir la convergence, et les mots *immortel* et *purs* - aux curés, pasteurs, popes, gourous, imams, chamanes, rabbins,

marabouts, manitous, pour souligner leurs divergences. Dès que des philosophes s'en servent, on n'entend que des preuves bancales ou des logorrhées cloacales.

Techniquement, est philosophe celui qui serait capable d'inventer une interprétation, amusante ou démesurée, à partir de n'importe quelle sottise, grise et banale. C'est pourquoi il faut le mettre à l'épreuve, en lui présentant des platitudes sans la moindre aspérité idéelle ou verbale, pour voir s'il y trouvera une bonne prise ou un bon levier. La gymnastique philosophique devrait s'appeler gymnosophisme.

Qui, aujourd'hui, est philosophe universitaire ? - c'est celui qui, sans vergogne, alignera des centaines de pages charabiques, partant de *Le non-être* (*néant, rien, ensemble vide, inexistant*) *n'est pas* ou de *Penser, c'est penser à quelque chose* (à *Dieu, au bonheur, à la liberté*), et développant ces abortons par ce qui aurait pu les précéder ou s'en ensuivre. On tire, au hasard ou en suivant la routine séculaire, des mots dans un sac, avec une douzaine de verbes et une douzaine de substantifs. Dans la logorrhée ainsi produite, toute négation s'accorde et s'insère sans aucune résistance ; l'interchangeabilité verbale et conceptuelle y est un jeu d'enfant.

L'attitude de l'expert, du poète, du philosophe, face à la condition humaine peut être comparée à leurs visions respectives d'une position échiquéenne : le premier y verrait des intentions, des intensités, des points de rupture, le deuxième y chercherait des sacrifices à faire, pour terrasser un rival royal, le troisième discourrait sur la

contingence de la répartition de cases blanches et noires, sur l'altérité des pions et des dames, sur la précédence de l'existence de l'espace des fous sur l'essence du temps imparti aux cavaliers.

Qui comprend le phénomène ? - le physicien, le chimiste, le biologiste et certainement pas - le phénoménologue. Qui comprend le social ? - l'altruiste, le héros, le nihiliste et certainement pas - le sociologue. Qui comprend la psyché ? - le poète, le solitaire, le mystique et certainement pas - le psychologue.

Tous savent, qu'il n'existe pas d'ineptie, qui n'aurait pas été proférée par un sage quelconque. On oublie plus facilement, qu'il n'existe pas de sagesse, qui n'aurait pas été professée par un sot.

Les plus insignifiants des conformistes, en philosophie, sont ceux qui ne citent personne.

La subtilité se mesure en nombre de couches d'ironie ou de paradoxes. Plus le fond est profond, plus le mérite est haut : *La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse* - Montaigne.

Encore de l'importance de la géométrie : le sot veut se mettre au foyer des figures de la vie ; le sage préfère la souplesse elliptique, la complétude parabolique, l'élan hyperbolique.

Plus léger est un thème de philosophie académique, plus lourd est son traitement. Mais parfois l'inverse est encore plus flagrant : face à la lourdeur de l'être philosophique, j'en comprends l'insoutenable légèreté.

Les thèmes abordés sont les mêmes chez tous les philosophes. Ce qui distingue ceux-ci, c'est la répartition de ces thèmes par type d'approche ; il y a trois approches possibles : le sérieux, l'ironie et l'exercice de talent littéraire. Le sérieux ne méritent que la souffrance et le langage ; l'ironie doit dominer, pour aborder la sagesse, le savoir, la vérité, l'être ; enfin, pour manifester nos goûts dogmatiques ou nos dons sophistiques, nous chanterons la poésie, la liberté, la fraternité, la grandeur. Le sérieux doit être vaste, l'ironie – profonde, le milieux des exercices doit se situer en hauteur.

Ils pensent que le philosophe est un homme, qui crée des concepts, formule des questions, nous comble de ses réponses, soupèse des savoirs ou déchiffre des théories, tandis que c'est surtout celui qui, en toute circonstance, peut (doit ou veut) nous faire rire ou pleurer, au choix, au lieu de calculer ou de nous morfondre.

Avant de nous assommer, pour la millième fois, avec les mêmes absurdités **parménidiennes**, **cartésiennes** ou husserliennes, les philosophes raseurs prennent la précaution de nous assurer de leur attachement à l'angoisse et à la révolte et de leur indifférence aux livres des autres.

De la *méta*physique proustienne, légèrement parodiée : *Chaque personne qui nous rend heureux peut être détachée par nous d'un humain, dont elle n'est qu'une source entière, humain dont le désintérêt nous donne plus tard du chagrin au lieu de la bénédiction que nous avions.* Tant d'admirateurs académiques autour de ces fulgurations !

Devenir utile ne veut pas dire, automatiquement, cesser d'être beau. C'est une fausse irréversibilité ! La sagesse est dans le passage du possible à l'impossible et de l'utile à l'inutile ! L'artisanat fait l'inverse et croit son travail irréversible.

Un conseil aux thésards en philosophie : pour diluer la logorrhée, par trop nauséabonde, sur l'être, ensevelir l'objet des quolibets sous un titre multi-étagé comme *De la résolution de quelques apories dans la justification de la mise en place de la base de l'édifice de l'être*.

Le sérieux a sa place en politique, en économie, en sciences ; partout ailleurs, surtout en philosophie ou en poésie, c'est la naïveté qui conduit aux discours détachés, joviaux, ironiques. La naïveté, adoublée par l'intelligence, est amie de la sagesse.

Tu es saisi d'admiration ou de honte, en repassant tes paroles, proférées aux instants extatiques, narcissiques ou érotiques, - c'est de la folie, folie d'audace et de débordement, à l'opposé de la folie du vide, folie de verbiage et de remplissage qui s'empare des philosophes académiques.

Chez les philosophes professionnels, tant de verbiages, ampoulés et creux, au sujet du *tout* et du *rien*, tandis que, en logique, les quantificateurs universel et existentiel réduisent ces vagues *notions* en *concepts* rigoureux et banals.

Tu es intelligent, si, dans ta conscience, tu vois nettement la différence entre ce que tu dois à toi-même et ce que tu dois aux autres.

D'après ce critère, tout-à-fait sérieux, il y a autant d'intelligents chez les concierges que chez les professeurs de philosophie.

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur pensée (Talleyrand), aux sages - pour la déguiser ([Dante](#) et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

Dans la vérité *philosophique*, définie comme une adéquation ou un accord d'une représentation avec la réalité, il y a autant de vérité *logique* que dans les expressions – *vrai voyou* ou *vraie peste*. Ceci ressemble au traitement, par les philosophes diplômés, de l'ensemble *vide*, où le *vide* est compris dans le même sens que dans les expressions – *tête vide* ou *tiroir vide*.

La philosophie devrait donner envie de rire, dans les coulisses, de la forme comique de l'existence de l'homme et de pleurer face au fond tragique de son essence. Mais les raseurs professionnels (*Denker von Gewerbe* - [Kant](#)) nous donnent envie de bâiller sur la platitude statistique de la substance ; la comédie leur paraît sérieusement indigne et la tragédie - ridiculement insignie.

La grammaire spécifie les moyens syntaxiques de produire les références légitimes d'objets – c'est tout ! C'est cette notion de *référence d'objets* qui est commune à toutes les langues et qui est le véritable pivot langagier de la communication, et qui permet une

compréhension foudroyante et satisfaisante des discours, même uniques, originaux, jamais produits au passé. Mais cette compréhension est toujours particulière, jamais universelle, ce qui suppose des représentations individuées et dévalue toute la philosophie analytique.

Toute la bêtise de la philosophie analytique se bâtit au-dessus d'une vision naïve du mot, ou, plus précisément de son sens. Inconscients de la place de la représentation et imaginant que celle-ci se fabrique par le langage lui-même, ces philosophes croient que le sens du mot est connu d'après la définition d'un vocabulaire, et qu'il n'admette des variations que diachroniquement. Ils ne comprennent pas que l'aspect synchronique est beaucoup plus important, et que les différences de sens, chez les acteurs différents, ont de multiples raisons : différences des représentations, des savoirs, des logiques. Aucune analyse du langage ne peut se substituer à la métaphysique représentative.

Ce que tous les philosophes négligent, c'est le choix explicite des axes conceptuels, sur lesquels ils placent leurs mots fétiches. L'un de ces mots-parasites – la *vie*. À l'autre bout de l'axe, on devine, chez les soi-disant vitalistes, - la réflexion abstraite, l'érudition, le savoir, tandis que son occupant le plus intéressant est le *rêve*, ce qui fait de la vie synonyme de la réalité. Ainsi, cet autre terme, la *passion*, devient archiflou, puisque, appliqué à la vie, il peut signifier l'obsession par la réussite, et, appliqué au rêve, – l'élan vers la hauteur. *Ce froid regard et nulle vie ; glas des passions inassouvies - Boratynsky - Взгляни на лик холодный, в нём жизни нет ; но как былых страстей замечен след.*

Plus je cherche, auprès de mes contemporains, le succès de mes meilleures entreprises, plus mesquine sera la démarche de mon esprit et plus humiliante – la chute finale de mon âme. Installe-toi dans les ruines, la seule demeure, où je puisse rester berger du rêve, de l'amour, de la poésie. La force, la reconnaissance, la rigueur sont les valeurs, prônées par ma partie mortelle ; la partie immortelle devrait ne s'occuper que de mon étoile et avoir le courage d'assister à son évanescence et son extinction. Mais ma sinistre époque, en personne de ses professeurs robotisés, proclame, que la seule bonne philosophie consiste à comprendre, qu'*une vie de mortel réussie est bien supérieure à une vie d'Immortel ratée*.

La raison peut être profonde ou plate, elle ne peut pas être haute, ou la raison haute s'appelle passion. *La caractéristique de la vénérable philosophie est d'ignorer la passion* - Diogène – cette vénérabilité prit aujourd'hui l'ampleur d'une épidémie. La vraie philosophie, humble et fière à la fois, ne vit que de passions, c'est à dire de raisons hautes, des raisons pour espérer, dans le vide des oratoires, ou pour créer, dans le vide des auditoires.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

L'âme de la meilleure culture consiste en culture de l'âme. Le seul cultivateur, aujourd'hui, c'est le cerveau, dont les manipulations transgéniques rendirent l'âme robuste, résistante, onctueuse et sans goût. Sans aucun intérêt pour la philosophie, qui, justement, est cette vraie *culture de l'âme* (Cicéron).

Il y a toujours des raisons culturelles, pour voir dans le monde un enfer ; il y en a davantage de raisons naturelles, pour y voir un paradis. Mais un philosophe devrait l'exploiter surtout en tant qu'un purgatoire filtrant, écartant des choses et relations, indignes de tableaux infernaux ou paradisiaques.

Fonder sur le sable ne fut jamais signe d'une grande sagesse. En premier lieu, le sage créa un bon désert autour de lui ; ensuite, il choisit le mirage comme le meilleur cadre de ses tableaux ; le style architectural, qui s'imposa ensuite à son goût, ce furent les ruines ; et c'est dans leurs souterrains qu'il découvrit enfin l'essence des meilleures fondations, qui se réduisit au sable, seul porteur crédible des souvenirs de la tour d'ivoire.

N'importe quel sot peut t'apprendre comment vivre mieux, mais le vrai philosophe, c'est-à-dire celui qui, en même temps, est poète, t'apprend comment mieux rêver.

**Sénèque** : *Non scholae, sed vitae discimus* - Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions. Puisque la vie nous pourvoit de prébendes, l'école étant surtout le lieu des châtiments. Dommage ! Je suis à l'école, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au*

*plus profond, s'attache au plus vivant - Hölderlin - Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste.* Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. **Cicéron** tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie - Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

Tout dieu trouvé est une profanation pour celui qui se dévoue à un dieu recherché. *Tu es sage, si tu cherches la sagesse ; tu es fou, si tu imagines l'avoir trouvée* - le Talmud.

On ne connaît que trop l'angoisse du héros et la sérénité du prêtre. Je salue le martyr serein et le mystagogue angoissé. Et si Dieu, lui-même, manquait d'assurance et, à l'image de l'homme, était aussi fragile que lui ? Et la grandeur d'un philosophe serait d'apporter à l'Un ou à l'autre, - de la consolation vibrante et non pas une infâme paix ?

Soit ils voient dans la nature une source d'imitation en tout genre, soit un adversaire de l'esprit, de la liberté et même de la grâce. Avec une telle logique, rien d'étonnant qu'ils soient si proches des robots ! La nature s'oppose, avant tout, à l'esclavage de la mécanique. L'esprit est fait pour la comprendre, la grâce - pour l'admirer, la liberté - pour s'y identifier.

La philosophie n'aurait aucun sens, si l'on déniait à la vie le sacré (toujours inexistant dans le réel) et le terrible (bien existant partout, même dans le réel) ; prière et testament sont donc les contenus les

plus naturels d'un discours philosophique et dont poésie serait la forme. Mais les philosophes cathédralesques d'aujourd'hui commencent leurs litanies par une désacralisation quelibetale. Je préfère un testament non suivi d'un héritage à *l'héritage, qui n'est précédé d'aucun testament* - R.Char.

Si l'on exclut l'humilité (compassion, consolation, sacrifice) des thèmes philosophiques, il ne restera rien de philosophique dans la littérature russe, et l'on donnera raison à V.Soloviov : *Tout ce qui est russe n'y ressemble nullement à la philosophie. Je ne vois aucune prémissse d'une pensée originale russe* - *Всё русское в этих трудах ничуть не похоже на философию. Никаких задатков самобытно русской философии мы указать не можем.* Quand on tient pour grande philosophie le spiritisme, la Kabbale, l'anthropothéisme, on se moque de la pauvre consolation, non fréquentée par spectres et fantômes.

L'Orient apporte la réponse à : *Comment bien vivre*. L'Occident pose la question : *Qu'est-ce que vivre* ? La Russie balbutie : *Pourquoi vivre* ? L'ironiste montre *où et quand vivre*. Le *pourquoi* étant le premier souci du philosophe, Nietzsche pense que l'artiste *ne peut retrouver son souffle vital qu'en Russie* - *in Rußland wieder aufleben kann*.

La philosophie, en Angleterre - anatomie intellectuelle, en Allemagne - physiologie spirituelle, en France - hygiène mentale, en Russie - pathologie vitale.

Le philistin et le philosophe allemands, le syndicaliste et l'intellectuel français, vivent dans le même milieu, avec la même vision du bon, du beau, du vrai ; aucun d'eux ne se considère vaincu ou

dominé. L'escroc et le poète russes n'ont pas grand-chose de commun, et le premier écrase le second : *Ce pays avait tout pour devenir un paradis de l'esprit, mais il devint un enfer grisâtre* - Brodsky - *Страна обладала задатками духовного рая, а стала адом серости.*

La philosophie russe est la seule à être vraiment chrétienne, puisqu'elle est gorgée d'anxiété, d'angoisse et de repentance : la profondeur d'une pitié et la hauteur d'une ironie s'y rencontrent chaleureusement, au milieu des ruines, là où en Occident sévit la froide gravité des audaces et des constructions.

Des métèques-clochards, comme Celan ou [Cioran](#), sont de rares promoteurs des poètes et philosophes russes ; le *marketing* triomphal de leurs homologues américains est assuré par des hordes de professeurs des Business Schools.

Le génie allemand caresse la pureté romantique et la réduit à la poésie souriante. Trois génies russes, [Dostoïevsky](#), Tchaïkovsky, [Tchékhov](#), se saisissent de la pureté réelle et y découvrent une philosophie sanglotante ; la pureté, chez eux, est condamnée à cohabiter avec la bassesse, le vice, l'évanescence.

[Heidegger](#) : *Rußland und Amerika sind, metaphysisch gesehen, dasselbe ; dieselbe trostlose Raserei der Technik und der bodenlosen Organisation des Normalmenschen* - *Au point de vue métaphysique, la Russie et l'Amérique sont la même chose : la même frénésie sinistre de la technique et l'organisation sans racines de l'homme normalisé.* D'autres s'enracinent si profondément dans l'*Übermensch*, qu'ils ne voient pas le robot, sans frénésie ni sève, qui en jaillit, au-dessus d'une

terre brûlée. Le déraciné russe et le dé-cimé américain n'ont ni sol ni ciel commun, où ils pourraient pousser ensemble. Dans cette Amérique, jusqu'au cou dans le réalisme intégral, où as-tu vu la moindre trace d'un nihilisme, auquel tu réduisais toute métaphysique ? *La métaphysique, en tant que telle, est l'authentique nihilisme - Die Metaphysik als Metaphysik ist der eigentliche Nihilismus.*

Seuls les poètes munissent le ciel de sa hauteur ; seuls les philosophes montrent la profondeur de la terre. En Russie, ce fut souvent le même créateur. *La Russie est la terre des poètes par excellence - Badiou.* Pauvre Russie, privée désormais et des uns et des autres, déambule dans un désert, plat, déshumanisé, dépeuplé.

La demande engendre l'offre, ce glacial adage s'applique à la politique et à la poésie avec la même mécanique implacable qu'à l'économie. Mozart, [Kant](#), Napoléon, Hugo furent demandés. La Russie reste la seule exception à cette règle : ni Pierre le Grand, ni Pouchkine, ni Gorbatchev ne furent appelés par personne. Ce sont des miracles, comme tout ce qu'il y a de valable en Russie.

Les sages sont beaucoup plus exposés à la souffrance que les sots ; les premiers vivent au milieu des problèmes, qu'ils inventent, et les seconds - des solutions, que les autres leur procurent. *La douleur est toujours question et le plaisir - réponse - Valéry.*

Ne pas être de son temps, refuser le présentisme actuel, est un devoir d'artiste, et le meilleur moyen d'y réussir est de ne s'engager dans aucun combat avec ses contemporains. Mais même le frêle [Nietzsche](#) rêve de batailles de rue : *Quel est le pugilat le plus féroce,*

*qu'un philosophe doit affronter ? - celui qui le libérerait d'être enfant de son siècle - Womit hat ein Philosoph seinen härtesten Strauß zu bestehn ? Mit dem, worin er das Kind seiner Zeit ist.*

N.Chamfort : *Savoir dire non et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.* On l'apprit si bien, que la liberté devient jactance, et les caractères sont des clones. Le sage est plus disposé à dire oui et à ne pas vivre, une fois dans la multitude. Pour dire un *oui* monumental, on doit s'appuyer non pas sur le *toi* prochain, mais sur le *nous* lointain, contrairement à Éluard : *C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde.* Le *oui* doit être infini, contrairement au *non* : *La joie du Oui dans la tristesse du fini* - Ricoeur. Encore que ce qui est fini pour les sens peut être infini pour le sens.

De nos jours, les jardins secrets, aux avenues ineffables, se transforment paisiblement en jardins potagers à revenus stables. Le jardin de **Platon** (*Akadēmos*), au moins, nous mena jusqu'aux Immortels et le jardin d'**Épicure** fut acheté pour ériger un palais, que les stoïciens auraient transformé en cénotaphe.

Tant que le plaisir, c'est à dire la caresse, chatouille mes sens ou ma raison, je n'ai pas besoin de philosophie ; aucun discours philosophique ne me rapproche du plaisir, il est anesthésiant plutôt qu'aphrodisiaque ; la philosophie hédoniste est entièrement fumiste.

Tout commence par le corps, la-dessus même **Platon** est d'accord avec **Nietzsche**. Mais que ce soit une déchirure, une volupté ou un contact mécanique, la première tâche de la philosophie consiste à le transformer en caresse.

Le philosophe peut être thérapeute de l'incurable ou analyste de l'inénarrable, il peut nous apprendre à chanter la santé du malheur, à peindre l'invisible, au lieu de réciter une bien-portance insignifiante - voilà de sages contraintes ! Que d'autres se livrent au sot projet de guérir ou de soigner le secondaire, le philosophe doit s'arrêter à la consolation de l'essentiel.

La chronologie du sot enthousiaste : l'étonnement suivi de la déception. Chez le sage ironique, la déception précède la rencontre, et l'étonnement le visite à la fin. Ainsi se préserve l'immaculée déception, déposée dans tout désir profond et dont la satisfaction la féconde. Quand l'intensité des ombres profondes n'en cède en rien à l'intensité de la haute étoile, on entend mieux un carillon naissant qu'un glas du fini.

Les mélancoliques furent autrefois les plus brillants des écrivailleurs, ils nous emportaient vers des lieux sans nom ni date : *Tous les hommes d'exception, les philosophes et les poètes, sont bénéficiaires et victimes de la mélancolie* - [Aristote](#). Aujourd'hui, la mélancolie dépasse rarement l'horizon des petites déceptions des petits amours-propres au milieu des petits événements, où se morfond le gai luron.

L'une des premières fonctions de la philosophie est la consolation artistique de notre défaite face à la vie ; donc elle ne peut être ni ludique, puisque le jeu est avant tout un appât de gain, ni sérieuse, puisque tout sérieux mène au malheur, au découragement, au désespoir. La définition [platonicienne](#) de philosophie comme *jeu*

sérieux est sujette à critiques. À moins que, ironiquement, il ait voulu en faire un approfondissement de la tragédie. Sous une lumière naturelle, la vie, c'est une marche macabre de nos ombres tragiques, et la philosophie serait une lumière artificielle, qui en ferait une danse, non moins tragique mais noble.

La philosophie n'apprend ni à mourir ni à vivre ; elle traduit en musique le bruit désespérant de la mort aussi bien que le bruit de l'espérance vitale ; et cette musique nous fait chanter, au lieu de réciter, danser, au lieu de marcher, irradier de la poésie, au lieu de nous engrisailler dans la prose. La philosophie est de la poésie appliquée.

Le philosophe nous attire vers notre bonheur, et l'écrivain étale ses souffrances. *Créer c'est léguer ses souffrances* - [Cioran](#). Seul le poète maîtrise l'art d'une fête en larmes.

Manière de vivre, création de concepts, recherche de vérités, explication du monde – tant de ces balivernes insipides sont collées au beau nom de la philosophie, dont la première fonction fut, aux époques tragiques, - la consolation des agonies humaines. Mais ni la tragédie ni la comédie ne constituent plus le fond de l'existence, mais les modes d'emploi et les cahiers des charges, ni anesthésiants ni euphorisants.

Le premier souci de l'homme est d'être consolé, mais aucune consolation rationnelle ne survit à une grande souffrance. Seule une consolation esthétique ou poétique, c'est à dire s'attachant aux

illusions ou aux rêves, est envisageable, et la réussir, c'est être doublement philosophe – irradier la pitié et le verbe.

Le but de la philosophie n'est pas de rendre l'homme – heureux, mais de rendre son malheur – exaltant. Mais, évidemment, pour accomplir cette tâche fallacieuse, il faut tricher : ne pas dire à l'homme, qu'au sommet de la montagne non seulement la pierre de Sisyphe chute, mais que lui-même y change de nom et devient Icare.

Impossible de nous débarrasser ni du désespoir ni de la croyance ; mais sur la gamme qu'ils forment il est loisible au talent philosophique de composer une musique de consolation. L'espérance n'est que frêle croyance, bâtie au-dessus de la certitude du désespoir : *Le contraire de désespérer, c'est croire* - Kierkegaard. Le contraire de désespérer, c'est s'enthousiasmer pour un rêve sublime et impossible.

Le philosophe doit être architecte ou musicien, mais sur un registre paradoxal : pour rendre habitables les ruines, où se réfugient nos amours, nos talents et nos espérances, et pour traduire tout bruit du réel dans une musique du conceptuel ou du verbal. En philosophie, tous les édifices et toutes les proses, privés de souffrance et de mélodies, s'écroulent et s'aplatissent, sans laisser ni ruines ni échos.

On divise les philosophes en ceux qui nous apprennent soit à vivre (agir) soit à mourir (se suicider), la science d'Aristote ou l'art de Socrate. Ils devraient plutôt nous désapprendre toute notion de chaîne : que ce soit vers une vie accumulative (*carpe diem*) ou vers une vie ou une mort spéculatives (*purpose-driven life*, ou *American way of Death*). Pratiquer une culture de la pose et non l'inculture du

résultat. Donner un sens au point zéro de la pensée et de la douleur, commencer par une vie intransigeante et finir par une mort tranquille. Ne pas oublier, que *la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir* - [Cioran](#). Pourtant on y pensa tellement comme à un aboutissement (au lieu de la vivre comme une contrainte), que même la mort devint impersonnelle : *Oh Seigneur, fais à chaque homme le don de sa propre mort* - [Rilke](#) - *O Herr, gib jedem seinen eignen Tod.*

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - [Wittgenstein](#) - *die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante qu'elle échoue quelque part sur une terre d'âme* - Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht.*

La débâcle finale de tout ce qui est grandiose est une telle certitude, qu'au lieu de conduire *l'homme vers une vie heureuse*, cette ineptie pseudo-philosophique de tous les sots, la philosophie aurait dû chercher à l'accompagner dans le malheur, amorti par la caresse.

L'enthousiasme peut aller de pair avec l'avis le plus désespéré, que j'aie du monde (*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre* - Camus), car la meilleure source de mes élans peut se trouver

tout entière en moi-même, à l'intérieur de mon regard. Quel enthousiaste de la chose funèbre que [Cioran](#) ! Comme le furent [Pascal](#) et [Kierkegaard](#). L'espérance ou la désespérance ne brillent qu'aux cimes ! Et sont vouées à la platitude dès qu'elles visent la profondeur. La philosophie devrait se consacrer à donner le goût des cimes, tout en touchant aux profondeurs avec ses racines.

Toute vie est une histoire de chutes : de l'extase (passion, poésie), vers l'enthousiasme (bonheur, harmonie) et vers l'ataraxie (équilibre, création). Par le travail implacable de la raison, toute justification d'une hauteur acquise s'érode et s'effondre. Et le but de la philosophie devrait être d'inventer de nouvelles raisons de s'immobiliser à la hauteur courante, de ne pas s'agiter. [Plotin](#), [Nietzsche](#), [Cioran](#) - pour la marche la plus haute, non-numérotée ; [Épicure](#), [Pascal](#), [Dostoïevsky](#) - pour l'avant-dernière ; [Platon](#), Tolstoï, [Valéry](#) - pour la dernière.

Les penseurs se consacrent à la recherche de certitudes et de tranquillités, tandis que la seule chose atteignable reste un semblant de consolation - le frisson : frisson face à la création, frisson face à la vie, frisson face à la mort. Cultiver l'espérance, c'est justifier le frisson. Et dire que, jadis, la consolation fut le genre principal des meilleurs philosophes, genre inconnu des raseurs modernes. Dans l'Antiquité, la plus noble sagesse spirituelle s'appelait *pharmakon*, l'art de guérir, de consoler.

La culture n'est pas ce qui sauve du naufrage vital (Ortega y Gasset : *Cultura es lo que salva del naufragio vital*), elle est ce qui rend plus pathétique le style de nos messages confiés à la

bouteille, à bord de ce vaisseau fantôme qu'est la vie. C'est, peut-être, ce que voulait dire [Nietzsche](#) : *Montez à bord, les philosophes ! - Auf die Schiffe, ihr Philosophen !* (les bons philosophes savent, depuis [Pascal](#), qu'ils sont déjà fatalement embarqués), leurs havres d'intranquillité étant leurs propres épaves : *pour se maintenir, comme Pyrrhon, à flot dans l'océan de l'esprit* - [Byron](#) - *to float, like Pyrrho, on a sea of speculation*. Deux manières de penser le retour éternel : brûler ses navires, soigner le contenu de sa bouteille.

Dans la recherche de remèdes à nos maux, le philosophe doit imiter le charlatan ; seulement, celui-ci s'occupe de guérir un mal, qu'un bon médecin aurait pu traiter, tandis que celui-là doit se vouer à l'incurable. *Les hommes me demandent la voie du salut, la parole qui guérit* - [Empédocle](#) – et c'est dans une belle impasse que les âmes mortnelles se réjouiront de ton impossible et irrésistible salut.

Tu prônes un dynamisme – un désespoir aigu t'attend ; tu prêches une abstinence – t'attend un désespoir obtus. La plus noble fonction de la volonté consiste à entretenir l'espérance, celle qui croit, que le bon et le beau ne sont pas dus au hasard, en absence du sacré. L'espérance n'est que croyance, tandis que le désespoir ne vient que de l'absence de preuves, une raison indigne, pour un philosophe.

Nul n'a besoin d'incantations philosophiques, pour s'adonner aux plaisirs ou béatitudes, et plus aveuglement on s'y livre mieux ça vaut ; en revanche, c'est l'irrésistible angoisse, qui finit par glisser dans les plus optimistes des âmes et qu'aucune raison n'efface ni ne calme, c'est cette intranquillité qui se tourne vers le sage, pour que celui-ci

détourne l'intensité d'une souffrance muette vers une musique caressante, consolante, irrationnelle, grandiose.

L'intelligence s'oppose souvent au goût : les aigreurs et amertumes conduisent à la baisse en intelligence. *L'augmentation de la sagesse se laisse mesurer exactement d'après la diminution de bile* - **Nietzsche** - *Der Zuwachs an Weisheit lässt sich genau an der Abnahme an Galle bemessen*. Un bon producteur de bile se mue difficilement en émetteur d'encens, et le crachat manque toujours ce qu'atteint le fiel.

La réaction humaine à l'horreur de la mort – le cri, le râle, le hurlement en vue d'un gouffre noir ouvert ; et la consolation, philosophique et musicale, consiste non pas à procurer une ataraxie sereine ou à composer une partition cohérente, mais à transformer ce terrible tohu-bohu en *chant du cygne*.

Face à la douleur, les philosophes de la connaissance ou bien tentent de me persuader, que je ne souffre point, ou bien me tendent une thérapie de choc ou d'anesthésie. Les philosophes de la *souffrance* m'invitent à la vivre pleinement, en musique, qu'elle soit funèbre ou joviale. *Nous ne sommes point médecins ; nous sommes douleur* - **Herzen** - *Мы не врачи, мы боль* - on comprend pourquoi **Nietzsche**, ayant perdu la tête, se prenait pour A. Herzen.

Jadis, l'art permettait de se détacher de l'horreur et de la pesanteur d'une vie pénible ; aujourd'hui, il meurt, puisque la vie devint facile, agréable, comblant les besoins de la majorité. Qui encore peut comprendre cette étrange lamentation : *Le souci cosmétique – par la philosophie, l'art, la poésie – autour d'une vie*

*misérable qui se fane* - G.Spaeth - *Жалкую увяддающую жизнь хотят косметизировать философией, искусством, поэзией.*

C'est la vie et non pas la philosophie qui *produit* notre dénuement tragique ; la philosophie ne peut ni ne doit qu'en *inventer* une consolation.

Avoir sous les yeux l'horrible et chercher à le neutraliser par le beau est l'une des tâches de la consolation philosophique. En sens inverse, la poésie s'enivre du beau, sans se dégriser par l'horrible qui en surgit. *Le beau n'est qu'un seuil du terrible* - Rilke - *Das Schöne ist nichts als des Schrecklichen Anfang*. Ou R.Char : *La beauté traverse notre champ radieux et l'allume de notre gerbe de ténèbres.*

La biologie fait voir et admirer le miracle de la vie, mais aucune science ne nous console de l'horreur impensable de la mort. Seule la philosophie peut nous détacher de la vue du futur, nous enivrer de la merveille du présent, nous consoler par la revisitation exaltante d'un passé réinventé.

Tous les grands philosophes révèrent d'écrire un livre de consolations ; aucun ne réussit, car, au lieu d'adoucir la tragédie des rêves, ils s'attaquaient aux amertumes des tracas réels ou à la béatitude d'une vie d'au-delà.

La plus grande liberté consiste en indépendance du cœur ou de l'âme - vis-à-vis de l'esprit. Du Bien ou du Beau - vis-à-vis du Vrai. Et donc, cette liberté doit apporter de la consolation et non pas des blessures ou des amertumes. Le *philosophe de la liberté*, Berdiaev, s'y

trompe lourdement : *La liberté apporte la souffrance et une vie tragique*  
- *Свобода порождает страдание и трагизм жизни.* C'est la vérité, ce produit irréfutable de l'esprit, qui amène ces calamités, qu'adoucissent le cœur ou l'âme.

Toute sagesse devrait être d'ordre cynique : ne pas se laisser envahir par la vérité, toujours laisser quelques échappatoires mystiques aux fantômes ironiques. L'homme de l'arbre, l'homme du climat savent, à la lumière du jour, transformer le fantôme en saisonnier zélé de la vérité diurne.

Dans l'abord d'un problème, la sagesse consisterait à ne pas perdre de vue le mystère de son origine et à ne voir dans sa solution qu'une des traductions possibles. La solution ne doit pas faire disparaître le problème ; elle est une réponse et non pas un silence, *un sens et non pas la vérité.* La solution disparaîtra dans un élégant passage à un nouveau mystère. Le sens ne s'oppose jamais à la vérité et s'exprime dans un tout autre langage. La sagesse consiste à préparer un terrain du dialogue, au cours duquel, en accédant aux vérités, on fait naître le sens.

Je reste de marbre devant le concept de vérité, il est toujours mécanique, contrairement à celui du mensonge, qui est toujours organique. Inutile d'énumérer l'interminable liste d'épithètes infamantes, attachées, à juste titre, au mensonge. Son seul mode d'apparition, intéressant et même noble, consiste à défier un langage, où il est flagrant, pour signaler la création ou l'existence d'un autre langage, le plus souvent plus subtil que le premier, et dans lequel il

devient une vérité nouvelle. Mais les philosophes ne comprennent pas que la vérité est question de langage et non pas de morale ou d'adéquation.

L'espérance s'éprouve et le désespoir se prouve ; et puisque j'apprécie davantage l'émotion que la vérité, je cherche l'espérance, même au prix de quelques vérités bousculées. *Le désespoir est plus trompeur que l'espérance* - Vauvenargues – il faut être bien borné, pour espérer grâce aux vérités. Les vérités philosophales sont trop risibles, et les vérités vitales – trop terribles.

On vit une vie organique (analogique), comme tous les animaux, et une vie conceptuelle (fondée sur les représentations). Cette dernière est largement la plus présente et donc pleine de visibles contradictions (paradoxes), dues aux changement de représentations (et donc de langages). L'erreur des philosophes est d'appliquer à la vie organique les notions de vérité ou de négation qui n'y ont aucun sens.

Un philosophe qui se bat pour la vérité est aussi pitoyable qu'un concierge qui se battrait pour un théorème ; l'outil, la logique, leur est inaccessible au même niveau. Les deux sont incapables de désigner leur adversaire ; même don Quichotte y fut plus explicite.

O.Wilde : *The well-bred contradict other people. The wise contradict themselves* - *Les gens bien élevés contredisent les autres, le sage se contredit soi-même*. Le paradoxe du sage se joue entre deux modèles ou deux langages différents, où la compatibilité n'a pas de sens. Le sot se noie au milieu d'un même modèle ou langage. Par une

subtile substitution, le sage peut tomber d'accord avec le sot, qui n'est d'accord qu'avec lui-même.

N.Barney : *Être sans cesse vrai envers des vérités sans cesse changeantes. Je suis vrai, si je garde ma position (ou pose), face aux propositions (ou choses), avec le langage, la représentation ou la réalité changeants. Je suis vrai, parce que je sais les réinventer : le langage – par ma poésie, la représentation – par ma philosophie, la réalité – par mes contraintes.*

Dire – *les débuts plutôt que les buts* – est juste et mieux que – *chemins avant actions* - *Wege nicht Werke* de [Heidegger](#), car tout bon chemin devient impasse (*Holzweg*) et toute impasse vaut par son commencement, où la circulation d'idées est la plus dense.

Toute poésie contient une dose de mystique ; la philosophie, celle qui s'attache à l'arbre poétique, doit donc, elle aussi, en être pénétrée. *Le commencement dionysiaque de la mystique doit accompagner le commencement apollinien de la philosophie* - [Berdiaev](#) - *Дионисическое начало мистики необходимо сочетать с аполлоническим началом философии* - la mystérieuse hauteur de l'élan rejoignant la belle profondeur des cibles.

Les sphères, dans lesquelles la philosophie peut évoluer – les commencements, les parcours, les finalités. Les seules finalités, dignes d'une plume originale, sont la douce mélancolie ou l'ardente admiration ; le savoir, la vérité, l'actualité devraient en être exclus. Les parcours peuvent être continus ou discrets ; les deux peuvent se

justifier, si tu possèdes le talent et le style ; si tu reconnais, comme les meilleures des têtes, que la rupture est l'élément fractal nécessaire, pour saisir les objets essentiels, tu aborderas la démarche discrète. Enfin, les plus ambitieuses des plumes, se concentrent sur les commencements, la seule sphère où l'originalité a encore son verbe à dire. Et puisque la partie élémentaire de tout discours philosophique est la métaphore, le commencement en est la quintessence, prenant la forme d'un vers ou d'un aphorisme.



## Créer et la Solitude

Pour nager il y a beaucoup de styles, pour se noyer - un seul. On devient philosophe ou artiste, quand on se met à croire au contraire.

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de moi*. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler métasavoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* - Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst.*

Parfois, la mer présente des avantages agricoles, par rapport à la terre, puisqu'on peut *labourer la mer sans moisson* - Homère - et laisser toute semence aux messages des bouteilles jetées à la mer, à destination de ceux qui s'intéresseront à ma race plus qu'à ma trace. Je choisirai pour patron Poséidon, fort et profond, seul capable de rendre leur hauteur aux bouteilles coulées. Comme les Stoïciens - avec la force d'Héraclès, les Sceptiques - avec la profondeur d'Hadès. Et je m'acoquinerai avec la nymphe Calypso, celle qui voile, que j'associerai au dévoilement apocalyptique.

Toute réflexion philosophique devrait peut-être se concentrer autour de la question : quelle partie du moi peut être traduite par

l'action ? - avec deux issues corollaires : vers la solitude ou/et vers la béatitude.

Le rêve se crée et l'action se fait ; et l'homme est sa création et non pas sa production. Mais depuis **Hegel**, Malraux et **Sartre** on pense que l'homme est ce qu'il fait. Dans ce monde robotisé, l'homme noble se manifeste au premier chef par ce qu'il ne fait pas - pour ne pas profaner son rêve.

La chose, pour laquelle ma tête se démène le plus, est l'immobilité de mes bras. La bougeotte des périphériques s'explique souvent par la faiblesse de l'unité centrale.

Signe d'avance vers la sagesse : on connaît de plus en plus de choses à négliger, à ne pas remarquer, à ne pas s'arrêter dedans. Et l'on finit par tourner les yeux vers l'intérieur.

Heureusement, créer n'est ni trouver herméneutique ni produire phénoménologique, mais jaillir métaphysique.

Quand on s'attache au mât au-dessus des rameurs et prêche une haute voilure, on ne fait plus attention aux fuites de la vie dans les cales profondes. Odysséus, en s'attachant au mât, suivit le conseil, que **Nietzsche** adressait aux philosophes.

Ce qu'ils appellent la vraie philosophie m'est totalement étranger. Je ne vois pas de liens possibles entre le travail et la noblesse, tandis que l'otium en est compatible. Comme je n'arrive pas à prêter la sincérité à l'espérance - je ne cultive que des espérances inventées. Si

ma tendresse peut aller vers l'homme, elle évite les hommes ; je voue à ceux-ci une grande inimitié (tempérée par mon respect de l'homme et mon intérêt pour le surhomme).

Horace : *Levius fit patientia ; quidquid corrigere est nefas* - *La résignation allège tous les maux sans remède.* La résignation profonde, avec l'admiration haute, dessinent l'axe consolateur du philosophe. Ressentir comme un baume ce qui ne serait qu'un palliatif ou un poison.

Les philosophes, obsédés par des chimères, comme la vérité ou le savoir et dont ils ignorent les charmes, deviennent vite raseurs. Mais il ne serait pas juste de penser que les *affections philosophiques dessèchent notre capacité d'aimer* - J.Joubert - puisque le bon philosophe porte ses affections aux choses inconnues, invisibles ou même inexistantes, ce qui ne fait qu'apporter du bon mystère à l'amour.

L'amour, comme la mort, vit sur la vie. Ils naissent en niant celle-ci, mais, au zénith de leur entente, ils nous poussent à l'aimer. La philosophie de la mort pourrait commencer par les origines de l'amour. La folie de l'amour - *amantes, amentes !* (Térence) - pourrait se justifier par l'au-delà de la mort.

Qu'est-ce qu'une vraie imagination ? - l'art de me convaincre, à tout instant, que je suis amoureux ou héroïque ! C'est à dire - philosophe : *Je vois dans la philosophie un moyen de rétablir les droits de l'héroïsme* - **Badiou**.

L'amour est ennemi de la tolérance ; aimer, c'est découvrir la platitude de tous, sauf un être qu'on découvre à une hauteur vertigineuse et dont on est amoureux, sans savoir si l'ivresse provient de la hauteur ou de l'être aimé. Le sot s'y voit propulsé vers un rang supérieur. Le supérieur s'y découvre sot déchu, sans envier la sagesse des autres, sans chutes. *Tomber amoureux, ce n'est pas encore tout à fait - aimer* - **Dostoïevsky** - *Влюбиться, еще не значит любить* - aimer, c'est aimer la sensation de chute, c'est à dire la disparition de toute pesanteur.

L'amour, comme la philosophie, c'est la découverte du potentiel de mes faiblesses et l'art de tout ramener au point zéro soit du sentiment, soit de la réflexion. *D'un fond de faiblesses et de nudités surgit l'amour, et à partir de là - la fécondité* - J.G.Hamann - *Auf Schwächen und Blößen gründet sich die Liebe, und auf diese die Fruchtbarkeit* - l'inertie drape la nudité, la puissance sans volonté abaisse mes faiblesses, seuls les commencements sont féconds.

On se dégrise en assouissant ses soifs ; seules la forme et les étiquettes des bouteilles, le regard et l'écriture, nous tiennent encore en vertiges, nous enivrent sans vin.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résument : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même **Nietzsche** succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime* - *Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins.* L'illusion vient de la fausse

association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un* - Heidegger - *Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

L'amour et l'intelligence, deux scintillements intérieurs indicibles, et il y a un net parallélisme entre les tentatives de les dire à autrui : la foi et le poème - pour l'amour, et pour l'intelligence - la philosophie et l'intelligence artificielle.

La poésie - comme les meilleures de ses dérivations : l'art, la noblesse, la philosophie - est une valeur féminine, au moins ne se justifiant que par une présence féminine. L'ignominie des temps modernes vient de la considération des valeurs masculines comme des seules valeurs humaines.

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

L'amour est le seul outil de justice intellectuelle : *Le juste amour fera, par souci de partage, éclairer le niais et aveugler le sage* - Dryden - *Love works a different way in different minds, the fool it enlightens and the wise it blinds*. Il s'y agit vraiment de la raison la plus triviale, et non pas d'une sagesse quelconque : *L'amour est une sagesse du sot et une folie du sage* - S.Johnson - *Love is the wisdom of the fool and the folly of the wise*.

Ce qui *doit* régler nos passions, ce qui *peut* dérégler nos idées - la double origine de toute philosophie du *vouloir*. La passion est le premier mouvement de toute belle idée.

Les *amis* ou les *amants* de la sagesse - deux familles, presque sans intersection. Je ne fréquente que les seconds : le culte de la caresse, l'ivresse de l'obscurité, le goût pour des contacts téméraires, suivis du refus d'en assumer les conséquences. Mais les *amis* dominent : en créant des salons et écoles, en traquant, en pleine lumière, la sobre vérité, en s'enorgueillissant d'une cohérence entre leurs dits et leurs faits. *Aut factum aut dictum* ([St-Augustin](#)) est plus intelligent que *dictum – factum*.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* - M.Serres.

La hauteur semble être la seule position, où l'on puisse aimer sans attache (l'amour tout court, ou la charité de [Pascal](#)), espérer sans attache (la philosophie de transcendance, ou la *spem sine corpore* d'Ovide), croire sans attache (la philosophie d'immanence).

D'[Aristote](#) à [Leibniz](#), en passant par [Plotin](#) et [Spinoza](#), cette ineptie : le but de la philosophie serait de nous apprendre ce qu'il faut aimer. Celui qui sait, qu'on ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas,

s'en rit. L'amour est une espèce mystérieuse du Bien inexplicable ; et la philosophie, cette protectrice des mystères, devrait nous apprendre à nous contenter d'un fol amour, autrement dit – à nous consoler. Non pas à ouvrir, mais à fermer nos yeux.

Je décris tout objet soit par le chiffre soit par la mélodie - son immanence quantitative ou sa transcendence qualitative. Mais si le chiffre rend le véritable fond, indépendant de mes yeux ou lubies, la mélodie le munit d'une forme, et cette mélodie préexiste dans mon regard. *La musique, dans les choses sensibles, est créée par une musique qui leur est antérieure* - [Plotin](#).

L'érotisme est le seul domaine, où l'âme est plus près de la matière que de l'esprit. Et le bel humour de Wilde : *Pour le philosophe, les femmes représentent le triomphe de la matière sur l'esprit, et les hommes – celui de l'esprit sur la morale* - *Women represent the triumph of matter over mind, men represent the triumph of mind over morals* pourrait passer pour le triomphe de l'âme.

L'apport de la philosophie à l'action, à la connaissance, à la pensée est nul et non avenu ; sa première fonction est la création et la garde de la frontière du sacré, où sont exilés, désarmés et incertains, l'amour, le rêve et la musique : préserver un doute pulsionnel, plutôt que consolider des certitudes impassibles.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa trinité intérieure complète est faite du philosophe,

de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se charge de notre intelligence et de notre création, le soi inconnu représente le sacré ou, au moins, le noble.

Pour rêver, briller, chanter, créer – il faut aimer. Pour certains, il le faut même pour penser ! *On ne peut philosopher sans aimer* - [Dante](#) - *A filosofare è necessario amare*.

La philosophie est un aliment pour le poète ; la poésie est un excitant pour le philosophe. Une volupté peut naître de leur proximité, mais leur progéniture commune risque de porter des stigmates incestueux.

Comme la liberté, comme la philosophie, comme la puissance – l'amour vaut surtout par son commencement. *L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant* - [Pascal](#).

N.Chamfot : *La sagesse fait durer, les passions font vivre*. La sagesse apprend à relier des instants isolés ; la passion fait aimer l'intermittence et la brisure. Elles nous préparent une nouvelle liberté des yeux ou une nouvelle servitude du cœur.

A.Musset : *Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse*. Dans cet enjouement bachique, Dionysos triomphe d'Apollon. Dans la sobriété du quotidien Apollon succombe devant Hermès. Apollon ne s'entend qu'avec Athéna, quand ce n'est avec Aphrodite.

**Nietzsche** : *Eine schöne Frau hat doch etwas mit der Wahrheit gemein : beide beglücken mehr, wenn sie begehrt, als wenn sie besessen werden - La belle femme et la vérité, toutes les deux, donnent plus de bonheur lorsqu'on les désire, que lorsqu'on les possède.* Bonheur des étiquettes, bonheur d'une liqueur en bouche, bonheur d'une ivresse - muni d'un bon goût, toute lecture, érotique ou logique, peut tourner en fête heureuse. Plus immatériel est ton désir, de moins de rêves on pourra te déposséder ; le romantisme se moquant du stoïcisme : *Quel est celui qui possède le plus ? - Celui qui désire le moins* - **Sénèque** - *Quis plurimum habet ? Is qui minimum cupit.*

Alain : *Aimer, c'est trouver sa richesse hors de soi.* La richesse est une valeur d'échange ; aimer, c'est laisser envahir son cœur par l'Un, ce chiffre magique, qui précède et se substitue et à l'esprit et à la lettre, c'est à dire à l'Être ; aimer, c'est trouver son dénuement soudain inépuisable en pertes qu'on salue. Mais *chercher* est peut-être plus authentique que *trouver*, et Chérubin - *Ricerco un bene fuori di me. Non so chi'l tiene, non so cos'è* - est non seulement meilleur amoureux, mais meilleur philosophe que toi. Des rires ou des pleurs, c'est ce qu'on devrait attendre d'une philosophie humaine, non robotique. D'ailleurs, le seul air d'opéra, provoquant des sourires amusés des uns ou des sanglots irrépressibles des autres, est bien ce *Voi che sapete*, chanté par M.Ewing.

Tsvétaeva : *Liebe lebt von Worten und stirbt an Thaten - L'amour vit de mots et meurt d'actes.* La piètre littérature - faire finir en mots et non pas en mélodie ; la piètre vie - faire vivre d'actes et non pas de rêves ; la piètre philosophie - agir, verbalement, au milieu des problèmes et

ne pas écouter le mystère lointain : *La philosophie vit de problèmes, comme l'homme - de nourritures* - Novalis - *Die Philosophie lebt von Problemen, wie der Mensch - von Speisen* - la musique, le rêve, le mystère - les premières victimes des soifs assouvies.

Toute bonne lecture est de nature érotique : dès que je ne veux que comprendre ce que je recherche, je suis frappé de honte ou d'impuissance. Chez les autres, je me découvre des pulsions de voyeur ou me comporte comme dans un lupanar. *Ta bibliothèque est ton harem* - Emerson - *A man's library is a sort of harem*. Livre comme visée, à l'usage des chasseurs (Artémis précédant Aphrodite et même Athéna), ou livre initiateur du premier pas, protecteur de l'intouchable.

La hiérarchie des regards sur l'écriture : j'arriverais toujours à me défendre, face à un logicien, un historien, un philologue ou un philosophe ; le seul jugement, que je redoute et que j'accepte d'avance, est celui d'un poète.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débute par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

Le philosophe réfléchit hors du temps et appelle éternité – la réflexion réussie. Le poète rêve dans le temps courant, qu'il veut fuir, et appelle éternité - la fuite réussie.

Pour le poète la musique est rythme, pour le solitaire – mélodie, pour le philosophe – harmonie.

Chez un philosophe, on (res)sent le climat, pointilliste, laconique, ascendant, de son âme ou/et comprend le paysage, vaste, cohérent, connexe, de son esprit. Avec la disparition des âmes, on est orphelin de climats solitaires et plongé dans la multitude de paysages. Mais l'artisanat (photo)graphique rendit ces paysages – interchangeables. L'aphorisme reste le dernier genre, qui fasse parler l'âme.

Tout le monde est d'accord, qu'en philosophie, le savoir (le Vrai) n'est pas tout, que le langage (le Vrai et le Beau) n'est pas tout ; mais très peu ajoutent, qu'à ce tableau incomplet manque le Bien, autrement dit – la noblesse.

L'état normal d'un philosophe, c'est la honte – se sentir usurpateur, voleur ou tricheur ; lancé d'un banc des accusés, son discours devrait être un aveu confus et non pas une fracassante plaidoirie. Au lieu de cela, on entend des réquisitoires, grommelant du haut d'une chaire. La honte suffit pour un verdict intérieur ; elle rend inutile toute référence aux codes.

S'apitoyer sur les hommes, on vit bien où cela mène : le XVIII-ème siècle le vécut comme un mystère, le XIX-ème comme un problème, le XX-ème comme une solution. Des larmes de la nature, à celles de

l'intellect et, enfin, à celles d'un martyre. De bons bergers comme de bons philosophes n'existent qu'en solitude. En foires, ils sont, tous, des badauds. Les hommes ne méritent que ce que la liberté leur prédestine - être des négociants.

Pyrrhon : *Comment peut-on savoir si le sage est sage ?* - par trois choses : par la rigueur de la descente au degré zéro de la raison, par le confort de la solitude qu'on y découvre et par la nature de la résignation de n'y trouver ni fenêtres ni toit.

La fonction première de la philosophie est de me donner des raisons de m'étonner ; une fois l'étonnement solidement installé, je peux l'appliquer à la vérité, à la musique ou au rêve ; l'étonnement est l'instrument, et moi - compositeur, interprète ou auditeur. Depuis [Platon](#) et [Aristote](#), beaucoup pensent, que *la vraie attitude philosophique est étonnement devant le monde* - Merleau-Ponty.

Le sot étend le suffisant, le sage approfondit le nécessaire, le délicat hausse leurs domaines de valeurs respectifs jusqu'à ce qu'ils deviennent de vagues constellations scintillantes.

Aux trois éléments - eau, terre, air - sont associés trois courants vitaux : la fontaine, les racines d'un arbre, le souffle - le souterrain, le terre-à-terre, le hautain - la philosophie, le savoir, la poésie ; ils brillent, culminent et se poétisent grâce à la pureté et à l'intensité, ces courants du feu, du génie. La métamorphose de Phénix nous rendra la fontaine, l'arbre et le souffle.

Que trouve-t-on dans son âme ? - une musique silencieuse, une peinture des yeux fermés, une raison d'avant le Verbe, des attirances sans objets, et la tâche humaine d'introspection est tout de traduction ; je n'y vois aucune place pour la dissimulation, le refoulement, l'aliénation - toutes les philosophies du soupçon (et même l'école nietzschéenne de suspicion - *die Schule des Verdachts* - lorsqu'elle s'écarte du mépris - *der Verachtung*) ne s'adressent pas à l'homme, mais au robot, qui s'imagine, que ses copies sont plus authentiques que ses dissimulations.

Je ne connais pas un seul passage philosophique, qui, pour mon adhésion, mon plaisir ou mon respect, gagnerait quoi que ce soit grâce à l'argumentation, au fol amour de la vérité ou à l'impeccable rigueur. En revanche, combien d'extases devant la solitude d'un balbutiement, d'une honte, d'une métaphore, bref - d'un accord. Le but de la philosophie est la traduction en musique de tout bruit de la vie, montant de mon cœur ou de mon âme. Et non pas son aléatoire et pénible déchiffrage.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annuller les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit pas de science, mais de poésie et de philosophie.

L'acquiescement au monde n'est pas sa compréhension suivie d'une approbation, mais, presque au contraire, son incompréhension,

profonde et émerveillée, suivie d'une tragique résignation de son haut parcours.

Malgré d'innombrables proclamations du contraire, en philosophie, je ne connais pas un seul exemple d'un doute fécond ; en revanche, que de fulgurances naissent des croyances gratuites, croyances en indémontrable, que sont toute beauté ou toute noblesse. Le doute est un appel à la sobriété ; il n'est valable que là où l'ivresse est exclue.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

Le *soi pur* de Valéry est trop lié au *tout* du monde, le *soi absolu* de l'*idéalisme transcendental* de Kant est trop mécanique, mon *soi inconnu* a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérandes ensemblistes – il est l'*algèbre* de la création.

La position du philosophe, la position couchée, perdit du prestige. Debout, la tête en haut, toute vision est syllogistique. *Le devoir d'artiste : tenir en éveil le sens du merveilleux* - Chesterton - *The dignity of the artist - keeping awake the sense of wonder*. La merveille est chassée de la vie, puisque c'est la vérité qui y règne désormais sans partage : *Le merveilleux n'attire plus des songes, la vie ne rêve plus que dans le vrai* - Grillparzer - *Erloschen ist der Wunder altes Licht. Das Wirkliche düunkt sich allein das Wahre.*

Ce qui est passionnant avec les problèmes philosophiques, c'est qu'ils n'admettent de bonnes, c'est à dire profondes, solutions que si l'on les appuie sur de bons, c'est à dire hauts, mystères. Tout parcours, où la solution est un terminus, est aphélosophique ; la philosophie est la culture des impasses, enthousiasmantes et hautes.

L'origine du nihilisme, de la poésie et de la philosophie : ce qui est le plus urgent à faire n'est pas faisable ; ce qui est le plus brûlant à dire est indicible ; ce qui est le plus profond se déracine si facilement. Un seul refuge, devant ces défaites, - la noblesse d'une hauteur hors toutes coordonnées morales, verbales ou mentales.

La partie visible de l'être est suffisamment explorée par nos représentations (seuls les parasites universitaires continuent à y fouiller et à y nager) ; il faudrait ne s'occuper que de sa partie invisible, qui aurait pour contenu - l'intensité, et pour forme - la métaphore. En revanche, se tourner vers le *devenir*, s'appesantir sur le temps, ne promet rien de nouveau ni d'original ; la philosophie est une réflexion sur l'intemporel, sur l'invariant, sur le langagier et, surtout aujourd'hui, - sur l'invisible.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

Philosopher, ce n'est pas opposer une pensée rigoureuse à une vague doxa, mais savoir réduire, rigoureusement, toute pensée endormissante à l'état de doxa enthousiasmante.

On reconnaît un philosophe par la profondeur de ses questions, aux réponses illisibles ; le poète se fait remarquer par la hauteur de ses réponses, aux questions invisibles ; quand un seul homme porte en soi ces deux profils, son discours devient un arbre, visible et lisible, vivant ; isolés, ils n'exhibent, le plus souvent, qu'une minéralité des gouffres ou des montagnes.

Mon vrai soi est mon soi inconnu, qui inspire mes rêves. Je ne me reconnaiss pas dans mon soi connu qui produit mes actes et mes pensées et qui reste pour moi un étranger. Mais le soi inconnu n'a ni langage ni souffrance sur lesquels devra se pencher mon soi connu – l'origine d'une vraie philosophie.

En philosophie, tous les chemins vers la lumière sont battus, ternes, décousus ; ce qui vaut, pour notre dynamisme et nos élans, c'est la recherche de l'origine de nos ombres.

Le mystère est une réalité du scientifique, un rêve du philosophe, une étoile du poète. *L'âme du poète est orientée vers le mystère* - Machado - *El alma del poeta se orienta hacia el misterio.*

Aucune mystique dans le langage, dans le rêve, dans la représentation, dans l'interprétation ; la mystique ne se trouve que dans la réalité. Pour tout esprit sain et objectif, cette réalité, qu'elle soit minérale, vitale ou spirituelle, est impossible, inimaginable, mystérieuse. Un philosophe devient mystique, s'il reconnaît le mystère du réel, ne se contente pas, dans son discours, de ne toucher que le connu, admet la présence d'éléments divins dans cette partie de sa

conscience que j'appelle son soi inconnu. Le mystique est admirateur du Créateur (d')Inconnu.

Une bonne philosophie commence par un vague écho d'une mélodie, d'une angoisse ou d'une métaphore ; il s'agit de l'habiller de mots qui garderaient et la musique et l'inquiétude et la poésie.

On approfondit sa vue, grâce au savoir des scientifiques et à l'intelligence des philosophes ; on rehausse son regard, grâce à l'imagination et la musique des poètes. Ne pas confondre ces deux dimensions incompatibles ; même axe, deux extrémités opposées. Une vue plus juste ; un regard plus intense.

La liberté biologique est un *miracle* de tout vivant ; la liberté politique est un immense *problème* de société ; la liberté intellectuelle est une *solution* réservée aux solitaires ; la liberté des philosophes est une totale fumisterie : ni Montesquieu, ni [Hegel](#), ni [Berdiaev](#), ni [Sartre](#) ne formulèrent absolument rien d'intéressant la-dessus – que d'insipides logorrhées autour d'un creux indéfinissable.

Les impasses individuelles me consolent, les impasses collectivistes me désolent. La philosophie des Lumières communes aboutit toujours aux désenchantements ; la philosophie des ombres personnelles enchante, parfois.

Le sage réduit le nécessaire et se réjouit de l'abondance du possible ; le sot élargit le possible et souffre du manque du nécessaire. Qui renonce au superflu, se libère de l'indispensable. Et si le superflu était ce qui est *indispensable*, sans qu'on sache à quoi (Cocteau) ?

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

Le mouton s'occupe de dicter et le robot - de résoudre le problème, et ils appellent cela - la vie (Popper) ! La vie est union des trois dons : don philosophique, pour dégager du mystère - des problèmes, don intellectuel, pour apporter au problème - une solution, don poétique, pour deviner derrière la solution - une nouvelle source mystérieuse. Dans ce cycle, le mystère reste intact, c'est cela l'éternel retour.

Ces misérables stoïciens et [cartésiens](#), en nous conjurant de maîtriser les passions, ne peuvent en citer que glotonnerie, rapine ou débauche ; ils ne pouvaient pas se douter, que du bourgeois qu'ils éduquaient émergera le robot, modéré, honnête et de bonnes mœurs.

Le sage rêve d'être un bon sauvage sachant être fou (*mala bestia* d'Ortega y Gasset) au bon moment. *Pas de grand génie sans grain de folie* - [Sénèque](#) - *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiae fuit*. Mais il n'y a aucune continuité, qui mènerait de la folie à la sagesse, et W.Blake a tort : *Si le fou persévérait dans sa folie, il rencontrerait la sagesse* - *If the fool would persist in his folly he would become wise*. Il y a temps d'être sobre et temps d'être sensuel - [Épicure](#) le comprit mieux que Salomon.

Je devrais me féliciter, que ce ne soient plus le poète et le philosophe que l'humanité écoute, mais l'avocat et le journaliste. Mes extases y gagnent en pureté, et mon mépris – en intensité.

L'homme, à partir d'un lien *syntaxique* imposé (sa naissance, résumant son essence, avec des organes innés du Bien, du Beau, du Vrai), devient créateur de liens *sémantiques*, répartis entre le vouloir, le pouvoir, le devoir, le savoir. Cette création s'appelle *existence*. L'*existence*, en accord avec l'*essence*, forme les seuls deux sujets, dignes d'une spéculation philosophique, – le besoin de consolation (ou le goût de la caresse, les deux – opposés à la possession) et la richesse (opposée à l'*algorithme*) du langage.

Pour le robot moderne, qu'il soit ingénieur, garagiste ou philosophe, la vie, c'est la formulation, la démonstration et l'*application* des vérités – tout le contraire de ce qu'on appelait jadis *vitalisme*. Je finis par opposer à cette *vie* mécanique – le rêve poétique : formules en tant que forme, démonstrations en tant que musique, applications en tant qu'*élan*. Foin des vérités cadavériques – pour des états d'*âme* mélancoliques.

**Plotin** : *Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe*. Ils connaissent les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

La philosophie est un genre poétique au champ subtil de tropes et ayant pour centre l'homme seul. Ce qui rend ridicules les prosateurs-philosophes mettant au centre une (pseudo-)logique, que seul maîtrise le mathématicien, ou une (pseudo-)intelligence, que seul pratique sans pédanterie le poète-né. Mais pires que les prosateurs sont les *logiciens* : *Les philosophes sont ceux qui proposent pour notre temps des énoncés identifiables* - **Badiou** - la peste sur votre temps et vos énoncés ! La philosophie devrait rechercher en tout de la musique intemporelle et mystérieuse !

Je suis philosophe, si j'ai les moyens pour affirmer : *tout est nombre* (c'est à dire - des représentations, surtout réalisées par des autres) et *tout est musique* (c'est à dire - des interprétations, créées par moi-même). *Et ignem regunt numeri* - Ch.Fourier.

La part de mystère accordée à la vie ou à notre regard, tel est le meilleur critère de toute philosophie. La vie mortelle et le regard mortel - l'immanence. La vie mortelle et le regard immortel - la transcendance. La vie immortelle et le regard mortel - le matérialisme. La vie mortelle et le regard immortel - l'idéalisme. À chacun – son chatoiement sur la facette immortelle qu'il adopte. Et c'est pourquoi l'Asiate immanent nous laisse sans voix, nous, qui rêvons du chant et de l'entente fraternelle entre Castor et Pollux.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes

philosophique, scientifique ou poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que *je suis*, je dois préciser que *je pense en tant que*.

L'intégrité, en philosophie, résulte en ennui, en tiré par les cheveux. L'unité d'une caserne. Le fragmentaire crée l'illusion de sincérité et de vivacité. L'unité devrait s'acquérir par une hauteur qu'on ne quitte pas. *Toute philosophie ne vaut que dans son état naissant et devient ridicule, si on essaie de la rendre mûre* - [Valéry](#). Les meilleurs aèdes furent rhapsodes.

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez [Cioran](#) que chez [Wittgenstein](#). Les perles syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

Penser la pensée, telle est la démarche commune de deux belles têtes, [Valéry](#) et [Heidegger](#) ; le premier voit la valeur de la pensée dans son *venir-au-monde* soudain et fatal et, ingrat, se détourne d'elle, une fois qu'elle est fixe ; le second voit dans la pensée (*Denken*) une gratitude (*Danken*), qu'il doit à l'*être-dans-le-monde*. Pour enchaîner, phonétiquement, je dirais, que la pensée ne doit pas panser les plaies, où bat le pouls de la vie.

Des jeux pseudo-logiques avec des concepts tirés au hasard des soutenances de thèses, en psychologie ou en physiologie, ce charabia insipide de la professoresque clanique, s'attachant, au gré des modes,

au *rationaliste le plus absolu*, au *charlatan de Vienne* ou au *dingue de Turin*, mais sans leur talent, dans cette niche logomachique alimentée par **Husserl** et **Heidegger**, **Sartre** et **Badiou**, où l'on refuse à **Pascal**, Voltaire ou **Valéry** le titre de philosophe, que s'arrogent tous ces arides pontifes de faculté Barthes, Foucault, **Deleuze**, Ricœur, Derrida. Siècle de *Dozenten* et d'agrégés !

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'**épicurisme** ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* - Tsvétaeva - *Враждуют низы, горы - сходятся*.

L'informaticien et le linguiste ricanent en voyant le philosophe patauger au milieu des logiques et des langages. La défense du merveilleux, face à la déferlante mécanique, - c'est peut-être le seul domaine, où le philosophe a encore son mot à dire, à cause de la défaillance du poète. Puisque *la conscience d'avoir frôlé le merveilleux arrive trop tard* - Blok - *сознание того, что чудесное было рядом, приходит слишком поздно*.

**Valéry** se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur

les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - [Spinoza](#), [Hegel](#), [Wittgenstein](#) - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par [Aristote](#) et [Kant](#).

Au-delà d'un certain niveau de compréhension des œuvres des hommes - qu'ils soient philosophes ou poètes - surgit l'irrésistible et irrespirable ennui. Le bon goût consiste à s'arrêter aux formes métaphoriques et s'interdire l'avance vers un fond casuistique.

En philosophie, toute idée a deux facettes : métaphore et requête. La deuxième sert à soutenir des thèses ; la première - à soutenir nos enthousiasmes. La première aide à créer un confort de nos ruines, la seconde - à meubler les raouts sybarites. *La Caverne* ou *le Banquet*, *l'Arbre* ou *la Cène*.

L'œuvre philosophique mondiale n'est nullement un majestueux édifice, tenant debout grâce aux méthodes, preuves ou découvertes, architecturales, logistiques ou urbaines, elle est d'humbles ruines tapissées ou hérissées de métaphores.

Bâtir un modèle ou l'interroger, l'intelligence de l'âme ou l'intelligence du langage ; la conception, enrichissant un discours intérieur, ou la construction, résumant un discours extérieur. Deux activités dont la seconde se réduit, à moitié, à la première. Pour l'intelligence, le modèle est au-dessus de la requête ; pour le poète, la

requête s'émancipe du modèle ; pour le philosophe, celui qui sait préserver l'étonnement de la conception et du questionnement, - les deux se valent. *L'interrogation véritable n'exprime pas un problème, mais indique plutôt un petit mystère* - Merleau-Ponty.

Le nihilisme n'est la négation ni de points d'attache (ontologie) ni de valeurs (axiologie), mais la liberté et le talent de leur (ré)invention.

Le but de toute philosophie n'est ni de comprendre ni d'amplifier le bruit du monde, mais d'apprendre à en extraire la musique. Et cette musique doit toujours porter la joie, même si, chez les meilleures oreilles, elle perce à travers les larmes. La philosophie est dans la sublimation céleste de ce qui nous attache à la terre.

Dans la haute chaîne poétique, il y a un versant lyrique, l'adret, - où l'on cherche l'edelweiss - et un versant philosophique, l'ubac, - où l'on songe aux refuges. Ils ne sont pas deux sommets opposés se renvoyant le même message (*qui habitent, proches, sur les monts les plus séparés* - [Heidegger](#) - *die nahe wohnen auf getrenntesten Bergen*).

La philosophie doit procéder dans le sens inverse du bon sens : analyser le tout et synthétiser le détail.

Comment appelle-t-on un discours sans définitions clairement perçues ? - bavardage, lorsqu'il s'agit de manier les choses ; philosophie, lorsqu'il est question des idées. Pourtant, de tous les temps, l'incapacité de formuler de bonnes définitions fut vue comme signe d'indigence mentale ; les définitions, paraît-il, tuent le *telos/entéléchie/but* de la philosophie (ces gardiens de logorrhées,

élèves de [Husserl](#), devraient s'appeler *phil-a-télistes* - ceux qui sont sans le lointain) ; les bonnes définitions sont, en effet, de puissantes *contraintes*, rendant les buts presque triviaux et sans intérêt propre.

Qui se souvient encore, que *l'objet du philosophe est le sentiment plutôt que le syllogisme* - [Érasme](#) - *philosophiae genus in affectibus situm verius quam in syllogismis* ? Depuis [Kant](#), la philosophie devint collectiviste : *La façon solitaire de philosopher perdit tout crédit ; tout commencement philosophique s'élève jusqu'à devenir science* - [Hegel](#) - *Das einzelne Philosophieren hat allen Kredit verloren ; jedes philosophische Beginnen erweitert sich zu einer Wissenschaft* - et qui croise-t-on dans ces hauteurs scientifiques ? - des moutons mimétiques, avant qu'ils ne soient rejoints par des robots programmés.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendental, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Le soi inconnu est tout simplement notre âme, qui, chez un philosophe, s'incarne dans l'une des deux hypostases du soi connu : elle devient cœur, dans la recherche de consolations à la détresse

humaine, ou elle devient esprit, dans son regard sur la merveille du langage.

L'exigence non-faiblissante dans l'ampleur des solutions, dans la profondeur des problèmes, dans la hauteur des mystères – telle pourrait être la tâche philosophique. *Rendre l'être plus difficile à saisir, telle est la vraie vocation de la philosophie* - **Heidegger** - *Erschwerung des Seins ist der echte Leistungssinn der Philosophie.*

Vivre, c'est agir et narrer, et rêver, c'est chanter et s'étonner, ce sont deux antinomies. Et la philosophie n'a aucune chance d'être une science de vie – le bon sens s'en occupe mieux – elle peut, en revanche, rehausser le chant et approfondir l'étonnement. Il faut vivre une sagesse savante et terrienne, et rêver dans une ignorance étoilée.

Le pédant s'identifie avec les racines, le marchand – avec le tronc, le sage – avec les feuilles, le rêveur – avec les fleurs, le consommateur – avec les fruits, le poète – avec l'ombre, mais le philosophe doit viser l'arbre tout entier. *La puissance, qui devait aller aux fleurs, se partage aujourd'hui entre les feuilles et le tronc* - **Nietzsche** - *Die Kraft, die eigentlich der Blüthe zukommen soll, bleibt jetzt an Blätter und Stamm vertheilt.* Le vrai ennui, c'est que le tronc ne pense qu'au bois et oublie la sève, et que les feuilles soient surchargées de constantes et manquent d'inconnues.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce

sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Si ma plume est plus près de mon âme que de mon esprit, je soignerai mieux la forme (l'essence de mes rêves) que le contenu (l'existence de mes actes). C'est pourquoi l'existentialisme est, le plus souvent, lamentable. Un bon psycho-logue peut se permettre d'être misologue.

*Connaissance absolue, valeurs éternelles, esprit universel* (on peut y intervertir les adjectifs au hasard) – ces ternes épouvantails, plantés par Descartes, Kant, Hegel, Husserl, font peut-être fuir des corbeaux ou des rongeurs du jour, mais ils ne servent que de perchoir, aux volatiles de la nuit, dont les yeux sont tournés du côté des étoiles, pour adorer la merveille inconnaisable, les vecteurs intemporels, la musique existentielle.

On révoqua les messagers (les *Messagers des étoiles – siderei Nuncii* - les Anges), banalisa les messages (les Bonnes Nouvelles) ; on se dévoue aux messageries (les communions de robots). *Où est la sagesse perdue dans le savoir ? Où est le savoir perdu dans les constats ?* - T.S.Eliot - *Where is the wisdom we have lost in knowledge ? Where is the knowledge we have lost in information ?* - le où est bien connu, c'est le *qui*, le *comment* et le *pourquoi* qui sont perdus définitivement.

Pour la peinture philosophique, le réel aurait dû ne servir que de toile, de support matériel nécessaire, tandis que l'essentiel aurait dû être dédié à l'imagination, langagière et lyrique, irréductible à la raison. La *Realphilosophie* (Hegel) des rats de bibliothèques, bavards et calculateurs, face à la vraie philosophie des poètes, dont l'esprit chante ou danse, pour devenir âme, pour nous faire aimer la vie abyssale et le verbe musical.

La gigantesque érudition de Hegel devint une propriété commune de tous les professeurs à la Faculté – bavards, ampoulés, stériles, imitateurs – sans audace, sans élan, sans créativité, sans style.

Est philosophe celui qui est capable de munir de variables tout aspect de l'arbre de sa pensée ; il est égal à lui même, tout en pouvant s'unifier avec une pléthore de regards des autres, regards qui sont aussi des arbres.

Plus que la vie profonde de l'esprit, c'est la vie haute de l'âme qui l'assure la descendance philosophique : *La philosophie doit garder la ligne de faîte de l'âme, donc la fécondité de tout ce qui est grand* - Nietzsche - *Die Philosophie soll den geistigen Höhenzug festhalten ; damit die Fruchtbarkeit alles Großen* - la fécondité de créateur d'arbres, aux feuilles variables, ouvertes à l'unification. Un arbre est grand, quand tout autre arbre, unifié avec lui, en sort grandi. Même avec un agonisant cloué à ses branches.

Adoucir la souffrance par un rêve astral, affirmer la noblesse par une sagesse verbale – tels sont les plus grands thèmes d'une haute

philosophie. *La philosophie n'est autre chose que la compassion et la sagesse* - [Dante](#) - *Filosofia non è altro che amistanza e sapienza*.

Le discours philosophique, pratiqué par deux clans opposés, peut soit viser une objectivité soit partir d'une subjectivité. Le premier clan, avec le plus grand sérieux, déverse du galimatias autour du *savoir*, de l'*être*, de la *rigueur*, galimatias rarement tempéré par un style. Le second, clairsemé et plutôt ironique, s'inspire de la *solitude*, de la *souffrance*, de la créativité *langagière* d'un homme. La quantité, évidemment, est du côté du premier clan, mais l'intelligence est un avatar, qualitatif et presque exclusif, du second.

Ce n'est pas une *vision du monde* que doit exposer un philosophe, mais son propre *regard*, presque sans objets extérieurs, peindre son état d'âme vibrant, puisque l'esprit philosophique contient déjà les échos de tous les mystères du monde. Les problèmes et les solutions, il faut les laisser aux non-philosophes.

Un philosophe, qui ne cherche qu'à *comprendre* et à *connaître*, ne trouvera jamais ni la profondeur des pensées ni la hauteur des rêves – il sera plongé dans la *platitude*.

Par définition, la philosophie ne devrait aborder que des thèmes sur lesquels le *consensus* est impensable, ce qui aurait dû interdire toute objectivité et ne favoriser qu'un regard personnel, qui ne vaudrait que par sa hauteur, son goût, ses contraintes et son tempérament. La sagesse, le *savoir*, l'*être* sont de ces thèmes vagues, mais sur lesquels se déverse la logorrhée professoresque, à la recherche de l'universalité.

Dans les logorrhées philosophiques, je constate un langage et je devine des représentations sous-jacentes – je vois ce qu'on peut. Mais il est rare d'y comprendre ce qu'on doit (proclamer ou éviter) – les contraintes. Mais la lacune la plus impardonnable, c'est le vague de ce qu'on veut – les questions initiales, les motifs, les finalités formulées.

Tout créateur est porté à la philosophie, c'est-à-dire à remplir tous les horizons de l'intelligible, aussi bien à l'intérieur de son métier que les horizons communs des hommes. La mathématique et la musique (et peut-être aussi la religion) touchent tous les périmètres et rendent faibles ou superflus les efforts au-delà du cercle de leurs compétences, d'où la nullité philosophique des génies mathématique ou musical. Pour être bon philosophe, il faut être porteur d'immenses lacunes - des tragédies, des angoisses et des hontes.

Les deux premières exigences d'un philosophe : croire en essence divine du Vrai, du Beau, du Bien et créer le cadre de l'existence humaine, en dessinant les domaines où règnent l'esprit, l'âme, le cœur.

La philosophie - nostalgie des ruines au milieu de tout ce qui prétend se tenir debout.

Les pires des philosophes sont des bâtisseurs ; les meilleurs se barricadent dans leurs ruines.

La vie m'apprend la navigation, la philosophie - la gestion du naufrage, la poésie - l'art de confier à une bouteille aléatoire et

providentielle le vertige des fonds ou l'horreur des crêtes. L'ironie me cloue au rivage.

Les meilleures pages de philosophie et de poésie perdent de leur beauté et force, quand on les développe ou justifie. *S'il faut expliquer la chose, il ne faut pas l'expliquer* - Hippius - *Если надо объяснять, то не надо объяснять.* L'expliqué est ce qu'on peut passer outre : *Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer* - G.Braque. Sous une belle forme, on peut toujours découvrir un bon fond, mais il vaut mieux ne pas l'exhiber. *Ce qui a besoin d'être démontré ne vaut pas grand-chose* - [Nietzsche](#) - *Was sich erst beweisen lassen muß, ist wenig werth.*

Je n'ai pas assez de foi pour croire dans le scepticisme.

Le sceptique dit : tout peut être rabaisé. Je suis un anti-sceptique, je dis : à une certaine hauteur, tout peut être vécu comme vrai et même comme beau. Le scepticisme est un croc-en-jambe, pour nous empêcher de déployer nos ailes ; l'anti-scepticisme est une décision de nous débarrasser des ballasts de nos prudences.

On est un Ouvert, lorsque son intérieur coïncide avec son soi - encore de l'ontologie mathématique.

Un magnifique exemple de naissance de métaphores vibrantes à partir d'un impassible concept : *l'Ouvert est une chose qui coïncide avec son intérieur* - une sobre définition mathématique, qui, transposée au domaine spirituel, redessine les frontières et les limites de nos aspirations ou de nos espérances : tout point, où le moi n'est plus seul,

ou s'arrête, sans continuer à me toucher, ne m'appartient pas ! De même : *le Clos - la différence entre la chose et son intérieur appartient à la chose*. Toute limite de mes élans, toute frontière de mon identification, m'appartiennent - le refus de la transcendance.

Quand je lis toujours les mêmes litanies sur les *profondes mutations bouleversant les fondements*, je sais, que ce sont des commerçants, des journalistes ou des professeurs de philosophie, qui analysent ainsi les achats de véhicules, les faits divers ou les publications académiques, pour déjouer l'ennui et la platitude. Qui tend encore vers la hauteur des invariants immuables ? - des vagabonds, des exilés, des ratés...

Les livres de philosophie moderne aident à rédiger des thèses de doctorat et non des testaments.

Le philosophe et les éléments : il veut liquéfier ou solidifier la chose, soit pour la rendre protéiforme et universelle, soit pour prouver sa puissance et sa rigueur. Tandis qu'elle aurait besoin de feu, pour son intensité, et d'air, pour sa hauteur.

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est à dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Le terme de *déconstruction* se justifie sous deux angles : la même réalité se représente différemment par des personnes différentes ; le même discours peut s'interpréter différemment, dans les contextes des représentations différentes ; donc, ne se fier ni à la réalité trop silencieuse ni au langage trop bavard - (re)bâtir des représentations (aboutissant à une hétéronymie conceptuelle et langagièrre).

Dans tout discours, il y a un fond, mécanique et banal, l'idée, dictée par l'esprit, et il y a une forme, organique et musicale, inspirée par l'âme. La hauteur d'âme ne se révèle qu'à ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir et dont les oreilles perçoivent de la musique dans tout bruit de la vie.

L'idée chaussée en mots répugne à être déchaussée. Le non-dit est une cachotterie du marchand et le trésor du sage : *La part créative d'une pensée se manifeste par la présence discrète du non-dit derrière le dit* - [Heidegger](#) - *Das Zurückbleiben hinter dem Gedachten kennzeichnet das Schöpferische eines Denkens* - le sensible, suggéré par le style, primant l'intelligible, exhibé dans le mot - le regard derrière les yeux.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Quand le rêve l'emporte sur le mot, on préfère la montagne à l'arbre, la hauteur à la vie. Lorsqu'ils s'équilibrent, on trouve de l'arbre à chaque cime : au mont des Oliviers ou à l'Ararat - l'olivier, à l'Olympe ou au Parnasse - le laurier, au Sinaï - le buisson-ardent, au Golgotha - la croix. Quand le mot, seul, triomphe, il fait éclore le rêve - dans le vide : le mont de Sisyphe, l'élévation du mot-pierre à une hauteur, le désintérêt du mot-brique et encore plus du mot-édifice. *La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté* - Hugo. Il faut alterner en nous la veille et le rêve, le philosophe et le poète ([Platon](#)).

Deux sortes d'intelligence : l'une fondée sur les concepts (l'intelligence scientifique) et l'autre - sur les notions (l'intelligence intuitive). Dans les deux cas – la place modeste, voire négligeable, du langage, qui disparaît suite aux substitutions par des concepts/notions. Un contraste saisissant avec le verbiage philosophique, où l'on s'embourbe dans les mots, non-transformables en concepts/notions. L'élégance des mots, refusant toute rationalisation, est réservée aux poètes.

Tout discours a autant de sens que de lecteurs. La philosophie analytique se disqualifie par sa pitoyable tentative d'atteindre au sens universel d'un discours, en contournant les représentations individuées.

Le nihilisme civilisationnel - le politique, l'économique, le technique - ne peut venir que de l'ignorance tout court, puisque inventer des points zéro y est ridicule, toute création y étant accumulative ; c'est une ignorance étoilée qui justifie le nihilisme

culturel - dans l'art ou en philosophie. Trois sortes de nihilisme honorable : l'éthique - le souci des moyens, l'esthétique - la noblesse des contraintes, le mystique - l'obscur vénération des commencements et des fins. Trois sortes de points zéro de la création initiatique.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour [Nietzsche](#), vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - [Valéry](#)), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

Le but de la philosophie : donner le courage de continuer à vibrer à l'évocation des causes perdues.

Je porte en moi quatre acteurs : un homme secret, un condensé des hommes, un sur-homme potentiel et un sous-homme actuel (les quatre masques antiques portés par tout humain). Le surhomme serait-il ce *dieu intérieur, sur lequel doit veiller le philosophe* - Marc-Aurèle ? Et surmonter l'homme mystérieux - quel beau programme pour celui

qui vit du rêve ! Avoir surmonté tous les quatre, c'est être poète ; c'est ce que fit [Rilke](#), en surmontant [Nietzsche](#) !

L'harmonie, les concepts, le mot, la musique, c'est par la chronologie des passages entre ces sphères que le philosophe se distinguent des autres. Le philosophe perçoit tous les bruits vitaux, les transforme en musique, par des mots à égale distance entre le réel et l'imaginaire. Le poète n'entend que la musique, dont la mélodie lui inspire les paroles fidèles. *Le monde, c'est une musique, à toi - de l'accompagner de paroles !* - Pasternak - *Mup - это музыка, к которой надо найти слова !*

Mon âme ne s'éveille que lorsque j'interpelle mes passions. La dérisoire ambition des philosophes de former ou de forger les âmes les dévie de leur vraie vocation - apprendre à découvrir derrière tout bruit de l'esprit - une musique de l'âme.

Être entier par le regard (syncrétisme de hauteur) et fragmentaire par les choses regardées (éclectisme d'étendues sélectives). Le regard est vecteur apriorique de valeurs, et les choses n'en sont que porteuses apostérioriques. L'intensité du regard est au-dessus de la pénétration métaphysique. *En pensant en termes des valeurs, la métaphysique s'interdit de ne livrer l'être qu'au regard* - [Heidegger](#) - *Durch das Wertdenken fesselt sich die Metaphysik in die Unmöglichkeit, das Sein nur in den Blick zu bekommen* - sous un bon regard l'être ne fait pas que marcher, il se met à danser.

Il n'est donné à personne de disposer de la plénitude de tous les attributs d'un arbre, mais qu'on souffre de déracinement ou de

manque de sève, il est loisible de pallier aux nœuds défectueux par un placement judicieux de variables. Car le but d'une vie ou d'une création est une unification avec les arbres interrogateurs, plus vivants, à certains endroits, que le tien. *Unification du divers dans l'être*, comme dirait un néo-kantien.

Que la bonne philosophie fasse partie de la poésie, la meilleure preuve en est donnée par leur disparition simultanée des horizons des hommes, qui perdent le besoin séculaire de pureté et de hauteur, sources de la poésie et de la sagesse. C'est la passion qui purifie la sagesse et non pas l'inverse.

La raison et la noblesse sont, le plus souvent, adversaires. La fin de la raison, c'est le désespoir ; le commencement de la noblesse, c'est l'espérance. *Le commencement de la philosophie n'est pas l'étonnement, mais le désespoir* - Chestov - *Начало философии не удивление, а отчаяние.* Maintenir l'étonnement, c'est maintenir l'espérance.

Aucune réflexion, dénuée de noblesse, ne peut être de nature philosophique. Et la noblesse philosophique ne s'éploie que dans deux sphères : dans la consolation humaine, pour amortir nos souffrances et embellir nos solitudes, et dans la plongée dans la musique et le mystère du langage, pour faire entendre la voix d'un amoureux, d'un poète, d'un penseur.

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et le talent sont des éléments de second ordre ; il y suffit de chercher une

entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

Une bonne philosophie : la noblesse des questions, l'ironie du raisonnement, la fierté ou/et l'humilité des réponses. Le [spinozisme](#) : l'inertie des questions, la fausseté du raisonnement, la mécanique arbitraire des réponses. La phénoménologie : la logorrhée des réponses, l'apparence de raisonnement, l'insignifiance des questions.

Des hordes de professeurs stériles imitent les *méthodes cartésiennes*, [spinoziste](#), [hégélienne](#), husserlienne ; personne n'est capable d'imiter [Héraclite](#), [Pascal](#) ou [Nietzsche](#). La solitude des grands s'étend aussi bien dans l'espace que dans le temps ; un bon philosophe est fatalement et doublement solitaire.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, [Nietzsche](#) mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit

l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Ce n'est pas la *longueur* de la liste des choses dont tu ne parles pas (N.Chamfort) qui désigne un philosophe, mais la *hauteur* de l'exigence, qui exclut de ton centre d'intérêts tout ce qui se trouve en-dessous de cette limite.

L'élimination de certains objets, attitudes, intonations, semble être un prélude à toute prise de position (ou, plutôt, de pose) philosophique ; il faut choisir : soit tu procèdes par des contraintes (en gros – mépriser la marche et chercher la danse), soit par des *destructions* (indignations, dénonciations, emphases sans extase). Le second choix est toujours facile, stérile, pusillanime ; le premier est une promesse de noblesse.

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

**Nietzsche** : *In einer rechten Höhe kommt alles zusammen und über eins - die Gedanken des Philosophen, die Werke des Künstlers und die guten Thaten - À bonne hauteur, c'est tout un : les pensées du philosophe, les œuvres de l'artiste et les bonnes actions.* La hauteur est leur numérateur, leur dénominateur commun s'appelle l'homme. *Qu'est-ce qu'un artiste ? Un homme qui sait tout, sans s'en rendre compte. Un philosophe ? Un homme qui ne sait rien, mais qui s'en rend compte* - **Cioran**.

Dieu est un tragédien, devant un public n'osant pas pleurer. (*Dieu est un comique, qui joue devant un public, qui a peur de rire* - Voltaire). Les sots écrivent, pour nous faire passer l'envie des larmes ; les naïfs - pour nous les faire venir ; les subtils - pour les recueillir. *L'art sert à nous essuyer les yeux* - K.Kraus - *Die Kunst dient dazu, uns die Augen auszuwaschen* - et la philosophie complète la tâche, en remplissant nos yeux d'éclat ou d'espérances.

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des résignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle **Socrate** ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes (*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

Trois niveaux de l'expérience de l'absence de Dieu : la banale – le *constat*, que, depuis que la vie existe, Dieu n'est jamais intervenu dans les affaires des hommes ; la philosophique – la *compréhension*, que la nature est néanmoins divine ; la poétique – la redécouverte ou la *création* du sacré dans les sentiments et les pensées des hommes.

Chacun de nous porte en lui-même de vagues puretés, exposées à l'outrage plus que nos défauts ; veiller sur celles-là relève de la consolation philosophique. C'est ce qui s'appelle garder la distance, s'interdire la familiarité, n'admirer son visage que reflété par un lac de haute montagne, n'y jeter sa bouteille que la nuit du naufrage final. Le

génie esquissant ses traits, en troubant la surface, faite pour te peindre, c'est cela qu'il faut éviter. En élevant le regard, baisser les yeux. L'outrage est le même sens donné au désiré et au fait.

Dieu, Lui aussi, a peut-être un cœur, une âme, un esprit. Être divin consisterait à te rapprocher de l'une de ces hypostases – l'amoureux, le poète, le penseur. Tenter de les embrasser, toutes les trois à la fois, serait tenter d'être philosophe.

La philosophie matérialiste est un oxymoron, puisque la philosophie commence par la reconnaissance de la transcendance des dons, que sont les sens du Bon, du Beau et du Vrai, et de l'immanence des élans, que sont l'amour, la création et la raison – notre soi inconnu et notre soi connu. Le matérialisme les réduit aux collisions d'atomes, évoluant avec le temps.

L'Anglo-Saxon réduit la philosophie à une grammaire, le Français – à une logique, l'Allemand – à une structure, le Russe – à une poétique.

Dans le répertoire musical mondial, la *Pathétique* de Tchaïkovsky est la pièce la plus philosophique, puisqu'elle reproduit le parcours du créateur : de la transparence du Bien primesautier aux ombres du Beau altier, en s'achevant dans les ténèbres du Vrai sans pitié.

Le nihilisme, en tant que la volonté d'être l'auteur de ses propres commencements, est la seule philosophie non-conformiste ; le cartésianisme est lié à son époque, le **kantisme** est trivial, l'absurdisme est bête, la phénoménologie est commune, l'analytisme est borné.

Unamuno : *Un Miserere, cantado en común por una muchedumbre azotada del Destino, vale tanto como una filosofía* - *Un Miserere, chanté en chœur par une multitude fouettée du Destin, vaut autant qu'une philosophie.* La philosophie doit se vouer aux soupirs et aux chants solitaires ; les chœurs et les multitudes en éloignent ; elle commence par le fouet, que ta conscience t'administre ; l'éviction du destin est son outil. *La tragédie antique naît du destin ; la tragédie chrétienne - de la liberté* - **Berdiaev** - *Античная трагедия есть трагедия рока, христианская же трагедия есть трагедия свободы.*

On élève le niveau du débat en s'adressant au public de plus en plus abstrait. Et l'on s'aperçoit, que tout bon discours débouche sur un soliloque, où une larme prend des contours d'une aporie. *La sagesse aux yeux pleins de larmes* - **R.Char.**

L'espérance naît de l'admiration ; l'une des admirations les plus profondes surgit d'un désespoir bien peint ; cette tâche incombe à l'esprit philosophique et à l'âme poétique. L'admiration basse est liée à la vénération de l'héroïsme, ce contraire de l'esprit et de l'âme.

La philosophie apollinienne est impossible, elle doit être dionysiaque, c'est à dire pénétrée d'Éros, et dont elle devrait s'inspirer, pour atténuer nos désespérances ; la volupté est virtuellement plus profonde que tout désespoir réel.

En philosophie, il n'y eut jamais de scission entre le camp du plaisir et celui de la souffrance ; toutes les bonnes écoles portent une

part de caresses et une part de tortures, en tant que, respectivement, le souffle des commencements et la musique des fins.

Face à la tristesse, tout homme songe à la consolation : **Schopenhauer** la méprise, **Kierkegaard** la refuse, **Nietzsche** l'invente. Est philosophe celui qui sache concilier ces trois attitudes.

L'enfer, c'est soit une excursion minéralogique, en compagnie d'un barde, soit un plongeon névralgique dans une maison des morts, en compagnie d'un geôlier. La philosophie, c'est faire cohabiter, en toi, le fêtard et le bagnard.

L'humilité, devant la fatalité de nos détresses, que la bonne philosophie prône, devrait s'appliquer aussi aux ambitions mêmes de la philosophie, pour suivre la pente : la thérapie, l'anesthésie, la consolation. Ni diagnostic, ni remède, mais la musique fascinante, tonitruante, aveuglante. Ne pas approfondir, c'est à dire ne pas entendre ou ne pas voir, c'est le seul moyen noble de garder un semblant de hauteur, qui est notre seul salut. Et la philosophie, c'est le culte de la hauteur.

La plus utile *contrainte* pour l'esprit évaluateur (refus de l'inessentiel) est dictée par la *liberté*, dans l'essentiel, de l'âme créatrice.

La médecine, l'économie et la politique s'attaquent aux sources de nos souffrances, mais la consolation philosophique vise à atténuer la souffrance de la souffrance, afin qu'au-dessus des douleurs fatales se

maintiennent la chaleur de notre cœur endolori ou la lumière de notre âme déchirée.

Un créateur, fatallement, devient mélancolique à cause de ses propres ombres ; le consoler, c'est de lui apporter de la lumière. Si, en plus, tu es poète, tu chercheras, dans le bruit ou l'indifférence de la vie, à en extraire des mélodies et des mystères. Et d'ailleurs, ce sont deux seules tâches d'une bonne philosophie et même de la poésie : *Nous sommes nés pour la lumière, pour la musique et la prière* - Pouchkine - *Мы рождены для вдохновенья, для звуков сладких и молитв.*

Le sceptique vise la guérison, l'épicurien - la thérapeutique, le stoïcien - l'immunité, je leur préfère le cynique - la pathologie de l'incurable.

La consolation, qu'apporte une bonne philosophie s'adresse à ce qui est déjà enterré, elle serait donc vécue par celui qui croit en miracles, - comme une résurrection. *Le devenir d'un être doit être expliqué comme une vie, une mort, une résurrection* - G.Bachelard – cette gageure réussie, la vie même serait ressentie comme un miracle.

Que les philosophies du penser et de l'agir sont misérables à côté de celles du souffrir ou du soupirer !

Les sources des consolations se trouvent plus près de la mélancolie que de l'enthousiasme. *Partant de la mélancolie, il finira par chercher des consolations éphémères dans un système philosophique* - B.Russell - *Melancholy at first, he is seeking ultimately the unreal consolation of some system of philosophy.*

Les hommes passionnés, ne trouvant pas assez de reliefs dans la platitude ambiante, se reconnaissent dans l'élan ou la chute des rêves, dans le vertige ou dans la souffrance. Le philosophe est celui qui sait en créer un axe continu. *Vivre sera la passion, au sens religieux* - [Sartre](#).

En philosophie, tant de nouveaux diagnostics et remèdes, mais la place de la douleur - réduite en peau de chagrin.

La hauteur, la poésie, l'espérance éclosent dans l'air auroral, berceau des commencements ; la profondeur, la philosophie, le désespoir mûrissent sur la terre vespérale aux achèvements tragiques. Le liquide et l'ardent les accompagnent : le sang ou la larme, le feu ou les cendres.

L'âme est la maison de la verticalité – de la hauteur poétique à la profondeur philosophique. [Nietzsche](#) pensait l'avoir visitée, puisqu'il avait lu, à l'entrée, l'adresse – *l'Âme du monde*. Il l'a trouvée complètement vide, ce qui prouvait sa désertion par l'Habitant des Hauts Cieux, le Dieu. Et il proclama Celui-là – mort. Aujourd'hui, il n'y a plus d'âmes, puisque tout gît désormais dans la platitude, aussi bien le devoir du vouloir que le pouvoir du savoir. Il faut quitter la banalité du réel (les ruines) et se vouer à la créativité du rêve (rehaussée par le Créateur inventé).

Cervantès : *A todos los desdichados sobra, a los cuales suele ser consuelo la imposibilidad de tenerla* - *Aux malheureux sert de consolation l'impossibilité de pouvoir être consolés*. L'espoir berce le naïf, le désespoir tient en éveil le sage. Et la pire détresse serait

l'absence de détresses (Hölderlin). *La vérité du bonheur naît sur le fond de l'échec* - Jaspers - *Die Wahrheit des Glücks entsteht auf dem Grunde des Scheiterns*. Le désespoir du naïf, c'est le bonheur qui s'en aille ; l'espoir du sage, c'est l'art de supporter le malheur. *Malheureux est celui qui ne sache pas supporter son malheur* - Bias – le désespoir n'est écrasant que si l'on manque d'espérances impondérables.

**Cioran** : *C'est à l'attention de survivants, et non d'agonisants, que s'adressent mes appréhensions.* Que les bien-portants ne se précipitent pas vers le sage, qui, sournoisement, omet de rappeler, que les seuls survivants sont justement des agonisants.

L'inévitable purification de la philosophie : on lui retire toute prétention à la vérité, on se moque de son savoir et encore davantage - de son savoir des savoirs, on s'ennuie dans son langage - il ne reste comme objet d'une vraie philosophie que la terreur ou l'enthousiasme de l'homme seul, et qu'un clochard aujourd'hui aborde plus pertinemment que les écolâtres.

Les vérités sacrées qu'on découvre, en renonçant à la raison et en se plongeant dans un recueillement, ont toutes les chances d'être de sacrés mensonges. Les vérités n'ont ni visages ni mélodies ; ceux-ci peuplent le recueillement et désertent le raisonnement. Quand la vérité s'orne d'images et de sons, c'est pour séduire le badaud ou amuser le sage.

Au sage, l'impossibilité du dernier mot inspire la vénération de l'indicible vérité de Dieu. Au sot - l'indifférence cynique devant toute vérité.

L'esprit accueille plus spontanément l'ivresse des mots que la sobriété de la vérité. Rempli de vérité, il n'aura peut-être pas de fuites, mais il ne connaîtra pas de vertiges non plus. Si la vérité est dans le vin, une fois absorbée, elle apporterait de la houle au message de détresse, que j'aurai mis à sa place.

Ils érigent l'édifice de la vérité, qui doit héberger la profondeur et l'ampleur philosophiques, mais, immanquablement, cette construction finit par prendre les traits d'une caserne ou d'une étable. Les amoureux de la hauteur inventée se terrent dans leurs ruines, sans portes ni fenêtres et au toit percé, face aux étoiles, où s'envole leur regard enivré, las de ne se fier qu'aux yeux trop sobres. La philosophie sans enivrement, c'est comme la poésie sans musique.

Le philosophe est non pas l'homme, qui médite plus, mais qui s'isole mieux. D'autres servent de caisses de résonances du brouhaha ambiant ; le philosophe découvre le silence, qui précède chacun de ses mots. Non pas tant distinguer le vrai du faux, mais ce qui chante en moi - de ce que me souffle l'époque récitante.

La tragédie est dans la perte de l'intensité de nos plus beaux mouvements. Deux attitudes possible : la résignation, dans une solitude, ou l'invention de caresses, humbles, sentimentales, spirituelles, que tu prodigues ou reçois. *Et puisque, tôt ou tard, tout homme est condamné à assumer un malheur irréversible, le dernier mot de la philosophie, c'est la solitude* - [Chestov](#) - Так как, рано или поздно, каждый человек осуждён быть непоправимо несчастным, то последнее слово

философии – одиночество – il peut n'être que l'avant-dernier, avant l'espérance.

L'aphoristique est un défi à la logique – énoncer des conclusions-réponses, sans avoir formulé des prémisses-questions. Le travail logique est le développement, à partir des conditions ; la création aphoristique est l'enveloppement des effets, dont chacun est libre d'imaginer les causes. Le mode discursif est commun, sur des sentiers battus ; la fantaisie aphoristique est personnelle, même menant aux impasses.

Il faut reconnaître, que la vérité-adéquation (au réel), en tant que test d'intelligence humaine, est plus intéressante que la vérité-propriété (des propositions), facilement accessible à la machine intelligente. Avec la première, on éprouve sa liberté. Mais l'oubli de la seconde est signe d'incompréhension du langage, et sans la maîtrise du rôle du verbe aucune philosophie profonde n'est pensable.

A.Blok : *Правда доступна только для дураков* - *La vérité n'est accessible qu'aux sots.* Car l'intelligence, c'est la faculté d'introduire une nouvelle distance entre toute vérité trouvée et sa première falsification langagière. Le sage sait, que la vérité n'est qu'au bout de sa langue versatile, le sot la voit sous ses pieds bien plantés. *Seul les sots comprennent tout* - **Tchékhov** - *Всё понимают только дураки.*

## Index des Auteurs de Citations

Abélard	42	Boratynsky	234	Démocrite	149
Adorno Th.	67,98	Bossuet J.B.	207	Derrida J.	71,73,107, 171,196,276
Alain	64,263	Bouddha	51,66	Descartes R.	XV,41, 46,47,50,52,62-65, 72,99,114,118,123, 129,141,179,185,200, 221,231,281
d'Alembert J.	47,200	Braque G.	285	Diderot D.	47,59,194
Anaxagore	59	Broch H.	XIII,XXXIV	Diogène	61,75,235
Aragon	86,179	Brodsky I.	239	Diogène Laërce	37
Archimède	75	Bruno G.	139	Disraeli B.	202
Arendt H.	175	Byron G.	139,165, 214,247	Dostoïevsky F.	I,47, 92,99,107,111,239, 245,258
Arioste	217	Camus A.	245	Dryden J.	259
Aristote	VI,VIII,XV, 41,47-50,56,58-61, 63,76,77,79-81,93, 97-100,106,112,114, 154,179,186,242,244, 260,266,277	Casanova G.	226	Mre Eckhart	XVI
Artaud A.	203	Celan P.	98,239, 245	Einstein A.	83,125
St Augustin	XX,78, 117,137,141,185,200, 260	Cervantès M.	59,299	Eliot T.S.	281,289
Avicenne	193	Chamfort N.	240,262, 293	Éluard P.	241
Bach J.S.	164,165	Char R.	96,123, 164,209,213,238,249, 296	Emerson R.W.	127,206, 264
Bachelard G.	II,54,93, 175,298	Chateaubriand F.	II, XVI,214,217	Empédocle	75,87,247
Bacon F.	59,154,184, 186,286	Che Guevara E.	193	Enthoven R.	69,222
Badiou A.	VI,54,64, 83,87,122,125,228, 240,257,274,276	Chesterton J.G.	268	Épicure	XXXIII,58, 76,226,245,272,298
Barney N.	252	Chestov L.	XXXII,68, 68,92,151,218,227, 291,301	Érasme	59,279
Barthes R.	50,276	Chomsky N.	136	Eschyle	77,139
Baudelaire Ch.	52,158, 167	Cicéron	109,138,166, 226,236,236,275	Faulkner W.	178
Baudrillard J.	102	Cioran E.	XVI,XIX, 80,91,101,102,208, 214,239,243,245,246, 293,300	Fénelon	138
Benda J.	92	Claudel P.	XX	Fichte J.G.	44
Benn G.	I	Cocteau J.	182,271	Fontenelle	197
Berdiaev N.	XX,53,92, 157,207,249,252,271, 296	Condillac	159	Foucault M.	45,73,80, 91,276
Bergson H.	II,XXXIV, 47,64,66	Confucius	XV	Fourier Ch.	55,274
Berkeley G.	176	Croce B.	207	Freud S.	170
Bias	300	Dante	120,154,165, 198,232,262,283	Galilée G.	186,217
la Bible	195	Darwin Ch.	45	Goethe W.	98,158,180, 182,200,214
Blake W.	207,272	Debray R.	141,142, 197,209	Gracián	186
Blok A.	276,301	Debussy C.	162,172	Green J.	189
Boèce	42,59,67, 187	Deleuze G.	XVI,66, 73,87,88,101,108, 109,124,177,205,276	Grégoire de Naz.	225
				Grillparzer F.	268
				Guitry S.	222
				Guitton J.	59
				Hamann J.G.	47,168, 258

<b>Hegel G.</b>	XIV,XVI, <b>XVIII</b> ,XIX,XXX,XXXI, XXXIV,37,39,41, 42-44,47,50-52,56, 62,63,65-67,69,71, 78-83-85,92,99, <b>100</b> , 125, <b>126</b> ,145,170,185, <b>214</b> ,256,271,277, <b>279</b> , 281,282	<b>Kafka F.</b>	180	<b>Napoléon</b>	XIV, <b>54</b> , 240
<b>Heidegger M.</b>	IX,XII, XIV,XVI,XXI,XXVIII, XXX,39,41,44, 49- <b>53</b> ,57,58, <b>64</b> ,67, 72,73,77-79,84, <b>90</b> , <b>91</b> , <b>93</b> , <b>94</b> , <b>94-98</b> , <b>99</b> , <b>108</b> , <b>111</b> , <b>113</b> , <b>121</b> , <b>123</b> , <b>125</b> , <b>138</b> , <b>140</b> , <b>141</b> , <b>143</b> , <b>145</b> , <b>157</b> , <b>158</b> , <b>167</b> , <b>172</b> , <b>178</b> , <b>181</b> , <b>185</b> , <b>197</b> , <b>226</b> , <b>239</b> , <b>240</b> , <b>252</b> , <b>259</b> , <b>275</b> , <b>276</b> , <b>278</b> , <b>280</b> , <b>287</b> , <b>290</b>	<b>Kant E.</b>	II,VI,XV, XVI, <b>XIX</b> , <b>XXI</b> , <b>XXX</b> , 41,46,47,49,50,52, 55,58,60,63,65-67, 70,72,80,81,84,85, 92,106,109,113,118, 122,141,165,167, <b>182</b> , <b>206</b> ,219,233,240,268, 277,279,281,291,295	<b>Newton I.</b>	62,63
		<b>Kierkegaard S.</b>	<b>86</b> , <b>138</b> , <b>205</b> , <b>227</b> , <b>244</b> , <b>246</b> , <b>297</b>	<b>Nicolas de Cuse</b>	XVI, 64
		<b>Kojève A.</b>	XXXI,98, 102,105	<b>Nietzsche F.</b>	II,III,VII, IX,XII,XIV,XV,XIX, XXVII,XXX,XXXII, XXXIII,XXXIV,41, 43- <b>45</b> -47,50-52, 54-58,61-63,65, <b>68</b> , 70,72,73,75,77,78, 80,90-92,99,101, <b>111</b> , <b>118</b> , <b>123</b> , <b>124</b> , <b>139</b> , <b>152</b> , <b>155</b> , <b>160</b> , <b>165</b> , <b>169</b> , <b>170</b> , <b>173</b> - <b>175</b> , <b>185</b> - <b>188</b> , <b>194</b> , <b>200</b> - <b>202</b> , <b>205</b> , <b>205</b> , <b>207</b> - <b>209</b> , <b>214</b> , <b>220</b> , <b>238</b> , <b>240</b> , <b>241</b> , <b>245</b> , <b>247</b> , <b>248</b> , <b>248</b> , <b>256</b> , <b>258</b> , <b>263</b> , <b>280</b> - <b>282</b> , <b>285</b> , <b>289</b> , <b>290</b> , <b>292</b> , <b>293</b> , <b>297</b> , <b>299</b>
<b>Hemingway E.</b>	98	<b>Lermontov M.</b>	158,214	<b>Novalis</b>	<b>88</b> , <b>126</b> , <b>126</b> , <b>149</b> , <b>153</b> , <b>264</b>
<b>Héraclite</b>	XV,38, 56-58,141,174,185, 292	<b>Levinas E.</b>	<b>107</b> , <b>163</b> , <b>163</b> , <b>163</b>	<b>Ortega y Gasset J.</b>	207, 214, <b>246</b> , <b>272</b>
<b>Herzen A.</b>	<b>248</b>	<b>Lorca F.</b>	<b>159</b> , <b>160</b>	<b>Ovide</b>	<b>260</b>
<b>Hésiode</b>	226	<b>Lucien</b>	59	<b>Parménide</b>	XV,38, 49-51,56-58,75,114, 231
<b>Hesse H.</b>	<b>44</b> , <b>89</b>	<b>Lucrèce</b>	82,194	<b>Pascal B.</b>	64, <b>65</b> ,75, 78,125,128,177,222, 247,260, <b>262</b> , <b>276</b> , <b>292</b>
<b>Hippius Z.</b>	<b>285</b>	<b>Lulle R.</b>	59	<b>Pasternak B.</b>	VII,IX, <b>123</b> , <b>158</b> , <b>197</b> , <b>290</b>
<b>Hobbes Th.</b>	168	<b>Luther M.</b>	XXXIII,59	<b>Pavese C.</b>	<b>289</b>
<b>Hölderlin F.</b>	<b>94</b> , <b>98</b> , <b>111</b> , 165,177, <b>195</b> , <b>236</b> , <b>300</b>	<b>Machado A.</b>	<b>270</b>	<b>Paz O.</b>	<b>171</b>
<b>Homère</b>	57,226, <b>255</b>	<b>Machiavel</b>	232	<b>Pétrarque</b>	217
<b>Horace</b>	<b>166</b> , <b>257</b>	<b>Mallarmé S.</b>	158,176	<b>Pic de la Mirandole</b>	59, <b>189</b>
<b>Hugo V.</b>	<b>157</b> , <b>158</b> , 240, <b>288</b>	<b>Malraux A.</b>	59,66,197, 256	<b>Platon</b>	II,XV,XXVIII, <b>40</b> , 41,47- <b>49</b> -51,55,56, 58,61,62,67,75,77, 78,93,98,100,122, <b>123</b> , <b>155</b> , <b>185</b> , <b>200</b> , <b>201</b> , <b>208</b> , <b>210</b> , <b>214</b> , <b>219</b> , <b>226</b> , 241,242,245,266
<b>Hume D.</b>	76,82	<b>Mann Th.</b>	<b>162</b> , <b>166</b>	<b>Plotin</b>	51,52, <b>114</b> , 208,245,260, <b>261</b> , <b>273</b>
<b>Husserl E.</b>	XVIII,XIX, <b>44</b> , <b>62</b> , <b>71</b> , <b>76</b> , <b>78</b> , <b>81</b> , <b>82</b> , <b>112</b> , <b>119</b> , <b>182</b> , <b>219</b> , 231,276,279,281	<b>Marc-Aurèle</b>	<b>208</b> , <b>289</b>	<b>Plutarque</b>	<b>189</b> , <b>195</b>
<b>Jankelevitch V.</b>	<b>168</b> , <b>185</b> , 226	<b>Marx K.</b>	XV,XIX,44, 45,79	<b>Pope A.</b>	<b>171</b>
<b>Jaspers K.</b>	<b>90</b> , <b>197</b> , <b>300</b>	<b>Mendeleev D.</b>	<b>116</b>	<b>Popper K.</b>	272
<b>Jésus</b>	XV,XX,XXXII, 61,189,228	<b>Merleau-Ponty M.</b>	88, <b>95</b> , <b>266</b> , <b>278</b>		
<b>Johnson S.</b>	<b>259</b>	<b>Michel-Ange B.</b>	59		
<b>Joubert J.</b>	II, <b>86</b> , <b>149</b> , <b>149</b> , <b>209</b> , <b>257</b>	<b>Montaigne M.</b>	59,208, <b>210</b> , <b>230</b>		
<b>Joyce J.</b>	195	<b>Montesquieu Ch.</b>	47, 271		
<b>Jünger E.</b>	<b>180</b>	<b>More Th.</b>	59		
<b>Juvénal</b>	59	<b>Mozart W.A.</b>	165,240		
		<b>Musil R.</b>	<b>93</b> , <b>101</b> , <b>208</b> , 227		
		<b>Musset A.</b>	<b>262</b>		
		<b>Nabokov V.</b>	VII, <b>181</b>		

Pouchkine A.	158, 164, 209, 240, 298	Sénèque	42, 50, 59, 61, 78, 79, 141, 151, 196, 200, 236, 263, 272	Tsvétaeva M.	263, 276
Proust M.	II, 232	Serres M.	154, 260	Twain M.	209
Pyrrhon	39, 59, 67, 76, 266	Shakespeare W.	59, 158, 201	Unamuno M.	VI, 296
Pythagore	XV, 49, 51, 55, 58, 62, 76	Socrate	II, XXXII, 38, 40, 48, 61, 67, 70, 87, 140, 149, 196, 222, 228, 244, 294	Valéry P.	II, VII, IX, XIX, XXV, XXX, XXXIV, 46, 47, 50, 52, 63, 64, 69, 70, 80, 81, 83, 84, 90-92, 92, 93, 98, 100, 107, 108, 111, 115, 115, 118, 122, 123, 126, 129, 130, 158, 165, 167, 168, 173, 177, 197, 200, 201, 210, 240, 245, 268, 275, 276, 289
Reisner L.	150	Soloviov V.	238	Vauvenargues L.	251
Ricœur P.	VIII, 73, 241, 276	Spaeth G.	248	Verlaine P.	XI
Rilke R.M.	90, 111, 123, 158, 165, 177, 245, 249, 290	Spinoza B.	XV, XIX, 41-43, 47, 50, 52, 62-65, 71, 72, 78, 80, 82, 83, 115, 119, 123, 125, 168, 170, 177, 200, 209, 260, 277	de Vinci L.	59, 166, 201, 219
Rimbaud A.	158	Stendhal	92	Voltaire A.	XV, 59, 60, 92, 276, 294
Rivarol A.	86	Sterne L.	86	Wagner R.	II, 198
Rorty J.	87	Strabon	156	Weil S.	100
Rousseau J.-J.	53, 107	Suarès A.	XVII	Wilde O.	251, 261
Rozanov V.	92, 162, 203	Tacite	111	Wittgenstein L.	XXIV, XXX, XXX, 42, 69, 71, 83, 91, 96, 96-98, 113, 142, 161, 172, 188, 196, 245, 275, 277
Russell B.	54, 69, 103, 169, 298	Talleyrand	232	Xénophon	40
Sartre J.P.	XIV, XXXIV, 44, 50, 61, 64, 67, 71, 84, 87, 95, 96, 197, 209, 256, 271, 276, 299	le Talmud	237	Zénon d'Elée	62, 75
Schelling F.	44, 79, 255	le Tasse	217	Zweig S.	47, 111
Schiller F.	145	Tchaïkovsky P.	239, 295		
Schlegel F.	IV, 40, 43, 117, 166, 172, 173, 174, 178, 180, 182, 227	Tchékhov A.	V, XXXIV, 89, 165, 239, 302		
Schopenhauer A.	II, XXVI, 43, 50, 63, 66, 69, 70, 92, 209, 216, 297	Térence	257		
Schumann R.	157	Thalès	47		
Schweitzer A.	202	Thomas d'Aquin	52, 59		
		Tolstoï L.	II, 208, 226, 245		



## Table des Matières

<b>Avant-Propos</b>	I
<b>Histoire de la Philosophie</b>	37
<b>Savoir et la Science</b>	105
<b>Rêver et l'Art</b>	151
<b>Vivre et la Sagesse</b>	193
<b>Créer et la Solitude</b>	255
<b>Index des Auteurs</b>	303





Dans le genre philosophique, vous êtes habitués à lire des Recherches, des Investigations ; ici, je ne vous présente que des trouvailles. Ce ne sont même pas des Méditations, qui supposent la longueur et le développement, tandis qu'ici vous ne trouverez que des enveloppements laconiques.

Cet ouvrage ne contient que des maximes, aphorismes, adages, apophtegmes, commentaires des citations des meilleurs écrivains européens. Cette forme rhapsodique, nécessairement, ne peut relever que de la philosophie. Quant au système philosophique, qui, inévitablement, accompagne des exposés fragmentaires, soit il résulte d'une position *a priori* explicite et sociale, soit il s'établit *a posteriori* implicitement, découlant d'une pose seulement personnelle. L'auteur part de la seconde attitude.



[www.philiae.eu/Archives/PDL\\_Extraits/59\\_Phi.pdf](http://www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/59_Phi.pdf)